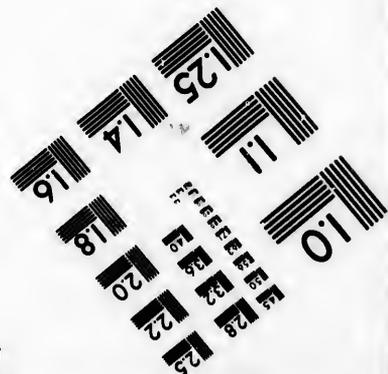
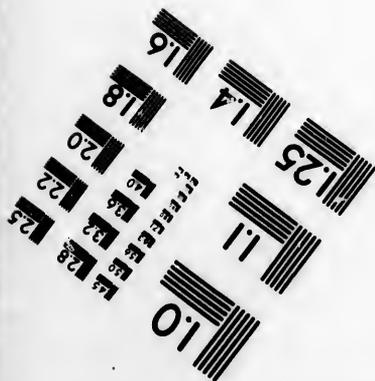
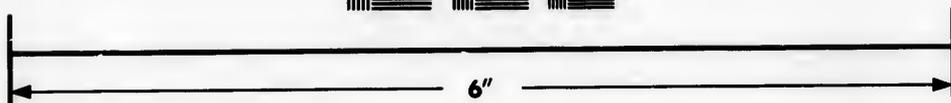
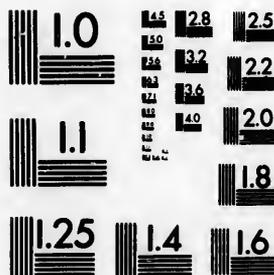


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

© 1985

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

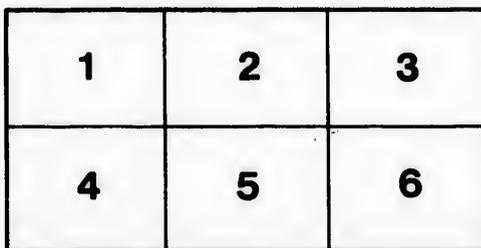
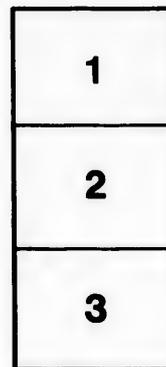
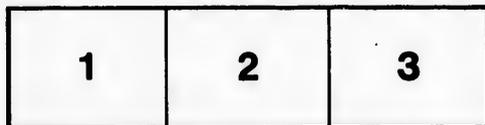
Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails
du
odifier
une
mage

rata
o

elure,
à

32X



LETTRES

EDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME SIXIÈME.

ÉDIFI

PAR

COLLATIO

AU BURE

RUE

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

—
1850.



NE,

3.

LES ÉCRITS
DE LA SOCIÉTÉ

DE LA SOCIÉTÉ

DE LA SOCIÉTÉ



ÉDIF

PA

ÉRIVA
de Perse
de longi
grande
Noé, ap
mier sac
où l'on
lorsque

LETTRÉS

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

MÉMOIRE

Sur la mission d'Érivan.

ÉRIVAN est une ville bâtie sur la frontière de Perse, au 40° degré de latitude, et au 63° de longitude. Elle est située au bout de cette grande et fameuse plaine où l'on croit que Noé, après le déluge, offrit à Dieu son premier sacrifice; et près d'elle est le mont *Ararat*, où l'on dit communément que s'arrêta l'arche, lorsque les eaux commencèrent à décroître.

Les fortifications d'Érivan ne sont ni belles, ni de grande défense; elles consistent dans une double enceinte de murailles toutes de terre, et dans quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblements de terre y sont fréquents. Il y en eut un si terrible il y a quinze ans, que toutes les maisons en furent renversées, et la moitié des habitants ensevelis dans les ruines. Les fruits y sont abondants, mais mal sains : les eaux n'y valent rien, les chaleurs y sont excessives; l'air y est si corrompu, que pendant les mois de juillet et d'août, on est obligé d'en sortir, et d'aller dresser des tentes à la campagne pour y mettre sa vie en sûreté.

Le monastère d'Echmiadzin, où le grand patriarche des Arméniens tient son siège, n'est pas éloigné d'Érivan. Il fait par sa proximité le principal ornement de cette ville. Comme les églises arméniennes se conforment en matière de religion au sentiment de leur patriarche et de son monastère, nos missionnaires furent persuadés que leur conversion à la foi catholique dépendoit principalement de celle du patriarche.

Dans cette persuasion, ils cherchèrent les moyens de s'approcher de ce prélat, et de ga-

guier ses
même et
qui est c
ce proje
se procu
fussent
voirs au
ville, et
capable
l'appréh
tales pr
monter p
d'abord
Perse p
voient n
il falloit
part du
oppositi
ces diff
en la pu
main à
auprès
chez ce
La Pro
pour p
sion. La
princip

gner ses bonnes grâces, afin de le gagner lui-même et sa nation à la seule et véritable Église, qui est celle de Jésus-Christ. Pour réussir dans ce projet, ils crurent devoir commencer par se procurer un établissement à Ériwan où ils fussent à portée de rendre souvent leurs devoirs au patriarche. Le mauvais air de cette ville, et surtout pour les étrangers, ne fut pas capable de les détourner de ce dessein. Ils l'appréhendoient beaucoup moins que les obstacles presque invincibles qu'ils auroient à surmonter pour parvenir à leurs fins : car il falloit d'abord avoir des lettres patentes du roi de Perse pour s'établir dans cette ville, et ils n'avoient ni crédit, ni patron à sa cour; de plus, il falloit n'y pas trouver d'opposition de la part du patriarche et des vertabiets, et leur opposition étoit certaine. Nonobstant toutes ces difficultés, nos missionnaires se confiant en la puissante protection de Dieu, mirent la main à l'œuvre. Ils cherchèrent d'abord accès auprès de Sa Majesté persane; mais les entrées chez ce prince leur furent long-temps fermées. La Providence enfin leur ouvrit un chemin pour parvenir à son trône. En voici l'occasion. La province de *Nacksivan*, qui est une des principales provinces de la grande Arménie,

renferme plusieurs villages catholiques, dont les habitants doivent aux pères de saint Dominique, non seulement leur conversion à la foi de Jésus-Christ, mais encore leur fervente piété que l'espace de quatre cents ans n'a pu interrompre ni diminuer. Ces fidèles Arméniens se sentant de jour en jour, et plus que jamais accablés du poids des mauvais traitements qu'ils recevoient de leurs ennemis, ou plutôt des ennemis de la religion, crurent pouvoir trouver un remède à leurs maux dans la protection de Louis-le-Grand. Ils entendoient souvent dire que son zèle le portoit à étendre la religion catholique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés. Ils n'ignoroient pas d'ailleurs la haute estime que le roi de Perse avoit conçue pour ce grand monarque dont la renommée publioit partout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'y adresser, et voici l'occasion qu'ils en eurent.

M. François Piquet, évêque de *Césaropole*, fut alors nommé par le saint Siège à l'évêché de Babylone, avec la qualité de vicaire apostolique. Louis XIV le choisit en même temps pour être consul de la nation française en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté

de ce P
neur et
et la vé
de mot
de Nack
faire po
trône du
tions. L
trême o
avoit réc
Chaise,
l'avocat
vents ch

Le P.
que pers
grand pr
et de la
davantag
gement.
d'écrire
chargea
d'écrire
du roi de
des prés
parât ce
agréable
ouvrages

de ce prélat, jointe à ses autres titres d'honneur et de dignité qui lui attiroient le respect et la vénération de tout le pays, furent autant de motifs qui déterminèrent les catholiques de Nacksivan à recourir à ce saint évêque pour faire porter leurs très humbles requêtes au trône du roi de France. Dieu bénit leurs intentions. Le prélat fut si touché de la misère extrême où la dureté et l'avarice des infidèles les avoit réduits, qu'il en écrivit au feu P. de la Chaise, pour l'engager d'être auprès du roi l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervents chrétiens.

Le P. de la Chaise, qui connoissoit mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand prince, lui fit le rapport de leur requête et de la lettre de son consul. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser le roi à leur soulagement. Il prit à l'heure même la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au sophi, et chargea en même temps un de ses ministres d'écrire pour le même sujet au premier ministre du roi de Perse. Il fit plus, car il voulut joindre des présents à sa lettre, et ordonna qu'on préparât ceux qu'on croiroit devoir être le plus agréables à Sa Majesté persane. On fit faire des ouvrages à ressort, tels qu'on n'en avoit point

encore vus, non seulement en Perse, mais en France. Ces ouvrages étoient de grandes montres qui avoient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentoient à chaque moment le mouvement ordinaire du soleil sur son zodiaque, et celui de la lune; leurs éclipses, le mouvement des planètes et leur conjonction; les heures du jour et de la nuit, les mois et les années, et tout cela dans son ordre successif et naturel. On entretenoit le mouvement continuél de ces machines par le moyen des clefs qui les montoient, comme nous montons nos pendules.

On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques et si rares à des personnes capables de les bien gouverner. Le P. Longeau et le P. Potier, jésuites, qui devoient partir de France pour être missionnaires en Perse, furent chargés des lettres du roi et du soin de ses riches présents. Ils partirent de Paris le 15 octobre 1682, et après bien des dangers et des fatigues inséparables d'un si long voyage par mer et par terre, ils arrivèrent à Ispahan, capitale du royaume de Perse, au mois d'octobre, précisément au même jour qu'ils étoient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée ils allèrent rendre leur respect à l'évêque de Baby-

lone et
en furent
lat avo
compag
quelque
en état
de Baby
les lui p
tre. Le
connoît
toit l'am
une aud
de seign
sistèren
avec un
mains d
fit en la
qui mar
de ce gr
ensuite
sents de
d'abord
considé
mouven
machin
objet to
à tous

lone et lui rendre compte de leurs ordres. Ils en furent reçus avec autant de joie, que le prélat avoit de bonté et d'affection pour notre compagnie. Les deux pères missionnaires, après quelques jours de repos, mirent les présents en état d'être offerts à Sa Majesté. L'évêque de Babylone demanda audience au sophi, pour les lui présenter avec les lettres du roi son maître. Le sophi voulant dans cette occasion faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'ambassadeur du roi de France, lui donna une audience magnifique où tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, étant superbement vêtus. Le roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du roi son maître, et fit en la recevant un éloge du roi de France qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux pères missionnaires, et les présents dont ils étoient porteurs. Le sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher pour les considérer de plus près, examiner les différents mouvements que les ressorts donnoient à ces machines qui lui représentoient dans un petit objet toute la face du ciel. Il faisoit remarquer à tous les seigneurs qui l'environnoient la dé-

licatesse et la nouveauté de ces ouvrages inconnus jusqu'alors à tous les Persans. Il méloit dans ses discours des louanges du roi qui avoit des sujets capables d'inventer et d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin Sa Majesté ajouta plusieurs choses obligantes pour l'évêque de Babylone ; elle l'assura de la joie qu'elle avoit de le voir à sa cour.

Le prélat crut alors devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au roi sa supplique. Elle contenoit plusieurs articles qui étoient autant de grâces qu'il demandoit à Sa Majesté : entre autre , il la prioit de la part du roi de France d'avoir la bonté d'accorder aux deux pères missionnaires la permission de s'établir à Ériwan et d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa requête , il supplioit très humblement Sa Majesté persane de donner sa protection à ses fidèles sujets de la province de Nacksivan , qui souffroient une continuelle oppression contre ses intentions royales. Le roi se fit lire et interpréter la supplique de l'ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y auroit , et accorda sur-le-champ et très volontiers aux deux pères missionnaires leur établissement à Ériwan. L'évêque de Babylone et les deux pères firent au

sophi le
et se reti
pères mi
partirent
arrivèrent
allèrent
sentèrent
le roi lu
dans la v
avec libe
ses sujets
Choisisse
conviend
soit de v

Ces co
n'être po
qu'ils av
miadzin
que les c
Les verté
de sa p
contre le
votre trô
habiter
ils vont
celle de
sujets. I

sophi leurs respectueuses actions de grâces, et se retirèrent. Quelque temps après les deux pères missionnaires ayant pris congé du roi, partirent d'Ispahan pour aller à Erivan, et ils y arrivèrent le 18 juillet de la même année. Ils allèrent d'abord au palais du kan, et lui présentèrent leurs lettres patentes, par lesquelles le roi lui ordonnoit d'établir les deux pères dans la ville d'Erivan, et de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux chrétiens ses sujets. Le kan les reçut très favorablement : Choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, et je ferai défense à qui que ce soit de vous molester.

Ces commencements alloient trop bien pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avoient prévue. Le patriarche d'Echmiadzin fut bientôt instruit de l'établissement que les deux pères s'étoient procuré à Erivan. Les vertabietts schismatiques qui étoient auprès de sa personne n'omirent rien pour l'animer contre les deux missionnaires. *Ils ont méprisé votre trône, lui représentoient-ils, ils veulent habiter près de vous, sans votre permission; ils vont y enseigner une doctrine opposée à celle de votre monastère et vous enlever vos sujets.* Il n'en fallut pas davantage pour irriter

le patriarche. Jaloux de son autorité, et animé de l'esprit de schisme, il envoya sur-le-champ faire défense expresse aux deux missionnaires de passer outre, sous peine d'excommunication, et défendit pareillement, sous la même peine, aux Arméniens de s'adresser à eux et de favoriser leur entreprise. Cette signification ayant été faite aux deux pères, ils demandèrent conseil aux Arméniens catholiques sur ce qu'ils avoient à faire pour adoucir l'esprit du patriarche. Leur avis fut qu'ils allassent lui rendre une visite de civilité qui pourroit le gagner, et détruire par leur présence les préventions qu'on lui avoit données contre eux. Ils suivirent ce conseil, ils allèrent au monastère; mais le patriarche ne voulut pas les voir. Le kan en ayant été informé, appela les deux missionnaires, et leur dit que sa seule protection leur suffiroit pour les mettre en possession de leur établissement, conformément aux ordres qu'il en avoit du roi son maître; mais un triste et subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance, ce fut la mort du P. Longeau.

Ce père tomba tout-à-coup dans des convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle, et d'une faim dévorante. Le ma-

lade se
derniers
mourut
trente-h
derniers
n'étoit p
après so
mission
miers fo

Le pa
mauvais
missionn
arménien
qui dem
fallut en
rendre a

Nous
sionnaire
cellent e
ceur, u
monde,
les instr
après sa
sibles. S
toutes l
rien n'é
gissoit d

lâde se sentant frappé à mort demanda les derniers sacrements de l'Église ; il les reçut et mourut incontinent après , âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie jugèrent que sa mort n'étoit pas naturelle , et on en vit des marques après son décès : quoi qu'il en soit , la nouvelle mission perdit celui qui en avoit jeté les premiers fondements.

Le patriarche , toujours irrité , témoigna sa mauvaise volonté , même après la mort du missionnaire ; car il défendit à tous les prêtres arméniens de donner la sépulture à son corps , qui demeura trois jours sans être inhumé ; et il fallut employer l'autorité du kan pour faire rendre au défunt les derniers honneurs.

Nous devons à la mémoire de ce digne missionnaire , de remarquer qu'il joignoit un excellent esprit à une très rare vertu , et une douceur , une bonté , une charité pour tout le monde , à une austère sévérité pour lui-même : les instruments teints de son sang qu'on trouva après sa mort en furent des preuves bien sensibles. Son courage fut toujours au-dessus de toutes les contradictions qu'il eut à soutenir , rien n'étant capable de le rebuter quand il s'agissoit de la gloire de Dieu : dangers , persécu-

tions, menaces, travaux, fatigues, voyages, maladies. Il étoit surtout très propre pour aller annoncer notre foi aux personnes d'une condition distinguée; mais il disoit qu'on gagnoit beaucoup plus à l'annoncer aux petits qu'aux grands. Dieu voulut récompenser son serviteur après avoir travaillé la première heure dans sa vigne. Le P. Roux, qui étoit supérieur de la mission d'Ispahan, apprit avec une très sensible affliction la mort du P. Longeau, et comprit la perte que faisoit la mission naissante; c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours pour continuer ce qui y avoit été commencé. Il partit d'Ispahan le 29 novembre 1684, et arriva à Érivan le 16 janvier 1685.

A son arrivée il alla rendre ses devoirs au kan, et lui demander la continuation de sa protection. Le kan le reçut favorablement et lui fit l'éloge du feu P. Longeau; il visita ensuite les principaux Arméniens. Sa modestie et son humilité lui gagnèrent en peu de temps l'affection de la nation; mais il s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du patriarche. Il se servit d'un Arménien, ami de ce prélat, pour savoir de lui s'il auroit pour agréable qu'il vint lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le patriarche qui entendoit dire tous les jours

beaucoup
nien se
roit ve

Le
rendit
le fit e
si plein
et de

préven
lorsqu
son vo
roit fa

deman
patriar
nières

deman
l'entre

nir sou
verrois

culté l
prêche

les égl
servic
avoir

de sa
il rev
gna b

beaucoup de bien du P. Roux, dit à l'Arménien son ami, que le père missionnaire pourroit venir.

Le P. Roux ne perdit point de temps, et se rendit incontinent au monastère. Le patriarche le fit entrer : le père se présenta à lui d'un air si plein de douceur, de modestie, de politesse et de respect, que le patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage lorsque le père lui eut expliqué les motifs de son voyage, et de l'établissement qu'il desiroit faire à Érivan, pour lequel il venoit lui demander très humblement son agrément. Le patriarche commençant à revenir de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du père, lui fit un bon accueil. Il l'entretint assez long-temps, et l'invita à venir souvent au monastère, l'assurant qu'il le verroit volontiers. Il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher, et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes ; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le P. Roux se retira bien content de sa première audience. Quelques jours après il revint au monastère. Le patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Il le retint

même pour passer quelque temps auprès de lui ; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir, soit en particulier, soit en présence de ses verbiages et de ses évêques.

Le père, de son côté, se conduisoit si bien, qu'ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le détromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les missionnaires. Dans une des visites que le père rendit au patriarche, le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au révérend père général, dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du P. Roux, et prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seroient très utiles à la nation arménienne, voulant au surplus en avoir quel- qu'un auprès de lui pour son conseil, et pour faire des instructions dans son monastère.

Cette lettre arriva très à propos à Rome. Elle procura à l'Arménie et à la Perse des ouvriers qui réparèrent les pertes passées, et celles qu'on étoit encore près d'y faire ; car le P. Roux, usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse, tomba dangereusement malade. Sa maladie causa au patriarche une douleur qu'on ne peut exprimer. Il l'envoya visiter plusieurs fois chaque jour par quelqu'un de ses évêques,

et lu
dont
le Cie
étoit
tembr
sèque
pleur
vertu
servit

Le
Perse
dina
mort
pour
missio
triarc
et lui
qu'il
puis
persu
gner
voud
muni
que c
ble à
détru
nienn

et lui donnoit libéralement tous les secours dont il avoit besoin. L'heure de recevoir dans le Ciel la couronne de ses travaux évangéliques étoit venue. Il finit saintement sa vie le 11 septembre 1686. Le patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques, et ne cessoit point de pleurer sa perte. Il parloit continuellement des vertus qu'il avoit remarquées dans ce grand serviteur de Dieu qu'il appeloit son père.

Le supérieur général de nos missions en Perse et en Arménie, qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan, ne fut pas plutôt averti de mort du P. Roux, qu'il envoya le P. Dupuis pour lui succéder. Ce père étant arrivé à la mission d'Érivan, alla incontinent saluer le patriarche. Ce prélat le reçut parfaitement bien, et lui donna dans la suite toute la confiance qu'il avoit eue en son prédécesseur. Le P. Dupuis voulut plusieurs fois s'en servir pour lui persuader d'écrire au pape, et de lui témoigner, par un acte public et solennel, qu'il vouloit vivre et mourir dans l'union et communion avec le saint Siége. Il lui représenta que cette action si digne de lui et si convenable à la place qu'il occupoit seroit capable de détruire le schisme qui désoloit l'église arménienne; que plusieurs évêques et prêtres sui-

vroient son exemple , et qu'une grande partie de sa nation étant catholique , celle qui ne l'étoit pas se déclareroit plus hardiment pour l'Église romaine. Le patriarche , à toutes ces instances , se contentoit de répondre , en termes généraux , que l'église arménienne n'avoit point d'autre créance que celle de l'Église romaine. Il s'en tenoit à cette décision fort équivoque. A cela près , il est certain qu'il se conduisoit en catholique ; du moins à l'extérieur : il protégeoit hautement les catholiques , punissoit sévèrement les évêques et les prêtres schismatiques qui les molestoient. Cette conduite du patriarche faisoit espérer au P. Dupuis qu'il en obtiendrait une profession de foi authentique. Dans cette espérance il le cultivoit avec assiduité ; il lui faisoit de petits présents ; il lui offrit un jour le portrait de Louis XIV qu'il souhaitoit avoir. Le patriarche le reçut avec une joie inexplicable ; il le baisa plusieurs fois , et le fit placer sur une des portes des trois églises qui sont à Echmiadzin.

Le père lui ayant proposé de faire des explications de théologie dans son monastère , il y consentit. Il y invitoit les évêques , les vertabietes et les prêtres , et y étoit toujours présent. Il ne manquoit à sa conduite qu'une déclara-

tion plus
cère et
d'honneur
tique de
ques , et
demande
le retinre
nier pas
et que l
Quelque
divine , o
résistanc
sa politic
effet par
Je rappo
l'un de
Érivan ,

tion plus manifeste et plus ouverte de sa sincère et véritable catholicité. Mais le point d'honneur, le respect humain, la crainte politique de s'attirer la persécution des schismatiques, et surtout des vertabiets qui pourroient demander sa déposition : tous ces vains motifs le retinrent et l'empêchèrent de faire ce dernier pas, que sa conscience, que la religion, et que les bons catholiques exigeoient de lui. Quelque temps après, la justice ou la bonté divine, qui punit souvent dès ce monde nos résistances à la voix de Dieu, permit que ce que sa politique lui faisoit craindre lui arrivât en effet par un endroit qu'il n'avoit pas prévu. Je rapporterai ici la lettre que le P. Ricard, l'un de nos missionnaires, qui étoit alors à Erivan, nous écrivit à ce sujet.

LETTRE

Du P. Ricard , missionnaire de la compagnie de
Jésus , du 7 août 1697.

APRÈS bien des tentatives inutiles pour engager notre patriarche à envoyer au saint Siège sa profession de foi, nous en avons enfin obtenu une lettre qu'il écrivoit à Sa Sainteté. Par cette lettre il reconnoissoit la chaire de saint Pierre comme la première chaire du monde chrétien, d'où sortoit une abondance de lumières qui éclairoient l'univers. Elle contenoit d'ailleurs des termes magnifiques, que les Orientaux savent si bien employer pour donner des louanges et faire des compliments. En persuadant au patriarche d'écrire cette lettre, notre vue étoit de donner occasion au Pape de répondre au patriarche par un bref qui l'exciteroit à s'unir de cœur et de sentiments à l'Église de Rome, à détester tout schisme, à faire une profession plus ouverte que jamais de la doctrine catholique, et à faire ses efforts pour réunir toute sa nation dans la seule et

uniqu
Nous
voit a
dit tou
que d
des ca
auprè
tre pa
trop v
truits,
triarch
sition.
que ne
seillan
rables
nation
étoit t
mènie
vivem
un aff
sition
bâtir
fonde
No
mier,
profit
du g

unique Église qui est celle de Jésus-Christ. Nous attendions le bref du Pape qui ne pouvoit avoir qu'un bon effet, lorsqu'il se répandit tout-à-coup un bruit que Stéphanos, évêque d'Ispahan, l'un des plus grands ennemis des catholiques, avoit obtenu par ses intrigues auprès du roi de Perse la déposition de notre patriarche. Cette nouvelle ne se trouva que trop véritable. Sitôt que nous en fûmes instruits, nous courûmes à Echmiadzin où le patriarche avoit déjà appris l'ordre de sa déposition. Après lui avoir témoigné toute la part que nous prenions à sa disgrâce, nous lui conseillâmes de se procurer des témoignages favorables, non seulement des principaux de sa nation, mais encore des mahométans dont il étoit très aimé. Il les obtint aisément. Les Arméniens d'Erivan surtout se déclarèrent très vivement pour sa défense, regardant comme un affront qui leur étoit particulier, la déposition de leur patriarche, qui venoit de leur bâtir deux belles églises et qui avoit jeté les fondemens de deux autres.

Nous ajoutâmes un second conseil au premier, qui étoit de se retirer à *Tauris*, où il profiteroit du crédit des pères Capucins auprès du grand chancelier de Perse qui étoit alors

dans cette ville. Sur ces entrefaites la déposition du patriarche lui fut signifiée par un ordre exprès du roi de Perse. Une troupe de gardes se saisit à l'heure même de sa personne pour le conduire à un monastère où il devoit être renfermé le reste de ses jours. Le patriarche n'eut que le temps de ramasser au plus vite ce qu'il put d'argent, ce qu'il fit très à propos; car, comme ce métal a autant de vertu en Perse que partout ailleurs, moyennant une gratification qu'il en fit à chaque soldat et à leur commandant, ils le laissèrent échapper. Le prisonnier étant en liberté s'enfuit à Tauris. Les pères Capucins le reçurent chez eux, et employèrent volontiers en sa faveur leur crédit auprès du chancelier. Ils lui présentèrent le patriarche, qui lui exposa tout ce que l'injustice et l'ambition de Stéphanos, évêque d'Ispahan, qui vouloit usurper sa place, avoit fait contre lui. Il lui en donna les preuves, produisant les certificats que sa nation et que les Turcs mêmes lui avoient donnés de sa bonne et fidèle conduite. Il fut aisé au chancelier de découvrir l'inique procédé de Stéphanos, qui avoit obtenu par surprise la déposition de *Nahabiet*, et son intronisation. Le chancelier lui promit sa protection, et lui dit qu'il attendoit dans

peu d
le go
ensem
vice. L
à Taur
de la
triarca
pris en
faire d
struire
kan, a
partit
suivit,
voir d
kan ét
coutun
jour fa
il fut a
non, e
La ma
timbal
chame
les nô
gues. C
l'épaul
dos. L
gue ve

peu de jours un nouveau kan, qui prendroit le gouvernement d'Érivan, et qu'ils verroient ensemble ce qu'il y auroit à faire pour son service. Le kan arriva en effet peu de temps après à Tauris accompagné de Stéphanos, avec ordre de la cour de le mettre en possession du patriarcat. Le chancelier prévint le kan, et ayant pris ensemble une exacte connoissance de l'affaire dont il s'agissoit, ils résolurent d'en instruire le sophi et son premier ministre. Le kan, après quelques jours de séjour à Tauris, partit pour se rendre à Érivan : Stéphanos le suivit, se croyant déjà en place, sans s'apercevoir de l'orage prêt à tomber sur sa tête. Le kan étant arrivé à Érivan, consulta, selon la coutume, des astrologues, pour prendre un jour favorable à son entrée. Le jour étant pris, il fut annoncé dès le matin par le bruit du canon, et par le son des fifres et des trompettes. La marche de son entrée commença par dix timbaliers et douze trompettes, montés sur des chameaux. Leurs timbales sont plus grosses que les nôtres, et leurs trompettes sont plus longues. Cinquante soldats les suivoient le fusil sur l'épaule, la crosse du fusil tournée derrière le dos. Le kan marchoit ensuite à cheval. Sa longue veste, toute brillante d'or, et le superbe

équipage de son cheval, le faisoient distinguer au milieu d'une nombreuse troupe d'officiers de sa maison qui l'escortoient. Enfin, plusieurs palefreniers conduisoient les chameaux et les chevaux de main, tous richement caparaçonnés, et fermoient la marche.

Stéphanos, pour faire sa cour au kan, avoit fait dresser une grande tente sur sa route, et l'y attendoit en habit de cérémonie, accompagné de ce qu'il avoit pu ramasser de vertabiets, de prêtres et de moines qui s'étoient déclarés pour lui. Lorsque le kan approcha de sa tente, il s'avança vers lui, et lui fit une harangue que le kan entendit froidement et sans y répondre. Il continua sa marche jusqu'à la maison qui lui avoit été préparée. Il y reçut les compliments et les honneurs ordinaires en pareille occasion.

Stéphanos avoit grand soin de lui aller faire tous les jours sa cour; mais craignant que le patriarcat ne lui échappât, il demanda au kan la permission d'en aller prendre possession à Echmiadzin. Le kan qui n'avoit point encore reçu le contre-ordre qu'il attendoit de la cour, le laissa aller. Stéphanos, sans vouloir perdre de temps, se fit introniser par le patriarche arménien de Jérusalem qui étoit alors dans ce

monastèr
il crut n'a
mieux aff
de l'estim
monastèr
effet un
traordina
le vivre e
choit con
tabiets la
cellules. I
cesseur. I
tout ce qu
fiments qu
in il se d
matiques,
catholiqu
noient su
notre mis
ment que
géorgien
quelques
ut rapp
voir le ka
malade. I
de quelq
France,

monastère. Sitôt que Stéphane se vit en place, il crut n'avoir plus rien à craindre; mais pour mieux affermir son invasion, il voulut s'assurer de l'estime et de la considération de tout le monastère et des Arméniens; il affecta à cet effet un air de sévérité et de régularité extraordinaire. Il ne parloit que de réforme dans le vivre et dans les habits monastiques. Il prêchoit continuellement aux moines et aux véritables la solitude et la résidence dans leurs cellules. Il parloit avec mépris de son prédécesseur. Il blâmoit sa conduite. Il détruisoit tout ce qu'il avoit fait, jusqu'à démolir des bâtimens que Nahabiet avoit fait construire. Enfin il se déclara pour le schisme et les schismatiques, et entreprit de faire la guerre aux catholiques. De tels commencemens nous donnoient sujet de craindre pour nous et pour notre mission; mais Dieu y pourvut par l'événement que je vais rapporter. *Curgekan*, prince géorgien, disgracié du roi de Perse depuis quelques années par des raisons de politique, fut rappelé à la cour. Il vint à Érivan pour y voir le kan son ancien ami. Ce prince y arriva malade. Le kan, qui avoit appris le bon effet de quelques remèdes que nous avions reçus de France, m'envoya chercher, et me pria ins-

tamment d'aller visiter le prince son ami, et de lui procurer, s'il y avoit moyen, une prompte guérison. J'y allai; et comme sa maladie n'étoit qu'une fièvre double-tierce, je lui donnai du quinquina. Dieu bénit ce remède; il en fut guéri, et sa guérison nous concilia sa faveur, et augmenta celle du kan pour nous: nous en profitâmes pour leur parler en faveur de Nahabiet, et ils nous assurèrent que nous serions contents.

Stéphanos, qui ne trouvoit plus son entrée bien libre chez le kan, et qui n'y recevoit que des audiences courtes et froides, commença à juger qu'il n'en étoit pas où il croyoit être. Son trône lui parut chancelant sous ses pieds; mais quelque temps après il se crut près d'en être chassé, lorsqu'on vint lui signifier, de la part du kan, une taxe de mille sequins, parce qu'il avoit refusé de venir à Érivan, pour baigner les eaux de la rivière le 6 janvier, selon la coutume des Arméniens. Nahabiet, de son côté, apprit d'Ispahan, par des lettres de ses amis, que ses affaires alloient aussi bien que celles de l'intrus Stéphanos, et qu'il ne lui en coûteroit que de l'argent pour remonter sur son trône. Nahabiet entendit bien ce que cet avis vouloit dire; il se procura en peu de temps

la somme
et il l'env

Ce puis

informati

orables :

Stéphan

si, et le r

toit à tal

qu'il reçu

our, qui

ophi, qu

riarcac,

nille écus

nelle. Ses

clarés sch

our susp

e roi fu

u'on ne

Nahabi

avec élog

de celle d

établis

conseils e

affection

pour nou

nous soit

constam

la somme de mille écus qu'on lui demandoit ,
et il l'envoya à Ispahan.

Ce puissant moyen, joint aux lettres et aux informations du kan et du chancelier, aussi favorables à Nahabiet qu'elles étoient contraires à Stéphanos, opérèrent la déposition de celui-ci, et le rétablissement du premier. Stéphanos étoit à table avec ses amis un jeudi gras, lorsqu'il reçut le compliment d'un officier de la cour, qui lui signifia un commandement du pape, qui non seulement le déposoit du patriarcat, mais qui le condamnoit encore à mille écus d'amende, et à une prison perpétuelle. Ses partisans, c'est-à-dire les plus déclarés schismatiques, firent tous leurs efforts pour suspendre l'exécution de cet ordre, mais le roi fut toujours inexorable, et ordonna qu'on ne lui en parlât plus.

Nahabiet fut rétabli dans le même moment avec éloge tant de la part des Arméniens que de celle des Turcs dont il s'étoit fait aimer. Son rétablissement, dont il se dit redevable à nos conseils et à nos sollicitations, a augmenté son affection pour les catholiques, et en particulier pour nous. Dieu veuille que sa bienveillance nous soit un moyen pour l'unir parfaitement et constamment à l'Église catholique ; et que toute

sa nation, à son exemple, par la grâce de Jésus-Christ, rentre dans le seul chemin qui conduit à la vie. Accordez-nous pour le succès de ce grand ouvrage, le secours de vos prières. Ici finit la lettre du P. Ricard.

Cette lettre vous renouvelle la douleur d'avoir perdu un des plus vertueux et des plus courageux missionnaires que l'Arménie ait jamais possédés. Il y avoit environ trente ans qu'il s'étoit dévoué au service de nos missions, et en particulier à l'instruction des Arméniens. Pour se rendre capable de faire du fruit parmi eux, il avoit étudié leurs dogmes, leurs erreurs, leurs usages, et il en étoit parfaitement instruit. Il s'étoit fait une méthode claire et efficace pour combattre tout ce que le schisme avoit introduit mal à propos dans leur Église. Il s'étoit de plus rendu très habile dans la langue arménienne, et il la parloit facilement, et même élégamment. Il accompagnoit ses discours d'un certain air de bonté et d'une douceur si insinuante, qu'il se faisoit écouter avec plaisir de ses auditeurs et gagnoit leur affection. Dieu lui a fait la grâce de réconcilier un grand nombre d'Arméniens schismatiques à l'Église romaine; mais ce n'a pas été sans essayer de cruelles persécutions de la part des ennemis de la reli-

ion : car s
ar les m
ur son co
n pareille
août 171
arité, se
appés du
it cette a
oyables.
erniers sa
éniens ne
re. Notre
ns le Ci
rès avoir
gendrés
Avant qu
Erivan, j
ccasion à
ession. Un
mon Pétr
à Rome, et
int en l
oyer dans
assirent a
ur de ce
e pour
ent conc

tion : car sa vie s'est trouvée souvent en danger par les mauvais traitements qu'il a éprouvés sur son corps. Sa vie apostolique méritoit une vie pareille à la sienne : il nous a été enlevé le 2 août 1719, dans les exercices de la plus pure charité, servant et assistant les catholiques frappés du mal contagieux de la peste, qui a fait cette année dans le Levant des ravages effroyables. Le mal le saisit en administrant les derniers sacrements à des moribonds. Nos Arméniens ne cessent de le pleurer comme leur père. Notre consolation et la leur est qu'il sera dans le Ciel leur protecteur auprès de Dieu, après avoir été sur la terre leur père, qui les a engendrés en Jésus-Christ.

Avant que de finir ce chapitre de la mission d'Erivan, je ne dois pas omettre ce qui a donné occasion à nos pères polonois de venir en cette mission. Un Arménien né en Pologne, nommé Simon Pétrowitz, après avoir fait ses études à Rome, et y avoir reçu l'ordre de prêtrise, vint en Pologne, où son mérite le fit employer dans plusieurs affaires importantes, qui réussirent au gré du roi Jean Sobieski. L'amour de ce bon prêtre pour sa patrie, et son zèle pour le salut de ses compatriotes, lui firent concevoir le dessein de retourner en

Arménie, pour y travailler à la réunion de sa nation à l'Église romaine. Il proposa au roi son dessein. Ce prince y entra si volontiers, qu'il le fit son ambassadeur auprès du roi de Perse, afin que ce caractère lui donnât, et à son ministère plus de considération et de crédit. Il le chargea de ses lettres pour le sultan et pour le patriarche d'Echmiadzin. Le roi, dans sa lettre au patriarche, l'invitoit à se réunir à l'Église romaine, et lui représentoit, dans les termes les plus touchants, l'honneur qui se feroit devant Dieu et devant les hommes, si parvenoit, par son exemple, à ramener avec lui son troupeau au véritable bercaïl qui est celui de Jésus-Christ. Il l'assuroit, en finissant sa lettre, de l'assistance du Pape, de celle de l'empereur et de la sienne. Le cardinal primat et les deux grands généraux de Pologne écrivirent aussi des lettres au patriarche sur ce même sujet.

Pétrowitz, muni de ces puissantes lettres, partit de Pologne; mais le Seigneur, dont les secrets sont impénétrables, l'arrêta au milieu de sa course. Il tomba malade en chemin, et mourut avant que d'arriver à Ériwan. Sa mort, et celle du roi Sobieski qui suivit de près, détruisirent nos projets et nos espérances; ma-

grâces à
l'arrivée
nois qui s
Pétrowitz
chargent
ier, et no
lauront de

grâces à Dieu, elles se relèvent aujourd'hui à l'arrivée de quelques-uns de nos pères polonois qui sont venus à Erivan, animés du zèle de Pétrowitz, pour cultiver nos Arméniens. Ils se chargent du soin de cette mission en particulier, et nous espérons que leurs travaux y produiront de grands fruits.

MÉMOIRE

De la mission d'Erzeroum.

LA ville d'Erzeroum est la capitale de la petite Arménie, dépendante du Turc. On compte en cette ville sept ou huit mille Arméniens, et une centaine de familles grecques. Elle est le passage des Turcs et des Persans, et l'entrepôt du commerce qui se fait entre ces deux nations. Ce fut cette considération qui nous fit penser à l'établissement d'une mission dans cette ville ; car, disions-nous, nous y trouverons à instruire non seulement les Grecs et les Arméniens qui y habitent, mais encore tous les étrangers qui vont et viennent ici sans cesse par caravanes, et qui reporteront ensuite à leurs compatriotes les instructions qu'ils auront reçues de nous.

Mais avant que d'en venir à l'exécution de notre projet, nous crûmes devoir le proposer à M. de Guilleragues, alors ambassadeur à la Porte, pour nous assurer de sa protection. C'est un fidèle ministre du roi, aussi attentif aux pro-

grès de
son ma
bien se
grand-
autant
nies o
autres

pays-c

M. de
et lui
les lett
nous ét
ment a
mission
les mar
péricul
pour e
le P. B
tinés.

sans p
bacha
faveur

Le
et plu
ces g
ordon
porte

grès de notre sainte religion qu'au service de son maître, approuva notre dessein, et voulut bien se charger de nous obtenir une patente du grand-seigneur, pour nous mettre à couvert, autant qu'il seroit possible, de toutes les avanies où les prêtres étrangers, plus que tous autres, sont continuellement exposés en ce pays-ci.

M. de Guilleragues s'adressa au grand-visir, et lui demanda, de la part du roi son maître, les lettres qui nous étoient nécessaires pour nous établir à Erzeroum. Elles furent promptement accordées. Il les remit au supérieur des missionnaires, et joignit à ce bienfait toutes les marques d'une affection singulière. Le supérieur profita des circonstances favorables pour envoyer deux missionnaires à Erzeroum; le P. Roche et le P. Beauvoilier y furent destinés. Ils y arrivèrent au mois d'août 1688; et, sans perdre de temps, ils allèrent présenter au bacha les ordres du grand-seigneur en leur faveur.

Le bacha, qui étoit d'un caractère plus doux et plus humain que ne le sont ordinairement ces gouverneurs, les reçut gracieusement, et ordonna l'exécution des lettres dont ils étoient porteurs. Les catholiques instruits de l'arrivée

des missionnaires, et du sujet qui les avoit fait venir à Erzeroum, en témoignèrent toute la joie possible, et s'empressèrent à les loger et à leur trouver un lieu commode pour y commencer les exercices de la mission.

Dieu avoit donné de grands talents au P. Roche et au P. Beauvoilier, pour remplir heureusement la fonction de missionnaire. Le P. Roche avoit une douceur et une patience inaltérable, jointe à un air modeste, affable, gracieux et prévenant. Il possédoit d'ailleurs la science des controverses, et s'en servoit toujours avantageusement contre le schisme et l'hérésie. Le P. Beauvoilier avoit un courage capable de tout entreprendre et de tout souffrir pour la gloire de Dieu. Il disoit souvent que le caractère propre des œuvres de Dieu étoit d'être contredites; ainsi, bien loin de se laisser rebuter des difficultés, elles ne servoient qu'à l'animer. Son esprit alors étoit fertile en expédients, et il y en avoit toujours quelqu'un qui lui réussissoit.

Avec ces heureuses qualités, les deux missionnaires travailloient conjointement à l'établissement de leur nouvelle mission. Ils gagnèrent d'abord l'évêque d'Erzeroum. Ce prélat étoit un bon vieillard, qui cherchoit de

bonne f
ment. Q
prêtres,
zeroum.
doit rec
peuples
ceux qu
nent, s
des mis

Les h
d'Erzer
lier de p
de con
Chine,
destiné.
Erzerou
en état
plus qu
un che
Tartari

Le P
tifs; ca
sion na
la dest
prirent
mutuel
reverro

bonne foi la vérité, et qui s'y rendoit sincèrement. Quelques autres évêques, vertabiables et prêtres, suivirent l'exemple de l'évêque d'Erzeroum. Son ancienneté dans l'épiscopat le rendoit recommandable dans tout le pays : les peuples, qui se laissent aisément conduire par ceux qui sont à leur tête et qui les gouvernent, suivirent la voix de leur pasteur et celle des missionnaires.

Les heureux commencements de la mission d'Erzeroum n'empêchèrent pas le P. Beauvoilier de penser toujours au vœu qu'il avoit fait de consacrer ses jours aux missions de la Chine, pour lesquelles ses supérieurs l'avoient destiné. L'arrivée d'un nouveau missionnaire à Erzeroum lui fit juger que cette mission étoit en état de se passer de lui. Ainsi il ne songea plus qu'à se préparer à partir pour chercher un chemin qui le conduisit à la Chine par la Tartarie.

Le P. Roche vit avec douleur ces préparatifs; car il sentit la perte que faisoit sa mission naissante. Il ne put cependant s'opposer à la destination et au vœu du P. Beauvoilier. Ils prirent congé l'un de l'autre : en s'embrassant mutuellement, le P. Roche lui dit qu'ils ne se reverroient que dans une meilleure vie; et par

un pressentiment de sa mort prochaine, il conjura le P. Beauvoilier de demander à Dieu tous les jours pour lui une sainte mort, et de s'en souvenir particulièrement au saint sacrifice de la messe.

En effet quelque temps après le départ du P. Beauvoilier, la peste s'alluma dans tout le pays. Erzeroum en fut d'abord attaqué : le P. Roche et son compagnon coururent aussitôt dans les maisons pour y assister ceux que le venin avoit déjà saisis. Il en mourut un grand nombre entre leurs bras, après avoir entendu leur confession, et avoir donné l'extrême-onction et le saint viatique à ceux qui furent en état de le recevoir. Le P. Roche, qui avoit souvent demandé à Dieu la grâce de mourir d'un martyre de charité, s'il ne pouvoit mourir en versant son sang, eut un pressentiment que cette grâce lui étoit accordée. Il fit une confession générale à son compagnon, dit la sainte messe; et continuant ensuite la visite de ses malades, pour apprendre à bien mourir, en préparant les autres à la mort, il fut arrêté tout-à-coup, et mourut peu de temps après du mal de ceux qui étoient morts entre ses mains.

Il semble que l'ennemi du salut des hommes n'attendoit que le moment de la mort de ce

digne o
zanie da
avoit cu
fernal su
et Avieç
glise re
prêtre ha
coir, à c
missionn
traire, à
et les ca
cations c
injurieux
tèrent la
de voulo
gneur co
dre avec
en Armé
un maga
néophyte
Fézula
la ville,
mais soit
cette im
Porte, so
ont cout
partie q

digne ouvrier de l'Évangile pour semer la zizanie dans le champ que le serviteur de Dieu avoit cultivé avec tant de soin. Cet esprit infernal suscita deux vertabiets nommés Tcholax et Aviedik, hérétiques emportés contre l'Église romaine, qui commencèrent avec un prêtre hérétique comme eux, nommé Arourhcoir, à décrier publiquement la doctrine des missionnaires, et à prêcher une doctrine contraire, à vomir des blasphèmes contre le Pape et les catholiques, à lancer des excommunications contre eux, et dans les termes les plus injurieux. Non contents de tout cela, ils y ajoutèrent la calomnie, accusant les missionnaires de vouloir révolter les sujets du grand seigneur contre leur prince légitime, de s'entendre avec les Moskovites pour les faire entrer en Arménie, et d'avoir chez eux à cet effet un magasin d'armes pour faire armer leurs néophytes.

Fézulach Effendi, le premier magistrat de la ville, sentit le ridicule de cette accusation; mais soit qu'il appréhendât que son silence sur cette imputation ne lui fit une affaire à la Porte, soit qu'il fût de ces seigneurs turcs qui ont coutume de donner gain de cause à la partie qui sait le mieux contenter leur ava-

rice, il ne voulut rien écouter de ce que le bacha lui put dire pour la défense des missionnaires et des chrétiens. Il persista au contraire à vouloir leur faire un crime d'état de cette extravagante accusation.

On seroit trop long à faire le détail de cette affaire. Je dirai sommairement que des prêtres zélés et très bons catholiques furent bâtonnés; que plusieurs Arméniens furent condamnés à payer deux mille écus de taxe; qu'ils la payèrent avec joie, s'estimant heureux de sacrifier une partie du gain de leur commerce pour une si bonne cause; qu'un missionnaire fut mis aux fers, et que les autres furent chassés d'Erzeroum. Mais Dieu qui tient toujours en main la cause des innocents, et qui peut, quand il veut, submerger dans les eaux de la mer Rouge les ennemis de son peuple, punit exemplairement les auteurs d'une si criante injustice. Fézulach Effendi, le plus coupable de tous, eut ordre du grand-seigneur de lui envoyer sa tête. Il avoit été précepteur de Mahomet IV, et avoit eu grande part à la confiance de Mustapha, qui l'avoit fait grand mufti. Toutes les dignités dont il avoit été revêtu, et les richesses qu'il avoit amassées pendant sa fortune, n'empêchèrent pas que son

corps, a
rues de

Le ba
que par
sionnaire
quelques
perdit la
ordinaire
nous avo
loit, pour
et convain
cents écu
faire rentr

M. le m
adeur à la
sionnaires
et la dema
grand, qu

Un sair
lanni ave
ement leu
rès utilem
ques. C'e
olation po
socioier de
rien parta
mission.

corps, après sa mort, ne fût traîné par les rues de la ville.

Le bacha d'Erzeroum, qui ne fut coupable que par sa mollesse dans la défense des missionnaires, ayant été accusé à la Porte de quelques vexations causées par son avarice, perdit la vie par le cordon, selon la coutume ordinaire. Tcholax, un des vertabiets dont nous avons parlé, fut puni comme il le méritoit, pour un crime infâme dont il fut atteint et convaincu. L'évêque fut condamné à cinq cents écus d'amende. Il ne restoit plus qu'à faire rentrer les missionnaires dans Erzeroum.

M. le marquis de Châteauneuf, alors ambassadeur à la Porte, et zélé protecteur des missionnaires, entreprit leur rétablissement. Il en fit la demande à la Porte: son crédit y étoit si grand, qu'il l'obtint aisément et promptement.

Un saint prêtre arménien, qui avoit été banni avec les missionnaires, prévint secrètement leur retour à Erzeroum, et s'employa très utilement en leur faveur auprès des catholiques. C'est un grand sujet de joie et de consolation pour nous, lorsque nous pouvons nous associer de vertueux ecclésiastiques qui veulent bien partager avec nous les occupations de la mission.

Les missionnaires étant rentrés dans Erzeroum, reprirent leurs fonctions avec plus de ferveur que jamais. Les persécutions ont cela d'avantageux, qu'elles purifient et animent le zèle des hommes apostoliques et rendent leurs disciples plus dociles à leur voix. On voit dans les actes des apôtres que le nombre des premiers fidèles croissoit au milieu des persécutions. Le sang des martyrs, dit Tertullien, étoit une semence de nouveaux chrétiens. La mission d'Erzeroum persécutée eut le même avantage : le P. Ricard et le P. Monier, qui l'ont cultivée pendant plusieurs années, envoyèrent il y a quelque temps au père général des Jésuites, et au P. Fleuriau, un journal de tout ce qui s'étoit passé sous leurs yeux. Ils y exposent d'abord que la grande étendue de leur mission les obligea de la partager en deux parties. La première, disent-ils, porte le nom de saint Grégoire, que les arméniens ont surnommé *l'Illuminateur*; elle comprend les villes de *Torzon, Assemkalasi, Cars, Beazit, Arabkir*, et quarante villages. La seconde, nommée saint Ignace, renferme les villes d'*Ispira, Baybourt, Akiska, Trébizonde, Gumichkané*, et vingt-sept villages. Chaque ville compte dans son enceinte plus de quinze cents catholiques. Le P.

Ricard, de la même elle lui parole d médecin toutes le ciers tur moyen, la protec Monier v dans leur que de j servi qu'à schismati pères avo bon phar services q avec un gnèrent la mitié po propre et cette puis siblement loient a autre se dans une parément

ns Erze- plus de ont cela niment le ent leur voit da... premiers tions. Le it une se- mission avantage: at cultivée ent il y a ésuites, et ce qui s'é- exposent ur mission parties. La n de saint surnommé villes de Arabkir, mmée saint Baybourt, et vingt ans son en- ques. Le P.

Ricard, qui avoit fait une étude particulière de la médecine, sachant par expérience combien elle lui étoit utile pour annoncer partout la parole de Dieu, se donnoit publiquement pour médecin. Cette qualité lui ouvroit l'entrée dans toutes les maisons, et même dans celle des officiers turcs où il étoit très bien reçu. Par ce moyen, il se procuroit, et à son compagnon, la protection qui leur étoit nécessaire. Le P. Monier visitoit les chrétiens pour les instruire dans leurs maisons; mais il y alloit plus de nuit que de jour, pour éviter l'éclat qui n'auroit servi qu'à réveiller la jalousie et l'animosité des schismatiques contre les catholiques. Les deux pères avoient avec eux un de nos frères, très bon pharmacien. Leur sage conduite, et les services qu'ils rendoient aux malades de la ville avec un parfait désintéressement, leur gagnèrent la protection du premier aga, qui par amitié pour eux, leur donna une maison très propre et commode à leur usage. Soutenus de cette puissante protection, ils exerçoient paisiblement le ministère évangélique; ils assembloient avant le jour les fidèles de l'un et de l'autre sexe, tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre. Les missionnaires faisoient séparément le catéchisme aux enfants, et des

instructions aux personnes plus âgées; ensuite ils écoutoient les confessions de leurs disciples, et leur administroient la sainte eucharistie. Lorsque le jour les surprenoit, des prêtres arméniens moins observés que les pères missionnaires, alloient les communier chez eux.

Comme les Arméniens célèbrent la fête de Pâques plus tard que les catholiques, suivant l'ancien calendrier, les missionnaires, pour éviter un concours qui auroit été suspect, commençoient dès l'entrée de notre carême à disposer leur troupeau à la communion pascale. Pour le faire plus facilement, et avec plus de fruit, ils séparoit la ville en différents quartiers. Ils les visitoient les uns après les autres, donnant à tous les instructions nécessaires, et faisant en sorte que tous leurs disciples se fussent toujours religieusement acquittés du devoir pascal avant la Pâque des Arméniens.

Leurs occupations dans la ville ne les empêchoient pas de prendre un temps pour parcourir les bourgs et les villages de leur district; mais toujours avec les mêmes précautions, évitant surtout l'éclat et le grand jour qui les auroit fait connoître. Ils avoient dans leur confiance des prêtres arméniens, missionnaires comme eux, qui prenoient les devants, et qui

alloient p
marquoie
propres p
doient les
recevoien
occasions
crement c
ne se pas
matiques
Christ.

Le P. F.
Trébizon
évêque, v
xante-qui
en avoit s
pénétra ju
obéissanc
a Turqui
et à cinq
par les J
néniens q
Les jéz
connoisse
nauvais,
sensés c
ulte entr

ensuite alloient préparer la voie à ces deux pères. Ils marquoient les lieux d'assemblée, et les temps propres pour s'y rendre. Les catholiques attendoient les missionnaires avec impatience, et les recevoient avec joie. Tous profitoient de ces occasions favorables pour s'approcher du sacrement de pénitence et d'eucharistie. Ces visites ne se passoient pas sans que quelques schismatiques augmentassent le troupeau de Jésus-Christ.

Le P. Ricard, dans la course qu'il fit jusqu'à Trébizonde, en 1711, réconcilia à l'Église un évêque, vingt-deux prêtres, et huit cent soixante-quinze autres personnes que le schisme en avoit séparées. Le P. Monier, de son côté, pénétra jusque dans le Kurdistan, pays sous l'obéissance d'un prince particulier, situé entre la Turquie au couchant, et la Perse à l'orient et à cinq journées d'Erzeroum. Il est habité par les Jézidies, ou Kurdes, et par des Arméniens qui y ont plusieurs grands villages.

Les jézidies, ainsi que les manichéens, reconnoissent deux principes, un bon et un mauvais, Dieu et le diable; mais ceux-là, plus insensés que les manichéens, partagent leur culte entre l'un et l'autre. Ils mènent une vie

vagabonde, et presque uniquement occupés à exercer le brigandage.

. Semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere raptò.

Il passent l'été sur des montagnes, où ils trouvent du fruit et de bons pâturages, et ils tiennent la plaine pendant l'hiver.

Les Arméniens qui habitent le Kurdistan, et qui avoient été très long-temps sans voir des missionnaires parmi eux, reçurent le P. Monier, comme une terre sèche reçoit l'eau du ciel; c'est-à-dire avec un désir ardent d'entendre la parole de Dieu.

Les deux missionnaires, instruits par les paroles de Jésus-Christ et par le sort des apôtres, ne s'attendirent pas à jouir d'un long calme. L'évêque de Cars, et quelques prêtres à sa sollicitation tous schismatiques, témoins du progrès de la sainte doctrine des pères missionnaires, les accusèrent au tribunal du bacha d'inspirer la révolte aux sujets du grand-seigneur, de les affectionner au service des Moscovites, d'en avoir déjà gagné un grand nombre, et nommé plusieurs catholiques qu'ils s'utenoient être dans ce parti. Le bacha étoit alors en chemin pour la Crimée. Le musselin, c'est-à-dire

son lieu
lontiers
aubaine

Pour la
grand br

il leur fi
aux fers le
pas moind

Toute la
pères et c

lence de
schismati

affaire au
agas. Elle

les inform
furent ou

l'accusati
calomnie

eux, se
élargis et

Ce ne
le mussel

fut dépo
temps, e

d'abord
de son y

pour do

son lieutenant qui tenoit sa place, reçut volontiers cette accusation, comme une bonne aubaine que l'absence du bacha lui donnoit. Pour la bien faire valoir, il commença par faire grand bruit; il remplit les prisons des accusés; il leur fit donner la bastonnade, il fit mettre aux fers le P. Ricard et le P. Monier, et ne parloit pas moins que de les faire expirer sous le bâton. Toute la ville qui connoissoit l'innocence des pères et des accusés, étoit indignée de la violence de cet homme avare et gagné par les schismatiques: on l'obligea de porter cette affaire au Divan, c'est-à-dire au tribunal des agas. Elle y fut examinée avec plus de justice: les informations furent faites, et les témoins y furent ouïs. Après les procédures ordinaires, l'accusation fut reconnue et jugée fautive et calomnieuse. Les accusateurs craignant pour eux, se rétractèrent; les prisonniers furent élargis et les deux missionnaires mis en liberté.

Ce ne fut pas tout; car sur ces entrefaites, le musselin, c'est-à-dire, le lieutenant du bacha, fut déposé. Son successeur arriva dans le même temps, et prit sa place; ce nouvel officier fut d'abord informé des injustices et des vexations de son prédécesseur. Il en fut si indigné, que pour donner une première et bonne idée de

son esprit de justice, il commença sa première fonction par faire mettre aux fers celui qu'il venoit de déposséder, et le fit conduire dans la même prison où les deux pères avoient été mis auparavant par les ordres de cet homme injuste. Entrant dans la prison, il donna mille malédictions aux schismatiques, les accusant d'avoir été les auteurs de ses injustices, et d'être présentement la cause de son malheur.

C'est ainsi que Dieu défendit ses serviteurs; mais il voulut encore éprouver leur patience à Erzeroum, pour les rendre plus dignes de leur saint ministère. Il permit que plusieurs vertabiables ne se contentèrent pas de renouveler contre eux leurs anciennes accusations; ils y en ajoutèrent de nouvelles, mais tout aussi mal fondées que les premières. Pour faire cesser ces continuelles persécutions, que la jalousie des schismatiques excitoit contre eux, les deux missionnaires jugèrent à propos de se retirer de dessous les yeux de leurs ennemis, et de s'absenter d'Erzeroum. Ils prirent donc le parti d'aller à Trébizonde, où ils avoient plusieurs fervents disciples; mais Dieu les envoyoit pour donner un nouvel exercice à leur charité: car les chaleurs du mois de juillet, alors excessives,

y avoient
un cruel

Les de
qu'ils se
en étoient
mourure
toute la
soient l'é
au milieu
nuellement
voit au P
la religion
à renonc
pour son
vint expr
chasser l
schismati
lever la v
père un
même te
Mustapha
d'une ma
nous env
donné de
il les pr
antimidé

y avoient allumé le feu de la peste qui y faisoit un cruel ravage.

Les deux pères n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils se livrèrent au service des chrétiens qui en étoient attaqués, et dont un grand nombre moururent entre leurs mains. Mais pendant que toute la ville, et que les infidèles mêmes faisoient l'éloge de leur zèle et de leur courage, au milieu du danger où ils s'exposaient continuellement, un relaps schismatique, qui devoit au P. Ricard sa première éducation dans la religion catholique, n'eut pas plus de peine à renoncer à tous les sentiments d'humanité pour son bienfaiteur qu'à abjurer sa foi. Il vint exprès à Trébizonde, à dessein d'en faire chasser le P. Ricard; il se mit à la tête des schismatiques, et fit tous ses efforts pour soulever la ville contre lui. Mais Dieu donna à ce père un puissant protecteur, qui arriva en même temps à Trébizonde. Ce protecteur étoit Mustapha Aga. Il avoit été ci-devant guéri d'une maladie par le moyen des remèdes qu'on nous envoie de France; sa guérison lui avoit donné de l'affection pour les missionnaires, et il les protégeoit hautement. Le schismatique intimidé par les menaces qui lui furent faites

de sa part n'osa plus rien dire ni rien faire contre eux.

Comme Mustapha Aga avoit une considération particulière pour le P. Monier, il lui dit qu'il vouloit le ramener à Erzeroum, où il sauroit bien le maintenir en sûreté, lui et son compagnon. Le P. Monier, qui aimoit tendrement sa mission d'Erzeroum, accepta ses offres, et le suivit, pendant que le P. Ricard alla à Constantinople pour y solliciter un nouveau commandement qui assurât leur état. Le P. Monier étant de retour à Erzeroum, y exerça librement ses fonctions sous la protection de Mustapha Aga. Voici ce qu'il en écrivit au P. Fleuriau le 13 septembre 1713.

Grâces à Dieu, les persécutions passées à Erzeroum n'ont servi qu'à affermir la foi catholique, à augmenter entre les fidèles une mutuelle charité, et faire croître leur amour pour la véritable Église, surtout quand ils ont connu par expérience l'animosité et la perfidie que le schisme met dans le cœur de ceux qui en sont infectés. Ce père ajoute qu'un saint prêtre, en son absence, les avoit secourus et fortifiés dans leur foi et dans leur confiance en Dieu; que depuis son retour à Erzeroum, il avoit reçu l'abjuration de douze prêtres schis-

matique
person
plus a
père d
enlevé
il n'y a
catholi
rant, il
fol, et r
faite de
le P. M
grâces
de ce q
roum se
1714 de
vœux le
cette m
donnoit
et plus
Mais
ses ouv
quelque
sion; ca
card, q
nos mis
ordre de

matiques, et d'environ cent cinquante autres personnes, dont sept ou huit avoient été les plus animés contre les catholiques. Le même père dit encore dans sa lettre que la peste ayant enlevé à Erzeroum plus de vingt mille ames, il n'y avoit dans ce nombre que soixante et dix catholiques qui en fussent morts; qu'en mourant, ils avoient renouvelé leur profession de foi, et remercié Dieu de la grâce qu'il leur avoit faite de mourir dans la véritable Église. Enfin le P. Monier finit sa lettre par des actions de grâces qu'il rendoit au Père des miséricordes, de ce que le nombre des catholiques d'Erzeroum se trouvoit augmenté au mois de janvier 1714 de plus de sept cents néophytes. Ses vœux les plus ardents étoient de demeurer dans cette mission, parce que Mustapha Aga lui donnoit les moyens de travailler plus sûrement et plus utilement que jamais à l'œuvre de Dieu.

Mais le maître de la moisson, qui dispose de ses ouvriers comme il le juge à propos, retira quelque temps après le P. Monier de sa mission; car la mort nous ayant enlevé le P. Ricard, qui devoit prendre le gouvernement de nos missions en Perse, le P. Monier reçut ordre de nos supérieurs de se rendre incessam-

ment à Ispahan, pour y prendre la place que le feu P. Ricard devoit occuper.

On ne peut expliquer la peine qu'eut ce père à quitter la mission d'Erzeroum, où il travailloit avec fruit; mais ce père étant le plus ancien et le plus expérimenté dans le ministère évangélique auprès des Arméniens, étoit aussi, de tous les missionnaires, le plus nécessaire à Ispahan; car la mission que nous avons en cette ville est comme le séminaire où l'on vient apprendre les langues étrangères et se former à la vie évangélique.

Celle d'Erzeroum ne souffrira pas de ce changement : la Providence a déjà pourvu à ses besoins; elle nous donne quatre nouveaux missionnaires, dont deux sont arrivés; les deux autres sont en chemin. Notre compagnie, qui a toujours des ouvriers prêts à partir pour porter notre sainte foi jusqu'aux extrémités du monde, ne nous en laissera jamais manquer. Au reste ceux que la France nous a envoyés, et ceux qu'elle nous enverra, jouiront d'un avantage que nous souhaitions depuis long-temps et que nous devons au feu roi Louis XIV. Je crois devoir, à sa glorieuse mémoire, rapporter ici ce qui s'est passé sous nos yeux à ce sujet.

Les ministres du feu roi, continuellement

attentifs
bonheur
grands
du comm
pire des
lité et la
merce,
d'envoye
royaume
prendre
dises con
pour con
condition

Le roi
ce qui p
royaume
et en or
choisi p
Perse; o
de Paris
heureus

A son
tre du
ordinair
Le mini
position
compte

attentifs à tout ce qui pouvoit augmenter le bonheur de son règne, ayant été informés des grands biens qui reviendroient à la France, du commerce que feroient ses sujets dans l'empire des Perses, exposèrent à ce prince l'utilité et la facilité de l'établissement de ce commerce, et lui proposèrent en même temps d'envoyer quelqu'un à Ispahan, capitale de ce royaume, pour s'assurer de la vérité des faits, prendre connoissance de toutes les marchandises commercables à l'usage de la France, et pour convenir avec les ministres du Sophi des conditions d'un traité entre les deux nations.

Le roi, toujours prêt à écouter favorablement ce qui pouvoit procurer le bonheur de son royaume et de son peuple, approuva ce projet, et en ordonna l'exécution. Le sieur Michel fut choisi pour faire incessamment le voyage de Perse; on lui dressa ses instructions : il partit de Paris avec ses lettres de créance, et arriva heureusement à Ispahan.

A son arrivée il s'adressa au premier ministre du Sophi, et après les premières civilités ordinaires il lui exposa le sujet de son voyage. Le ministre reçut très favorablement les propositions de l'envoyé de France. Il en rendit compte à son maître, et prit son ordre pour

conduire le sieur Michel à une audience publique. Dans cette audience, où la cour fut, par ordre exprès du roi, plus nombreuse et plus brillante qu'à l'ordinaire, le Sophi reçut la lettre du roi avec tous les témoignages d'une joie extraordinaire. Il fit l'éloge de notre monarque, comme du plus grand souverain et du plus fameux conquérant qui eût jamais paru en Europe. Le sieur Michel répondit au Sophi, en l'assurant de tous les sentiments d'estime et d'amitié du roi son maître pour Sa Majesté persane, et dit que pour lui en donner des preuves certaines, le roi son maître désirait unir ses sujets avec les Persans, par le lien d'un commerce qui leur seroit également avantageux.

Le Sophi lui reparti alors que le sujet de son voyage, dont il avoit été instruit, lui étoit très agréable, et qu'il entreroit avec plaisir dans les intentions du roi son maître. En effet, il ordonna sur le champ à son ministre de faciliter, par tous les moyens possibles, l'exécution des propositions de l'envoyé de France, qui étoient si glorieuses à son règne. Le ministre, aussi bien intentionné que son maître pour cet établissement, eut plusieurs conférences avec le sieur Michel. Ils dressèrent de

concert
signé d
approuv
sa comm
désirer,
mit en
France

Le r
avoit vu
été dit
de ce m
avoient
plus qu
les Fra
peuple
roient
françoi
ner co
sieur M
chréti
du ro
roit u
d'un c
pire,
d'emp
faveu
les in

concert les articles du traité qui devoit être signé de part et d'autre. Le Sophi les ayant approuvés, et le sieur Michel ayant satisfait à sa commission avec tout le succès qu'il pouvoit désirer, prit son audience de congé, et se remit en chemin pour venir rendre compte en France de l'exécution de ses ordres.

Le rapport qu'il fit à son retour de ce qu'il avoit vu et fait en Perse, confirma ce qui avoit été dit des avantages que retireroit la France de ce nouveau commerce dont d'autres nations avoient profité jusqu'à présent. Il assura de plus que les Persans, qui aimoient et estimoient les François par préférence à tous les autres peuples, attendoient avec impatience, et verroient arriver avec joie un consul de la nation françoise et des négociants françois, pour donner commencement à leur commerce. Enfin le sieur Michel crut devoir ajouter que la religion chrétienne, dont un grand nombre des sujets du roi de Perse faisoient profession, acquerroit une puissante protection par la résidence d'un consul françois dans la capitale de cet empire, lequel seroit continuellement à portée d'employer l'auguste nom du roi de France en faveur des chrétiens et des missionnaires qui les instruisent. Toutes ces raisons, et particu-

lièrement la dernière , qui regardoit les intérêts de notre religion , déterminèrent le roi à donner son agrément au sieur Gardanne , pour exercer le consulat de la nation françoise dans la ville capitale de l'empire des Perses. On lui mit ses instructions en main , dont les principaux articles et les plus recommandés concernoient la religion et les catholiques.

Nous avons eu bien de la joie de voir arriver dans cette ville impériale M. Gardanne , après avoir fait un long et pénible voyage par mer et par terre. Il ne lui falloit pas moins que l'honorable réception qu'on lui a faite en cette cour pour le dédommager des disgrâces qu'il a essuyées sur la route , et qui lui ont été causées par ceux qui ont cru être intéressés à faire échouer le projet de la France. Nonobstant leurs efforts , ils ont été témoins de toutes les marques d'honneur qui lui ont été accordées par le Sophi et par les grands du royaume , en considération du roi de France son maître.

Je dois ajouter ici , pour rendre justice à notre nouveau consul , que sa sage conduite et son habileté en matière d'affaires , lui ont gagné l'estime et la considération de ceux qui ont à traiter avec lui. Il attend les ordres de la France , sur les importantes représentations

qu'il a eu
le duc d'

Au res

de la bon

deux mis

à sa suite

gations.

nous tém

nous no

cour : l'h

de nous p

qui est a

beaucoup

paravant.

notre di

Dominic

en état d

évangéli

fruit. No

qui vien

pations,

zèle.

Le P,

naires q

écrit de

roit jam

et aussi

qu'il a cru devoir faire à S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans.

Au reste, nous ne pouvons assez nous louer de la bonté de M. Gardanne pour nous. Nos deux missionnaires qui ont eu l'honneur d'être à sa suite sur la route lui ont de grandes obligations. Depuis son arrivée en cette ville, il nous témoigne toute la bienveillance possible ; nous nous ressentons déjà de son crédit en cour : l'honneur qu'il nous a fait de se servir de nous pour ses chapelains, rend notre église, qui est assez belle d'ailleurs et très commode, beaucoup plus fréquentée qu'elle ne l'étoit auparavant. Enfin sa protection et celle dont notre digne archevêque, de l'ordre de saint Dominique, nous honore, nous mettent plus en état que jamais de remplir nos fonctions évangéliques avec autant de liberté que de fruit. Nous pouvons donc assurer les ouvriers qui viendront partager avec nous nos occupations, qu'ils auront de quoi satisfaire leur zèle.

Le P. Bachoud, l'un de nos deux missionnaires qui ont accompagné M. Gardanne, nous écrit de Chamaki où il fait mission, qu'il n'auroit jamais cru trouver un travail aussi grand et aussi continuel que celui que sa mission lui

donne, et qui demanderoit plusieurs ouvriers. Le P. de la Garde, son compagnon, qui est demeuré ici avec nous, en dit autant de notre mission d'Ispahan.

En parlant du P. de la Garde, nous devons, à son occasion et par reconnoissance, finir ce mémoire par le récit d'un accident qui devoit nous le ravir en chemin, et dont il sortit heureusement par la puissante intercession du bienheureux François Régis. La caravane du P. de la Garde et du P. Bachoud, ayant eu avis qu'une troupe de soixante voleurs étoit en embuscade dans un bois pour la surprendre et la voler, se détourna de son droit chemin pour l'éviter, et en prit un autre par des montagnes très escarpées qui ne laissoient aux voyageurs qu'un sentier raboteux et étroit, bordé d'affreux précipices que l'œil n'osoit regarder. Le cheval du P. de la Garde qui n'étoit pas des meilleurs de la caravane, fit par malheur un faux pas qui le fit tomber lui et son cheval, chargé d'une grosse valise. Ils roulèrent ensemble jusqu'au fond de cet abîme. Ceux qui marchaient devant et après lui ne firent qu'un cri à la vue de cette chute effroyable.

Le P. Bachoud, tout troublé de cet accident, se sentit inspiré de recommander son cher

compagnon.
gis. Chaque
Garde, et
caravane
choud,
fit ses or
pice, s'
à tout c
quelque
la voix
Grâces
à penser
et de t
pour l'a
abîme.
la carav
miracul
Dien, c
François
par tou
à sa pu

compagnon au bienheureux Jean-François Régis. Chacun pleuroit déjà la perte du P. de la Garde, qui avoit l'estime et l'amitié de toute la caravane, et qu'on croyoit perdu. Le P. Bachoud, suivi de quelques-uns des voyageurs, fit ses offres pour descendre dans ce précipice, s'attachant à des branches d'arbres, et à tout ce qu'il pourroit saisir. Après avoir fait quelques pas en descendant, ils entendirent la voix du P. de la Garde, qui leur disoit : Grâces à Dieu, je ne suis point blessé. Je laisse à penser quelle fut alors la joie du P. Bachoud et de toute la caravane. Chacun s'empressa pour l'aider à remonter du fond de cet affreux abîme. Il se trouva en effet sain et sauf. Toute la caravane qui fut témoin de cet événement miraculeux, rendit des actions de grâces à Dieu, et à son serviteur le bienheureux Jean-François Régis, que Dieu continue d'honorer par toutes les grâces qu'il accorde si souvent à sa puissante intercession.

~~~~~

**JOURNAL**

Du voyage du P. Monier d'Erzeroum à Trébizonde.

Nous partîmes le 17 octobre 1711 de la ville d'Erzeroum, pour aller coucher à *Cars*. Comme notre persécution avoit commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines; mais un des plus fervents d'entr'eux, qui avoit souffert la bastonnade pour la défense de la foi, me vint trouver de nuit et m'assura que tous nos disciples perséveroient constamment dans leur foi.

Je dis la sainte messe en action de grâces, et je demandai à Dieu leur persévérance. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appelé Chacuf, qui n'avoit jamais vu aucun missionnaire. Il ne recevoit des instructions que d'un prêtre que j'y trouvai, et qui me dit dans un entretien, que le Saint-Esprit s'étoit incarné, que Jésus-Christ n'avoit eu que l'apparence de l'humanité; qu'il n'avoit tiré des

enfers  
étoient  
leur de  
pour lui  
m'avoua  
mais il r  
ter dans  
me cont  
docilité

Le r  
aller à A  
des Arm  
loger ch  
famille p  
ques-un  
pour fa  
sans nou  
allâmes  
lieu par  
ornées.  
d'un gr  
autrefoi  
tre, seu  
ple du  
cuteur  
le Leva  
eu un

enfers que sept cents âmes, et que ces âmes étoient répandues dans l'air où elles attendoient leur dernier jugement. Je fis de mon mieux pour lui ôter de l'esprit toutes ces rêveries. Il m'avoua franchement qu'il n'étoit pas savant; mais il n'en étoit pas moins opiniâtre à persister dans ces opinions extravagantes. Il fallut me contenter de demander à Dieu pour lui la docilité des enfants de lumière.

Le 19 nous passâmes par Chinaghil, pour aller à Avirag, autre village habité, partie par des Arméniens, et partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui assembla toute sa famille pour recevoir mon instruction; quelques-uns d'entre eux profitèrent de l'occasion pour faire leur confession générale. Le 20, sans nous arrêter au village de Baybourt, nous allâmes coucher à Varzouhan. A juger de ce lieu par les masures de deux grandes églises ornées de mosaïques, et par les autres restes d'un grand mausolée, il est à croire qu'il étoit autrefois plutôt une ville qu'un village. Le prêtre, seul curé de ce lieu, disoit avoir été disciple du vertabiet Aviedik, le plus grand persécuteur que les catholiques aient jamais eu dans le Levant : son disciple étoit tout fier d'avoir eu un tel maître. Il voulut disputer avec moi

en présence d'un diacre et de plusieurs autres chrétiens qui s'étoient assemblés dans la maison où j'étois. Les témoins de notre dispute convinrent qu'il n'avoit pu répondre à mes objections, et me promirent de faire à mon retour abjuration du schisme où leur curé les entretenoit.

De Varzouhan nous passâmes par Palakou, village qui n'en est qu'à trois heures de chemin : nous y séjournâmes. Le 21, le prêtre du lieu m'invita à loger chez lui, il ne demandoit qu'à être mieux instruit qu'il ne l'étoit. Je lui laissai deux livres arméniens pour lui donner les instructions que mon peu de loisir ne me permettoit pas de lui faire. L'un étoit une exposition de notre foi, l'autre du devoir des pasteurs des ames. Lorsque je pris congé de lui, il parut si content de moi, qu'il me dit par amitié et par estime, que je devrois être un de leurs vertabiets. J'espère qu'il profitera de la lecture de mes deux livres.

Le 22 nous fûmes à Téké, village qui n'est habité que par des Turcs. Les ruines d'un château sur un rocher sont tout ce que nous y vîmes de plus beau. De Téké nous allâmes à Gumichkané, où nous étions rendus le 23. Nous logeâmes hors de la ville, dans la mai-

son d'un  
châmes le  
que touj  
Nous can  
habité pa  
maisons  
deux mo

Le len  
zonde, q  
Cette vill  
célèbre p  
nes. Alex  
met II la  
ce qu'elle  
quante A  
prêtres. I  
je visitai  
instructio  
sacremen  
et j'eus la  
nouveler  
celle du

Avant  
savoir le  
du pieux  
tantinopl  
s'appelo

son d'un aga, ami de Mustapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, et presque toujours sur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du village de Jotavry, habité par des Grecs, qui n'ont que de pauvres maisons éparses çà et là sur le penchant de deux montagnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à Trébizonde, qui est dans la Cappadoce supérieure. Cette ville est située sur la mer Noire, et est célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. Alexis l'avoit rétablie en 1204, et Mahomet II la détruisit en 1460; ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été. J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens sous la direction de quatre prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les catholiques. Je leur fis plusieurs instructions; je les préparai à s'approcher des sacrements; j'y établis la confrérie du rosaire, et j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveler dans le clergé catholique d'où dépend celle du peuple.

Avant que de quitter Trébizonde, je désirai savoir les circonstances de la précieuse mort du pieux Arménien que j'avois connu à Constantinople, et dont j'avois eu la confiance. Il s'appeloit Gogga Bagdassar. Son mérite per-

sonnel faisoit qu'il étoit de tous les Arméniens le plus honoré, estimé et respecté. Sa foi étoit si vive, et son désir de la porter à toutes les nations étoit si ardent et si pur, qu'ayant appris que l'évêque du lieu de sa naissance professoit une religion contraire à la foi catholique, et la prêchoit à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte, et non seulement il l'obtint, par le crédit que lui donnoit la considération qu'on avoit pour lui, mais il eut encore un commandement pour en nommer un autre à sa place.

Voulant donc mettre son commandement à exécution, il vint à Trébizonde, où j'apprends qu'ayant trouvé en cette ville un évêque bon catholique, il lui avoit donné sa nomination, et lui avoit mis entre les mains le commandement du grand-seigneur. Cet évêque étoit de ces naturels vifs et ardents qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les règles de la prudence et de la discrétion : car se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucuns ménagements, faire passer ses sentiments dans l'esprit et le cœur de ceux qui ne les avoient pas. En vain son bienfaiteur faisoit-il son possible pour l'arrêter, il n'en put venir à bout. Enfin l'évêque porta si loin son zèle in-

discret et  
tenant plu  
au bacha  
les forcer  
fesser la r  
accusation  
d'ajouter  
deux enne  
mettre aux  
il les cond  
t-on dit i  
dassar à s  
supplique ;  
répondit q  
voir donne  
pour toute  
pas perdre  
pour méri  
Dieu. Il  
Christ.  
Je me fi  
dans le ci  
tiques y ve  
sentis plus  
Dieu, par  
de Jésus-  
tion. Apre

discret et outré, que les schismatiques ne s'en tenant plus aux murmures, allèrent déclarer au bacha que l'évêque et Bagdassar vouloient les forcer à se faire Franks, c'est-à-dire, à professer la religion du pape; et pour rendre leur accusation plus grave, ils ne manquèrent pas d'ajouter que l'évêque et Bagdassar étoient tous deux ennemis de Sa Hautesse. Le bacha les fit mettre aux fers, et sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus. Le bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire mahométan, pour se tirer du supplice; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimoit très heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ, et que pour toutes choses au monde, il ne voudroit pas perdre l'occasion de répandre son sang pour mériter une place dans le royaume de Dieu. Il mourut en effet martyr de Jésus-Christ.

Je me fis conduire sur son tombeau qui est dans le cimetièrè près de l'église. Nos catholiques y vont souvent prier. J'avoue que je m'y sentis plus inspiré que jamais, de demander à Dieu, par l'intercession de ce digne confesseur de Jésus-Christ, la conversion de toute sa nation. Après avoir séjourné onze jours à Trébi-

zonde, et Mustapha Aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plutôt que je ne l'aurois voulu : car, vu les dispositions présentes de cette ville, j'avois lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le royaume de Dieu.

Étant donc partis de Trébizonde le 7 novembre, nous employâmes la matinée, depuis six heures jusqu'à midi, à grimper une haute montagne, mais par un chemin qui, tout rude qu'il étoit à monter, nous étoit cependant très agréable; car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes espèces : sapins odoriférants, chênes verts, peupliers, ormeaux entrecoupés de lauriers-roses en buisson. A chaque pas nous découvrions de nouveaux villages situés sur la côte, et séparés les uns des autres par des bois et par quelques petits cantons de terre cultivée : ils s'étendoient jusqu'au bas du vallon terminé par une vaste prairie arrosée de divers ruisseaux que l'art y avoit conduits, aidé de la nature. Sur le soir, nous arrivâmes au village de Salauroy. Plusieurs Grecs qui savoient mon arrivée, me vinrent trouver dans la maison où je devois passer la nuit, ils me prièrent avec instance de leur faire une instruction, dont ils étoient privés depuis

long-temps  
nuit avec

Nous j  
gagner. G  
faire quel  
palais du  
d'une hau  
rangées en  
regardent  
jour elles  
delles qu'  
tion toute  
est baigné  
se précipit  
avec un b  
nichkané  
Turcs y on  
quées. Nu  
venir habi  
mal situé  
l'espérance  
différents  
les voisin  
aussi le s  
es Grecs  
ment dan  
ble dont

long-temps. Il me fallut passer une partie de la nuit avec eux pour les satisfaire.

Nous | marchâmes la journée suivante pour gagner Gumichkané; comme nous y devons faire quelque séjour, on nous logea dans le palais du bacha. La ville est bâtie à mi-côte d'une haute et stérile montagne. Les maisons rangées en amphithéâtre et à différents étages regardent toutes le nord. Lorsqu'à la fin du jour elles sont éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles font une illumination toute des plus agréables. Le bas de la ville est baigné par les eaux d'un torrent qu'on voit se précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux. Les Grecs ont dans Gumichkané six cents maisons et sept églises. Les Turcs y ont quatre cents maisons et deux mosquées. Nul peuple ne se seroit jamais avisé de venir habiter en un lieu aussi sauvage et aussi mal situé que celui dont nous parlons, sans l'espérance de pouvoir s'enrichir des mines de différents métaux que cette haute montagne et ses voisines cachent dans leur sein; et c'est aussi le seul mais puissant attrait qui y a attiré les Grecs et les Turcs qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très pénible dont d'autres profitent.

Je dirai ici ce que j'ai vu de ces mines, et la manière dont on tire les métaux. La minière est une pierre noirâtre et friable, laquelle réduite en poussière et mêlée de litarge, se met au fourneau. Tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, tombe au fond du creuset, et se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du reverbère : alors le plomb est le premier qui se détache ; l'or et l'argent jetés ensuite dans l'eau froide se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend par semaine deux cents drachmes d'argent, et trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre et de plomb. Les Grecs sont les entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes : car il faut qu'ils entretiennent tout au moins cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le grand-seigneur a un officier sur les lieux pour lever ses droits : cet officier en rend cent cinquante bourses au grand-seigneur ; mais il en retient presque autant pour lui. Des marchands arméniens transportent en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or et l'argent qui est continuellement sou-

les yeux  
tient dan  
leur bou  
cœur, est  
ce qui le  
religion e  
tilement,  
bles rich  
qu'ils lai  
pris qu'il  
rendre u  
si touché  
terrè la v  
parler de  
un autre  
prêtres ;  
pris que  
fallu par  
mènièn  
même qu  
se retire  
où il pût  
gion cat  
feroit mi  
de faire  
Le pe  
sinage e

les yeux des habitants de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche, qui parle de l'abondance du cœur, est toujours ouverte pour en discourir, ce qui leur ôte absolument toute pensée de religion et de salut. Je fis mon possible, mais inutilement, pour leur faire connoître les véritables richesses qu'ils devoient rechercher, et qu'ils laissoient malheureusement perdre. J'appris qu'ils avoient un évêque : je crus lui devoir rendre une visite de pure civilité. Je le trouvai si touché de la mort d'un neveu qu'il avoit enterré la veille, qu'il ne fut pas possible de lui parler de son peuple. Je liai conversation avec un autre évêque arménien, un caloyer, et deux prêtres; mais après quelques discours, je compris que pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'évêque arménien étoit mieux disposé; il me témoigna même qu'il pensoit à quitter son diocèse pour se retirer dans une ville ou dans un monastère où il pût librement faire profession de la religion catholique; mais je lui représentai qu'il seroit mieux de garder son siège, et de tâcher de faire entrer son peuple dans son sentiment.

Le peu de fruit de mes paroles dans le voisinage de ces mines me faisoit désirer d'en

sortir pour aller travailler ailleurs plus utilement, et nous rapprocher de ma mission d'Erzeroum. Nous en partîmes le 10 décembre; nous allâmes coucher à un village turc nommé *Sroba*, et le lendemain 11 nous arrivâmes à Palakou. J'espérois y recevoir la profession de foi d'un prêtre qui m'avoit promis de la faire à mon retour; mais l'embarras des noces d'une de ses filles, lui servit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devoit faire à Erzeroum.

Le 12 du même mois nous laissâmes à notre gauche Varzouan et Baybourt, pour aller à Arousga, village d'Arméniens et de Turcs, où je n'eus de temps que pour instruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuf. J'engageai le curé du lieu à se rendre incessamment à Erzeroum, où il m'avoit promis de venir faire sa profession de foi.

Nous arrivâmes enfin à Erzeroum le 16 décembre. Mon premier empressement fut d'aller visiter nos catholiques. Je les trouvai, par la grâce de Dieu, dans la ferveur où les persécutions passées les avoient mis; j'espère qu'avec la protection et l'amitié dont notre aga m'honore, je continuerai ma mission avec succès. Je vous demande, mon révérend père, le se-

cours de  
jours agi  
de satisf  
struit de  
pérer par

cours de vos prières, afin que je puisse toujours agir et souffrir pour Dieu. J'aurai soin de satisfaire le désir que vous avez d'être instruit de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'opérer par notre ministère. Je suis, etc.

---

## MÉMOIRE

Sur la province du Shirvan, en forme de lettre  
adressé au P. Fleuriau.

Vous avez souhaité, mon révérend père, que je vinse en notre mission de Chamaki, qui demandoit des missionnaires, et que je vous envoyasse des mémoires, non seulement au sujet de cette mission, mais encore sur tout ce que je pourrois connoître de la province du Shirvan. C'est après l'avoir parcourue assez exactement et y avoir fait mission, tantôt d'un côté, tantôt d'un d'autre, que j'ai l'honneur de

- satisfaire à ce que vous avez souhaité de moi. Je m'estimerai très heureux, si en vous obéissant, j'ai rempli vos intentions.

La province nommée aujourd'hui Shirvan est l'ancienne Albanie, terminée au septentrion par le mont Caucase, appelé aujourd'hui *la montagne du roi*<sup>1</sup>; à l'orient, par la mer Cas-

<sup>1</sup> En persan, *Couh-scab*, ou *Kouhscha*, ne s'éloigne pas du nom de *Caucasus*.

pienne; au  
dessus de  
une rivière  
pelée par  
ce côté-là  
environ tr  
trion au m  
à l'occiden  
il n'y a qu  
Bakou; le  
villages. C  
bités par l  
Strabor  
la situatio  
case, la m  
nes n'ont  
mais ils n  
reste. Pto  
les embou  
tarque, c  
si ces de  
une seule  
séparém  
que, selc  
rus port  
avant q  
que l'Ar

pienne; au midi, par la rivière du Cyrus, au-dessus de son confluent avec l'Araxe, et par une rivière qui se jette dans le Cyrus, et appelée par les anciens géographes *Alazon*. De ce côté-là le Shiryan confine à la Géorgie. Il a environ trente lieues de longueur du septentrion au midi, et autant de largeur de l'orient à l'occident. Dans toute cette étendue de pays, il n'y a que trois villes, Chamaki, Derbent et Bakou; le reste, ce ne sont proprement que des villages. On en compte environ soixante habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolémée, conviennent de la situation de l'Albanie entre le mont Caucase, la mer Caspienne, et le Cyrus: ces bornes n'ont point changé depuis leur temps; mais ils ne s'accordent guère entre eux sur le reste. Ptolémée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus et de l'Araxe. Plutarque, dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivières tombent dans la mer par une seule embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que, selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues avant que d'atteindre à la mer; et il est vrai que l'Araxe y jette ses eaux et perd son nom

à vingt lieues loin de la mer ou environ. A peu de distance au-dessous du confluent, il y a un gros village nommé *Jarat*, avec un pont de bateaux construit par les ordres de Schababas

Selon Pline, l'Albanie étoit arrosée de plusieurs rivières qui se rendoient à la mer Caspienne en cet ordre : le Cyrus, le Cambyses, l'Albanus, le Casius et le Gernus<sup>1</sup>. On ne sait présentement où trouver ces quatre derniers, ni qu'en dire, si ce n'est qu'ils soient réduits à n'être plus aujourd'hui que des ruisseaux.

Le Pirsahade est la seule rivière que nous voyons. Elle passe au-dessus de Chamaki : son lit est fort large, et il ne se remplit qu'à la fonte des neiges. Cette rivière a été divisée en trois canaux dont l'un s'approche des jardins de la ville; mais à peine ces trois canaux peuvent-ils chacun fournir assez d'eau pour faire aller les moulins.

Ptolémée compte un grand nombre de villes

<sup>1</sup> Pline (.VI, 12) ne nomme que quatre rivières de l'Albanie, *Casius*, *Albanus*, *Cambyses* et *Cyrus*. Il n'est pas si facile de les reconnoître dans un pays où l'on en voit plusieurs, entr'autres celles de Terchin, Samara, Balbala et Kur, sans compter le torrent de Pirsahade.

É  
dans l'Alba  
laca. Pline  
étoit la cap  
province<sup>1</sup>.

bre de vill  
nombre de  
mais subsi  
plus rien,  
Pline<sup>2</sup>, lon  
ques vivoi  
villes et sa  
élever et à

Le Shir  
Perse. Cha  
dence du  
donnent à  
ailleurs de  
Bakou so  
princes qu  
vassaux de  
trée de l'A

<sup>1</sup> Ptolém  
de Capulac  
10), nomm  
*Kablas-var*  
<sup>2</sup> Strabo  
que d'une

dans l'Albanie et dans la province de Capulaca. Pline prétend que la ville de Cupulaca en étoit la capitale, et donnoit le nom à toute la province <sup>1</sup>. Mais il faut dire de ce grand nombre de villes ce que Ptolémée nous a dit du nombre des rivières : car si ces villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien, et Strabon paroît plus croyable que Pline <sup>2</sup>, lorsqu'il dit que ces Albanais asiatiques vivoient à la mode des nomades, sans villes et sans habitations fixes, s'occupant à élever et à nourrir des troupeaux.

Le Shirvan est une province du royaume de Perse. Chamaki en est la capitale, et la résidence du kan : c'est le nom que les Persans donnent à un gouverneur. Nous parlerons ailleurs de la ville de Chamaki. Derbent et Bakou sont deux petits états séparés sous des princes qui ont le titre de sultan, et qui sont vassaux du roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie, du côté du septentrion, et

<sup>1</sup> Ptolémée (V, 12), ne parle point de la province de Capulaca, mais de la ville de Chabala. Pline (VI, 10), nomme cette ville Cabalaca; c'est maintenant *Kablas-var*, sur la rivière de Samura.

<sup>2</sup> Strabon ne contredit point Pline, qui n'a parlé que d'une seule ville d'Albanie.

occupe un terrain d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitoient au-delà. Cette longue muraille, dont on voit encore les ruines sur la montagne, et que les habitants disent avoir été poussée jusqu'au Pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie.

Ces habitants se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville<sup>1</sup>, et soutiennent que leur ville est l'Alexandrie que ce conquérant fit bâtir auprès du mont Caucase; prétention qui n'est fondée que sur l'équivoque du mont Caucase. Quinte-Curce et Arrien rapportent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, transportèrent de Scythie le nom de Caucase, et qu'Alexandre bâtit une ville qu'il honora de son nom.

Au reste Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie qu'Atropatos déroba à ses rapi-

<sup>1</sup> Cette tradition du pays est conforme à ce que rapporte Quinte-Curce (VIII, 3) et n'est pas mal fondée.

des conquérants  
tenants  
qu'il sauve  
en demeure  
de Strabon  
en posses  
propreme  
Ghiilan. C  
rius<sup>1</sup>, d  
Perse, qu  
dessus du  
patène es  
savoir qu  
tre l'un  
pienne.

Retour  
sur le pe  
par un ch  
sa résidé  
tient le  
que quel

<sup>1</sup> Oléar  
dessus du  
tène, ou  
deux pro  
que par l

des conquêtes. Atropatos étoit un des lieutenants de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva fut appelée Médie-Atropatène; il en demeura toujours le maître, et du temps de Strabon ses successeurs en étoient encore en possession. Cette partie de la Médie est proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Ghiilan. On est surpris de la méprise d'Oléarius<sup>1</sup>, dans la relation de son voyage de Perse, quand il dit que le Shirvan est au-dessus du fleuve Cyrus, et que la Médie-Atropatène est au dessous vers le midi. Il devoit savoir que l'ancienne Arménie s'avançoit entre l'un et l'autre, non loin de la mer Caspienne.

Retournons à Derbent. Cette ville est située sur le penchant de la montagne, et défendue par un château bâti au dessus où le sultan fait sa résidence. La plaine jusqu'à la mer, retient le nom de ville des Grecs; on n'y voit que quelques masures dans des champs labou-

<sup>1</sup> Oléarius ne s'est pas mépris. Le Shirvan est au-dessus du fleuve Cyrus au Nord. La Médie-Atropatène, ou le Ghiilan, est au dessous vers le Midi. Ces deux provinces sont limitrophes et ne sont séparées que par l'embouchure du Cyrus.

rés. On remarque encore que Derbent est le point ce qui s'appeloit anciennement les portes du Caucase, lesquelles, selon Pline, étoient vis-à-vis d'Harmastis, ville capitale de l'Ibérie. Les portes étoient un grand ouvrage de la nature ; car on voit, dit Pline, les montagnes se séparer naturellement, pour laisser un passage entre elles. Mais les peuples qui habitoient en-deçà de ce passage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple nombreux qui habitoit au-delà, fermèrent ce passage par des portes armées de barres de fer grosses comme des poutres sous lesquelles passoit le fleuve Yriodonis <sup>1</sup>. Non contents encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sûreté contre leurs ennemis.

Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables ; mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son temps.

<sup>1</sup> Pline ( VI, 11 ), ne parle pas du fleuve Yriodonis ; mais il remarqua que, sous ces portes, passoit un fleuve *diri odoris*. Le château se nommoit *Camania*.

Vers le  
des noma  
de grand  
dans un  
gus. Les  
fiées d'u  
nie. Il y  
le roc, e  
ménie. C  
l'Aragus  
la jonct  
montagn  
Seumara  
Cyrus,  
chemin  
sèrent d  
Pluta  
à pours  
la Col  
donner  
ils entr  
avoit d  
A la fin  
Cyrus  
d'infar  
mais il  
recevo

Vers le septentrion, ajoute-t-il, et du côté des nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, et ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve Aragus. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, et un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au dessus de la jonction de ces deux rivières, et sur les montagnes, sont les villes d'Harmozica et de Seumara ou Seusamora; la première sur le Cyrus, et l'autre sur l'Aragus: ce fut par ce chemin que Pompée, et ensuite Canidius, passèrent dans l'Ibérie.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'étoit enfui dans la Colchide, les Albanais convinrent de lui donner passage, et que changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avoit distribué son armée pour passer l'hiver. A la fin du mois de décembre, ils passèrent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'infanterie et vingt-deux mille de cavalerie; mais ils trouvèrent les Romains prêts à les bien recevoir, et ils furent entièrement défaits, sans

qu'il paroisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire, et qu'il soit entré dans leur pays, puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, et de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à quinze lieues <sup>1</sup> au dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, et qu'on nomme souvent *mer de Bakou*. Les environs sont d'une terre légère et abondante en safran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte en telle abondance, et avec tant de profit, qu'on assure que les droits du roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cent mille abassis; l'abassis vaut environ vingt sous, et le toman cinquante livres <sup>2</sup>.

La naphte, qui est une espèce d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, et on la fait couler par des canaux; il y en a de blanche et de noire. La blanche, comme étant plus estimée et d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers; la noire se consomme

<sup>1</sup> Il est à près de trente lieues.

<sup>2</sup> Le toman, comme je l'ai remarqué plus haut, est maintenant de 60 fr. Douze mille tomans font 720,000 liv.

dans le p  
sert pour  
grosses c

Le Shi  
fait de l'A  
voisinage  
neige, et  
leur; d'ai  
en petites  
nir l'air e  
purifier e  
ment son  
ges qui  
sur la ter  
ont leur  
comme a  
années r  
n'en est  
qui ne su  
donnent  
colte. L  
besoin d  
ser une  
donne la  
toujours  
Leur jo  
mais d'u

dans le pays, et n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, et l'on y met des mèches grosses comme le pouce.

Le Shirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie ; l'air y est sain et tempéré ; le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige, et le vent de mer, en modèrent la chaleur ; d'ailleurs tout le pays est inégal, et s'élève en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, et par conséquent à le purifier et à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids, et les neiges qui y tombent ne durent pas long-temps sur la terre. Le beau temps, la pluie, la neige, ont leurs saisons réglées selon le besoin et comme à souhait ; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile, et qui ne suffise à nourrir les habitants, qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte. La terre est si bonne qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On la laisse seulement reposer une année ou deux, et au printemps on lui donne la première façon. Le laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le laboureur s'assied

sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour renverser les mottes remplies des racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées tout l'été aux rayons du soleil qui les réduit en terre très légère.

La seconde façon se fait en automne. On y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton pour se défendre de la piquûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux, et les battent sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le seigneur du champ, et le reste pour le laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, bien que

ce ne soit  
tamis, et

Cette  
champ ap  
Ou ils la  
tie pour  
rage à le  
y metten

sauroit  
animaux  
dans les  
que sans  
qui en c  
de le leu

Une g  
une espè  
parce q  
cela près  
vivent s  
dans la  
ils font  
tiaux. J  
partie d  
autrefo  
Perse,  
boul et  
mier r

ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son.

Cette quantité de paille, qui reste sur le champ après la moisson ne demeure pas inutile. On ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs et à leurs chevaux, ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne sauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que sans de grandes pluies et assez fréquentes, qui en délivrent le pays, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares, nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la secte des Turcs; et à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles. Ils vivent sous des tentes qu'ils dressent en hiver dans la plaine, et en été sur les montagnes; et ils font consommer les fourrages à leurs bestiaux. Je dirai en passant que la plus grande partie des habitants de cette province furent autrefois transportés à l'autre extrémité de la Perse, dans les montagnes, entre Baik, Ka-boul et Candahar, où ils ont conservé leur premier nom, avec peu de changement, étant

nommés *Alvans* <sup>1</sup>, mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils sont devenus voleurs, et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées comme en Europe, portent d'excellents raisins, dont on feroit du vin très fort, si dans le temps de la vendange on n'y mêloit pas environ la dixième partie d'eau. Le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu et l'autre fort gros; le blanc est sans pepins, et a un goût de muscat. Il n'y a ici ni cave ni cellier: on enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin. Quand une cuve est vidée on se contente de la laver, sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces viennent sur les montagnes et dans les forêts, également comme dans la plaine. Leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises fort petites et extrêmement douces,

<sup>1</sup> Ou plutôt *Aghvans*. En arménien *l* se change en *gh*, et le *b* en *v*. C'est Tamerlan qui les a transportés du Shirvan dans cette extrémité de la Perse.

des châta  
abricots. e  
manque. c  
grosseur  
que la têt  
fage ne se  
sur les m  
Les lég  
fruits. Le  
et fort g  
trouve d  
lement to  
nes qui  
betterave  
quatre li  
munes; r  
safran, p  
où la ter  
des oigr  
on les t  
fran pur  
dans un  
tites tab  
d'herbe  
polet, c  
tire un  
tes, il y

des châtaignes, des nêfles, des noisettes; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, manque de greffe. Les coignasses sont d'une grosseur étonnante; il y en a d'aussi grosses que la tête. Les bois de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts qui sont sur les montagnes, d'où il faut les voiturer.

Les légumes y sont aussi abondants que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons et fort gros, et ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères, et les racines qui croissent en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les truffes blanches y sont communes; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Bakou, où la terre est extrêmement légère. On sème des oignons excellents, et à la sixième année on les transplante. On ne débite point le safran pur; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poêle, et ensuite on le coupe en petites tablettes. Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale. Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable qui croît sur le

penchant de la montagne de Pidrakou, à trois petits quarts de lieue de Chamaki. Sa tige s'élève fort haut, et est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant et devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très agréable. Elle sèche en automne, et renaît au printemps.

La campagne est ornée de diverses fleurs. Les tulipes y sont très belles ; les unes sont jaunes et petites, les autres rouges et fort grandes : celles-ci ont un fond noir et jaune. Si ces couleurs se mêloient dans les feuilles, ce seroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit partout, non seulement dans les champs labourés et parmi les blés, mais aussi dans les chemins. J'en ai mis et cultivé dans notre jardin, sans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les rosiers naissent dans les forêts, et entre les broussailles, de même que les câpriens ; mais en ce pays-ci, on n'attend pas que les câpres soient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils sont tendres, et on les confit au vinaigre ; on confit de même les petits concombres sortant de leur fleur. Les terres qui ne sont pas en labourage servent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs et

de mouton  
et portent

On voit  
rentes de  
res voisin  
pour leur  
chevaux e  
vaux dem  
de mouto  
Les Persa  
un grand  
grand fer  
été qu'en  
les tienne  
jambes. L  
donnent  
menu, av  
Cependa  
font par  
brider ;  
dix ou d  
charge e  
cents ch  
Outre  
sont rex  
nards, e  
merce e

de moutons. Les bœufs sont bêtes de voitures, et portent les charges sur le dos.

On voit ici deux manières tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares voisins du Shirvan viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans au contraire pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licou, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent, sur le soir, qu'un sac de paille hâchée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze et quinze lieues sans débrider; et, ce qui est bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cents chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamaki un commerce considérable de peaux de renards pour

Astracan et pour Erzeroum. Les alouettes et les cailles sont plus rares dans le Shirvan qu'en France ; mais en récompense , les perdrix y sont très communes , aussi bien que les outardes , les francolins et les faisans. On y a des oies , des canards , des pigeons , des grues. Les cigognes en été y viennent faire leurs nids ; elles y élèvent leurs petits , et disparaissent ensuite. Quand l'hiver est un peu rude , on a quatre francolins pour cinq sous , une outarde pour cinq ou six sous , un faisan en vie pour dix sous. Ces oiseaux se cachent la tête dans la neige , et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse , et qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie douce , commode et délicieuse , est habitée par un peuple pauvre et misérable ; soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre , soit qu'il soit épuisé par les grands impôts dont on le charge. On m'assure que le roi de Perse tire du Shirvan deux millions d'abassis <sup>1</sup>. La nourriture ordinaire des habitants du pays est de légumes et de fruits. Leurs délices sont de manger du riz , du caillé aigre

<sup>1</sup> Deux millions d'abassis font de notre monnaie 2,400,000 livres.

et du fr  
bure , en  
portent  
ont une  
qu'ils so  
de plus  
tiemmen  
pensent  
s'en déli  
de la têt  
relevée  
chée av  
d'être fo  
qu'ils so  
affaire  
bons et  
parmi e  
crimes  
ment.

On  
pays :  
mune ;  
nien.

trois l

On  
manière  
les Pe

et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entre eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermine; mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part et d'autre sur le pied, et attachée avec des cordes. Ils ont la réputation d'être fourbes et menteurs, et on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge une affaire ne sauroit réussir. D'ailleurs ils sont bons et paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols et d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays : le turc, qui est la langue la plus commune; le persan, mais corrompu, et l'arménien. Les enfants apprennent et parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la manière dont ils se couvrent la tête. Comme les Persans aiment le turban rouge, on les ap-

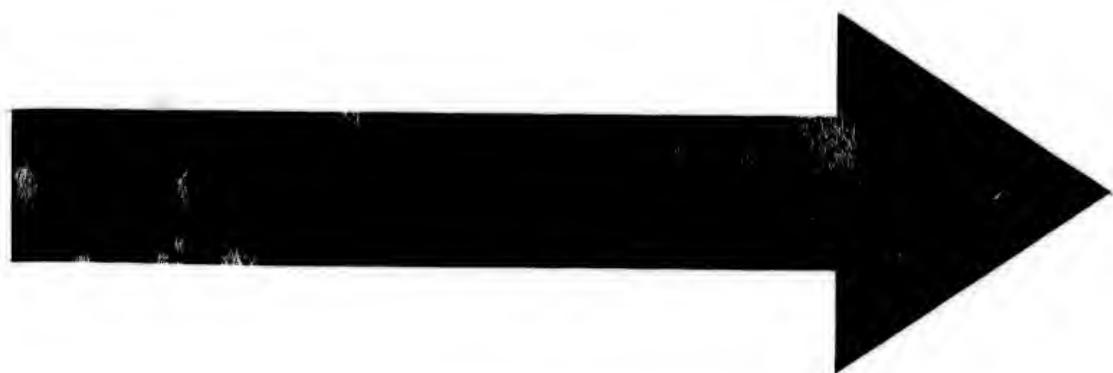
pelle *Kescl Baschi*, c'est-à-dire, *rouges têtes*; les Arméniens, *Kara Baschi* (noires têtes); les Géorgiens qui portent un fort petit bonnet, *Baschi Achouk* (têtes découvertes).

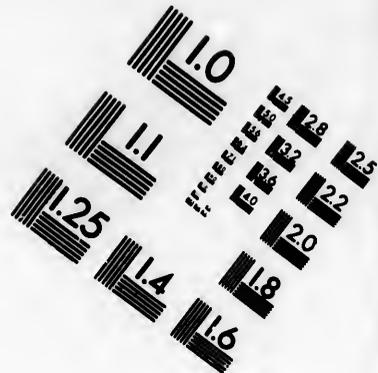
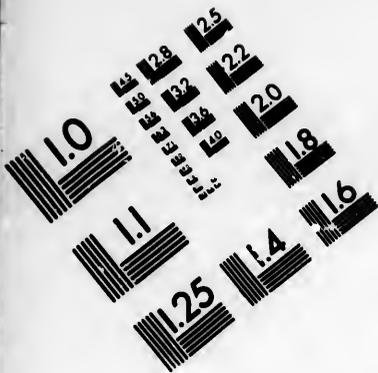
Je viens à la ville de Chamaki, qui n'étoit autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelques pans. La ville s'est accrue du côté du midi, et s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles et sans fossés, et composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres avec de la terre pour mortier; mais la plupart ne sont que de terre et d'argile. Plusieurs ont le toit élevé et couvert de planches au lieu d'ardoises et de tuiles, et les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte et les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, et posée à la hauteur d'un pied sur des solives et sur de petits ais, elles ne sauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison. Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus, et

afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

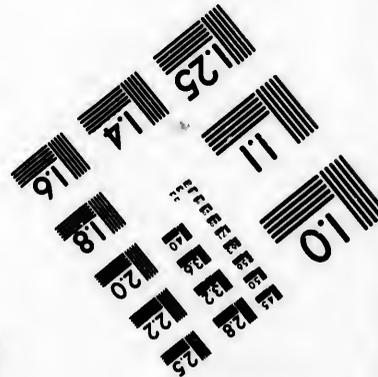
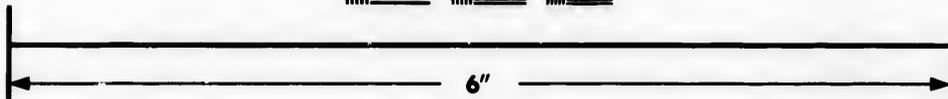
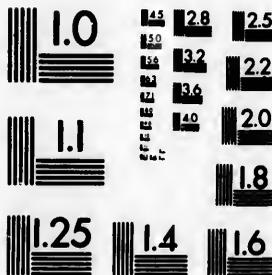
Il n'y a à Chamaki aucun édifice public qui mérite d'être regardé, ni aucune belle mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, et l'entrepôt de la Moscovie et de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravansérail ou magasin, et apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de roussi, des fourrures, et d'autres marchandises de leur pays. Les Persans et les Indiens y vendent les étoffes de soie et de coton, les brocards d'or et d'argent, et une infinité de balles de soie. Les Tartares amènent des chevaux et des esclaves. Il y a un bazar ou marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés et couvertes.

Pour les religions dont l'exercice public est permis à Chamaki, il y en a presque de toutes les sortes. La mahométane est la dominante, mais elle est divisée en deux sectes, savoir, de *Jonis* et de *Chais* ou *Ichais*. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, et ceux-ci d'Ali. Ces deux sectes se maudissent mutuellement. Les juifs y ont leur synagogue, et les Indiens leur pagode. Les Indiens sont ici au nombre d'environ deux cents; ils y font le plus gros commerce, et





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

24  
28  
32  
36  
20  
18

01  
01  
01

sont les plus riches marchands. D'ailleurs ils sont gens très paisibles, et extrêmement unis entre eux. Quand le temps est beau, ils vont ensemble s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et y font leurs prières.

Les chrétiens habitués dans la ville sont Arméniens, et ne font guère plus de deux cents maisons. Elles sont petites et obscures. Ils y ont un évêque, qui réside ordinairement dans un monastère de la campagne. Les Moscovites ont une chapelle dans leur magasin ; les prêtres de de ces deux nations sont habillés de vert, et ils ont malheureusement, les uns et les autres, le défaut d'aimer le vin sans modération.

Le gouverneur de la ville et de toute la province a le titre de kan ; et le magistrat qui maintient la police et rend la justice, se nomme kalenter.

Il arrive rarement que le Shirvan éprouve le malheur de la guerre : car encore qu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sûreté ; et le mont Caucasse est un rempart que les armées ennemies ne sauroient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le roi de Perse fait une pension de sept cents tomans <sup>1</sup>, ou trente cinq mille abassis au

<sup>1</sup> C'est 42,000 liv. de notre monnoie.

chamkal ;  
Leski. Le  
qui habit  
Daghesta  
mier prin  
Perse s'ét  
de payer  
Leski de  
de piller  
de s'arrêt  
quisont c  
de Leski  
dédomma  
qu'il faut  
le czar en  
Tandis  
en guerr  
eut à sou  
parce qu  
mais les  
sont les C  
sur la m  
avec une  
sauré, g

<sup>1</sup> Lesko  
550.

chamkal; c'est ainsi qu'on appelle le prince de Leski. Les Leskis sont un peuple de Tartares qui habitent au-delà des montagnes dans le Daghestan, et dont on dit que Leskus<sup>1</sup>, premier prince de Pologne, étoit sorti. Le roi de Perse s'étant dispensé, il y a quelques années, de payer la pension, le chamkal permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, et de piller les vaisseaux qui étoient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du chamkal. Ce prince de Leski prenoit part au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en Circassie, où le czar entretient une garnison.

Tandis que Gurgikan, prince géorgien, fut en guerre contre le roi de Perse, le Shirvan eut à souffrir des troupes de ces deux princes, parce qu'elles ne subsistoient que de pillage; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays sont les Cosaques, qui, non contents de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à Dersauré, gros village de la sultanie de Bakou,

<sup>1</sup> Lesko, premier prince de Pologne, régnoit l'an 550.

qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques, descendus à terre seulement au nombre de vingt, jetèrent la terreur partout aux environs. Le sultan fit armer autant de monde qu'il put, et les fit poursuivre par deux cents cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de Chamka pendant plus de vingt lieues sans avoir perdu un seul homme.

Peu de temps auparavant cinquante Cosaques étant descendus près de Mességui-Bazar, gros bourg de la même sultanie de Bakou, enlevèrent hommes, femmes, enfants, et un gros butin. Tout le pays prit les armes : cinq cents cavaliers s'étant avancés, les Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derrière eux. Ils demeurèrent ainsi en présence assez long-temps, et les *Kesel Baschi* ou Persans n'osoient attaquer ces gens déterminés à se bien défendre. Enfin un des plus braves poussa son cheval, et blessa un Cosaque ; deux autres, à son exemple, se détachèrent du gros et en tuèrent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les *Kesel Baski*, s'imaginant que la crainte rendoit les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laissèrent approcher à la distance

de sept  
de leur  
à terre  
effrayé  
sèrent  
leur bu

La  
la plus  
Mosco  
Astrac  
memen  
puisse  
n'a pa  
van ét  
mordu  
Niézo  
voit se  
des ba  
moins

Av  
bileté  
suive  
profu

To  
tirés  
en ce  
équip

de sept ou huit pas ; et alors , d'une décharge de leurs fusils , ils en jetèrent une quarantaine à terre. Les Kesel Baschi en furent tellement effrayés , qu'ils ne pensèrent qu'à fuir , et laissèrent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin , sans oser plus les inquiéter.

La mer Caspienne seroit sans doute la voie la plus courte , et qui coûteroit le moins à la Moscovie , pour entretenir le commerce avec Astracan ; mais outre que cette mer est extrêmement orageuse , elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté : elle n'a pas même de bonnes rades , le long du Shirvan étant un fond de pierre où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de Niézova , dans la sultanie de Derbent , où l'on voit souvent des vaisseaux , ou pour mieux dire des bateaux ; car ils ont le fond plat pour tirer moins d'eau , et ne portent qu'une voile carrée.

Avec cette construction , jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent , ils ne suivent que la ligne du vent , et ne sauroient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans , dix ou douze de ces bateaux tirés à terre , passent l'hiver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maisons , les équipages se font des tentes sur le bord de la

mer, et y attendent le temps de la navigation, qui est depuis la fin d'avril jusqu'au commencement d'octobre. Ils ne se mettent point en mer, à moins que quelque autre vaisseau venu d'Astracan ne leur annonce que le Volga est dégelé et qu'il est navigable.

Le trajet est de cinquante lieues<sup>1</sup> ; par un bon vent on les fait en cinq jours ; mais assez ordinairement en neuf jours, six sur la mer, et trois sur le Volga. La difficulté est de trouver le canal qui conduit à Astracan, et d'éviter les bans de sable : car ce grand fleuve, disent les Moscovites, se décharge dans la mer par soixante et douze embouchures, et il charrie une grande quantité de sable.

Quand le vent vient à changer, on ne sauroit décider du temps du voyage. Un de nos marchands catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant sur cette mer. Il fut poussé à la côte des Usbecks, où le vent lui ayant manqué tout-à-coup, le laissa plusieurs jours dans un continuel danger d'être fait esclave, et d'avoir le nez et les oreilles coupées par ces barbares, qui heureusement ne trouvèrent point de barque pour aller à lui. Il m'a-

<sup>1</sup> Il est de plus de cent lieues.

joula  
droit  
souffl  
dans l  
rêta l  
pour  
bateau  
Ils for  
cable  
bestan  
tourne  
moyen  
et qui  
ils le

Si l  
consta  
par t  
en pa  
carava  
par l  
vingt-  
Cham  
Crimé

Les  
divert  
sir ; m  
donne

jouta que l'équipage, pour se tirer de cet endroit dangereux, et pour obtenir du Ciel un souffle de vent, résolut de jeter un homme dans la mer; mais que le vent qui survint arrêta leur criminel dessein. Les Moscovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, se servent de cette invention. Ils font porter dans un petit bateau un gros cable et un cabestan. Ils attachent ferme le cabestan sur un des bords de la rivière. Ils le tournent ensuite à force de bras, et par le moyen du cable qui tient d'un côté au cabestan, et qui est attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve.

Si le voyageur craint les périls et les inconstances de la mer, il peut faire le voyage par terre, surtout depuis que le chamkal est en paix avec le roi de Perse. Je vois plusieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par Derbent, Tarkou et Tarki. Elle est de vingt-cinq journées pour un cavalier, depuis Chamaki jusqu'à Baktschisaraï, capitale de la Crimée, ou petite-Tartarie.

Les habitants de Chamaki ont une sorte de divertissement auquel ils prennent grand plaisir; mais je ne sais si le récit que j'en ferai en donnera autant à ceux qui le liront. Quoi qu'il

en soit, je dirai ce que j'ai vu. Quand il leur prend envie de se divertir dans les beaux jours de l'année, plusieurs familles se joignent ensemble et font bourse commune. Ils vont sur des collines aux environs de la ville; ils y dressent des tentes, font bonne chère, et dansent tout le jour au son des instruments de musique; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorsqu'ils sont prêts à s'en retourner chez eux, et qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes, ils prennent les nappes dont ils se sont servis, et qui sont des pièces de toile de diverses couleurs et longues d'environ dix aunes; ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise et une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement. Lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, en sorte que le loup ne sauroit se jeter sur l'un, que l'autre ne le re-

tienne. Or  
spectacle.  
pas de Cl  
vent d'amp  
en cercle,  
retenant  
animal se  
jeunesse,  
s'enfuit o  
du loup. I  
et souvent  
fatigué ve  
un des co  
se relève  
fortement  
au cou,  
dant ce  
aux spect  
Les fêt  
à certain  
divertisse  
grand br  
l'entrée  
n'ont pas  
illuminat  
maisons  
paroisse

tienne. On prend jour pour donner le loup en spectacle. La scène est dans une place, à cent pas de Chamaki, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté et d'autre contre cette jeunesse, qui fait de grandes huées, et qui s'ouffrit ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque habit déchiré, et souvent quelque coup de dent. Quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattants s'avance vers lui. Le loup se relève, le combattant le saisit et le serre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au cou, et le promène dans l'assemblée. Pendant ce manège, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le kan et le kalenter donnent à certains jours de l'année sont un nouveau divertissement. Elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours. A l'entrée de la nuit plusieurs volées de canon n'ont pas plus tôt averti les habitants de faire des illuminations, que toutes les plates-formes des maisons de la ville, et les collines d'alentour paroissent éclairées d'une infinité de lampes,

dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux on voit partir sans cesse des fusées volantes et autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différents objets présentent aux yeux un très agréable spectacle.

On célèbre aussi dans cette ville, pendant dix jours, et dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'Hussein, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi nus, barbouillés de noir, et divisés en plusieurs bandes, courir par la ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces : *Hussein, Hussein*. Le dixième jour, on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes, et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter Hussein : pendant la marche les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit. Cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la ville, la-

quelle a  
plus de cent

La ville  
*Heideri*, e  
les noms  
princes de  
més de bât  
et de fron

ont comm

que le com

sang répan

ter ce dés

jeunesse, e

dans ce co

Après a

habitants

qui mérit

qu'elles re

Les An

qui sont

extrême a

rance des

christiani

compassi

Ils consi

l'abord

Moscovi

elle a plus de cinq cents pas de long, et plus de cent cinquante de large.

La ville se partage en deux partis, l'un des *Heideri*, et l'autre des *Elahmedoulai*; ce sont les noms de deux frères qui étoient autrefois princes de Chamaki. Les combattants sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique, et de frondes; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu; en sorte que le combat ne finit point sans qu'il y ait du sang répandu. Les gouverneurs tâchent d'arrêter ce désordre; mais ils ne peuvent retenir la jeunesse, qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

Après avoir parlé des divertissements des habitants de Chamaki, je passe à des choses qui méritent mieux notre attention, parce qu'elles regardent notre religion.

Les Arméniens qui habitent le Shirvan, et qui sont en grand nombre, étoient dans un extrême abandon et dans une déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du christianisme. Leur état pitoyable excita la compassion et le zèle des ouvriers évangéliques. Ils considéroient d'ailleurs que Chamaki étant l'abord de diverses nations, et le passage de Moscovie et de Pologne en Perse, ils auroient

de fréquentes occasions de se rendre utiles à toutes ces nations, s'ils pouvoient y établir une mission.

Le P. Pothier étoit à Ispahan et s'occupoit de cette pensée, lorsque la Providence lui présenta le moyen d'exécuter ce dessein. Le comte de Siri, célèbre par plusieurs et importantes négociations, arriva à Ispahan, en qualité d'ambassadeur du roi de Pologne, Sobieski. Ce prince envoyoit le comte de Siri pour persuader au roi de Perse qu'il devoit profiter de la guerre que l'empereur, le roi de Pologne son maître, le czar et la république de Venise faisoient au Turc, et pour engager le monarque persan à joindre ses armes à celles de toutes ces puissances. Le comte s'entretenant avec le P. Pothier, lui dit qu'un des articles de son instruction portoit de demander au roi de Perse des lettres-patentes pour l'établissement de quelques missionnaires à Chamaki. Il lui ajouta que le Pape, informé du bien qu'on devoit espérer de cette mission, avoit fort à cœur cet établissement.

Le P. Pothier fut charmé de trouver une conjoncture si favorable à ses intentions. Il en profita, pour faire entendre au comte tous les avantages que la religion tireroit en effet de

Et  
cette bonne  
s'employa s  
mission, qu  
esquelles le  
missionnaires d  
Le comte fi  
dans cette c  
par Chamak  
accompagna  
bien recom  
nom du roi  
P. Pothier su  
accompagna  
arrivèrent, l  
En son abse  
ant qui ten  
noroit pas  
e Siri aupr  
honneur, et  
hier qui acc  
présenta ses  
a prière du  
ffices; mais  
ence qu'un  
qui que ce  
fficiers, le  
i dit qu'il a

cette bonne œuvre. Le comte, de son côté, s'employa si efficacement au succès de sa commission, qu'il obtint les lettres-patentes par lesquelles le roi permettoit aux Jésuites missionnaires d'avoir un établissement à Chamaki. Le comte fit plus; car ayant fini ses affaires dans cette cour, et s'en retournant en Pologne par Chamaki, il voulut que le P. Pothier l'y accompagnât, avec promesse de sa part de le bien recommander au kan de cette ville, au nom du roi de Pologne et du roi de Perse. Le P. Pothier suivit avec joie le comte de Siri : il l'accompagna jusqu'à Chamaki. Lorsqu'ils y arrivèrent, le kan en étoit parti pour Ispahan. En son absence, le comte s'adressa au lieutenant qui tenoit sa place. Cet officier, qui n'ignorait pas la considération où étoit le comte de Siri auprès du roi son maître, le reçut avec honneur, et fit un accueil favorable au P. Pothier qui accompagnoit le comte. Le père lui présenta ses lettres-patentes : le lieutenant, à la prière du comte de Siri, lui promit ses bons offices; mais le P. Pothier sachant par expérience qu'un missionnaire ne doit être à charge à qui que ce soit, et moins encore aux premiers officiers, le remercia de sa bonne volonté, et lui dit qu'il avoit des amis parmi les Arméniens

qui s'étoient chargés de lui trouver un logement. En effet les catholiques s'empressèrent à le loger et à lui procurer tout ce qui étoit nécessaire pour y commencer la mission. Le premier soin du P. Pothier fut d'avoir une chapelle pour y célébrer les divins mystères. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la mission. Comme ce local étoit petit, il étoit obligé de les recommencer autant de fois que la chapelle se remplissoit. L'évêque de Chamaki donnoit l'exemple. Il se trouvoit aux instructions, et y amenoit les prêtres de la ville et du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu alloient croissant de jour en jour. Il ne se passoit pas un sans que le père ne reconciliasse quelques schismatiques à l'Église de Jésus-Christ. Les Turcs commencèrent à en faire du bruit. Ils reprochèrent au Turc qui avoit vendu sa maison pour les missionnaires, que son logis étoit devenu une maison de Francs. Le Turc fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le père dans sa propre maison. La nuit du 27 septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer; et ayant forcé la porte de la chambre où le père reposoit, il lui donna un coup de poignard dans le front, et un autre dans le cœur, et s'évada.

Le le  
geant da  
sinat s'é  
la ville,  
autres n  
furent c  
façon de  
informa  
étant Tu  
ils parle  
que les  
au lieut  
le coup  
et l'affa

La m  
sonne d  
à Dieu  
vice, et  
Il avoit  
pure, la  
à procu  
lui avoi  
avoit so  
qui se v  
préserv  
périls é  
les grâ

Le lendemain on trouva le corps mort nageant dans son sang. La nouvelle de cet assassinat s'étant répandue en un instant par toute la ville, les Arméniens et les catholiques des autres nations qui étoient alors à Chamaki, en furent consternés. La justice turque fit toute la façon de vouloir punir le coupable. Elle fit les informations selon la coutume; mais l'assassin étant Turc, et l'assassiné étant Franc, comme ils parlent, il n'en fut plus question; car lorsque les chrétiens vinrent en demander justice au lieutenant de la province: Représentez-moi le coupable, leur répondit-il, je le ferai punir; et l'affaire en demeura là.

La mission perdit son fondateur dans la personne du P. Pothier. Il avoit souvent demandé à Dieu la grâce de verser son sang à son service, et il semble que Dieu la lui eût accordée. Il avoit tâché de s'en rendre digne par une vie pure, laborieuse, mortifiée, toujours appliquée à procurer la gloire de Dieu. Dieu, de son côté, lui avoit fait des faveurs insignes. On sait qu'il avoit souvent prédit des choses importantes, et qui se vérifient; qu'il avoit été miraculeusement préservé plus d'une fois de la mort dans des périls évidents. Mais la plus grande de toutes les grâces qu'il reçut, ce fut celle de mourir

à-peu-près comme il avoit toujours désiré et demandé à Dieu.

Les espérances de la mission de<sup>m</sup> Chamaki étoient trop favorables pour l'abandonner. Sitôt que l'on eut appris à Ispahan la mort du P. Pothier, on fit partir le P. de la Maze, missionnaire jésuite, pour se rendre à Chamaki. Le P. de la Maze étoit alors âgé de soixante-cinq ans. Il en avoit passé vingt dans cette capitale de l'empire et dans les plus rudes fonctions de son état. Sitôt qu'il eut reçu l'ordre de partir, il se mit en chemin par obéissance, et sans avoir égard à son grand âge et à quelques autres infirmités que sa vertu avoit toujours cachées.

A son arrivée à Chamaki, il alla chez le sieur Boyhdanbegh, résident de Pologne à la cour de Perse. Ce seigneur et son frère Persidanbegh étoient les intimes amis du P. Pothier. Après sa mort ils prirent soin de ses meubles et de sa maison. Ils en mirent en possession le P. de la Maze, qui reprit les exercices de la mission que la mort du P. Pothier avoit interrompus. Le travail étoit si grand, qu'il fallut lui donner un second. Le P. Champion arriva de France très à propos pour lui en servir. C'étoit alors un jeune homme plein de feu, d'un naturel char-

mant, qu  
dans la c  
missions.  
lière de l  
à l'état qu  
effet lui  
elle lui o  
de toutes  
reçus, et  
pleine lib

Pour  
de Cham  
rapporte  
à Paris,  
missions

« Nou  
père, qu  
cessaire  
Cette vil  
mercants  
et en Ho  
très peu  
nent. C'  
dans cet  
sions di  
gers qu  
continue

mant, qui n'avoit pas cessé, depuis son entrée dans la compagnie, de demander l'emploi des missions. Il avoit même fait une étude particulière de la médecine pour se rendre plus utile à l'état qu'il vouloit embrasser. Cette étude en effet lui fut fort avantageuse à Chamaki; car elle lui ouvroit, et au P. de la Maze, les portes de toutes les maisons. Ils étoient partout bien reçus, et marchaient dans les rues avec une pleine liberté.

Pour mieux juger de l'utilité de la mission de Chamaki, et des fruits qu'on y cueille, nous rapporterons ici une lettre écrite de Chamaki à Paris, au père qui est chargé du soin des missions du Levant.

« Nous n'aurions jamais cru, mon révérend père, que la mission de Chamaki fût aussi nécessaire que nous le connoissons par expérience. Cette ville est le rendez-vous de tous les commerçants qui trafiquent en Moscovie, en Suède et en Hollande, en sorte qu'elle est toujours très peuplée d'étrangers qui vont et qui viennent. C'est ce qui fait que notre seule mission dans cette ville nous tient lieu de plusieurs missions différentes : car cette succession d'étrangers que le commerce attire ici, nous donne continuellement de nouveaux disciples à in-

struire, qui reportent à leur nation les instructions qu'ils ont reçues de nous. Je leur dis tous les jours la sainte messe. Nous avons trouvé le moyen de les y faire assister, et de leur faire entendre après la messe l'instruction que nous leur faisons en ture ou en arménien qui sont les langues dominantes. La coutume est établie qu'en arrivant en cette ville, et avant que d'en sortir, les catholiques s'approchent du sacrement de pénitence et reçoivent la sainte eucharistie.

» Lorsque les caravanes partent, nous les accompagnons pendant quelques jours pour entretenir et perpétuer, autant qu'il est possible, le bien que nous avons tâché de faire parmi eux. Chemin faisant, nous visitons les villages voisins, qui sont presque tous chrétiens, et qui passent assez souvent les années entières sans voir un prêtre qui leur dise un mot de Dieu et de leur salut.

» Nous ne sommes ici que deux missionnaires. Si la Providence vous donnoit des secours pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y auroit suffisamment de travail pour eux et pour nous, avec un avantage plus grand qu'ailleurs; savoir, que nous y faisons nos fonctions libre-

ment, p  
considér  
sadeurs  
Nous y  
Pologne  
cour. Ne  
notre m  
héritier  
pour no  
primer,  
les Pers  
avoient  
personn  
Ils le re  
plus ma  
emperer  
le plus  
princes.  
sujets d  
l'univer  
le roi d  
en leur  
Chamal

ment, parce que nous y sommes regardés et considérés comme les aumôniers des ambassadeurs d'Europe qui vont à la cour de Perse. Nous y avons encore la protection du roi de Pologne, qui a souvent des envoyés en cette cour. Nous y avons de plus celle de Louis XIV, notre maître, et nous espérons que le jeune héritier de ses états le sera aussi de son zèle pour notre sainte religion. Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, la haute idée que les Persans et les Arméniens de ce royaume avoient conçue de la grandeur et du mérite personnel du monarque que nous avons perdu. Ils le regardoient comme le plus puissant, le plus magnanime et le plus grand conquérant empereur du monde, et en même temps comme le plus sage et le plus religieux de tous les princes. L'honneur que nous avons d'être nés sujets d'un roi si renommé et si respecté dans l'univers, ne contribua pas peu à la grâce que le roi de Perse fit à nos anciens missionnaires, en leur permettant d'avoir un établissement à Chamaki. »

---

## JOURNAL

Du voyage du P. de la Maze , de Chamaki à Ispahan,  
par la province du Ghilan.

LA route de Turquie en Perse par Erzeroum et Ériwan est sans contredit la plus fréquentée, et par conséquent la plus connue ; car la commodité de la mer assemble à Constantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs qui viennent se joindre aux caravanes, lesquelles partent régulièrement plusieurs fois l'année de ces deux villes pour aller en Perse. La route au contraire de Chamaki à Ispahan n'étant ordinairement suivie que par les voyageurs du nord, les Moscovites, les Polonois et les Suédois, nous en avons moins de connoissance.

Oléarius qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Ispahan avec les ambassadeurs du duc de Holstein, nous en a fait le récit ; mais tout habile homme qu'il étoit, il s'est trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le P. de la Maze, jésuite missionnaire en Perse, dont nous

avons de  
1698, e  
Comme i  
tions cur  
géograph  
l'envoye  
l'usage q  
vous exp  
la Maze,

Le du  
Pologne,  
que de C  
ter les le  
et Sa Maj  
neur de l  
sein, su  
Zurabek  
mois de  
rendent  
sadeur d  
et défray  
auprès c

Il éto

avons déjà parlé, a fait le même voyage en 1698, et nous a laissé un journal très exact. Comme il nous a paru contenir des observations curieuses, et qui peuvent être utiles à la géographie et à l'histoire naturelle, nous vous l'envoyons, mon révérend père, pour en faire l'usage que vous jugerez à propos. Ce journal vous expliquera le motif du voyage du P. de la Maze, et quelle en fut la suite.

## JOURNAL DU P. DE LA MAZE.

Le duc de Saxe ayant été couronné roi de Pologne, le sieur Zurabek, arménien catholique de Chamaki, eut l'honneur de lui présenter les lettres de *Cha-Soliman*, roi de Perse, et Sa Majesté polonoise lui fit pareillement l'honneur de le charger de sa réponse à *Cha-Hussein*, successeur de Soliman et son neveu<sup>1</sup>. Zurabek arriva de Varsovie à Chamaki dans le mois de juin, et il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractère d'ambassadeur dont il étoit revêtu. Le kar le fit loger et défrayer aux dépens du roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un officier pour l'ac-

<sup>1</sup> Il étoit le second fils de Soliman.

compagner partout et pour avoir soin de son équipage. Cet officier se nomme en Perse *mémondar*. Il assigna pour la dépense de l'ambassadeur et de sa suite soixante abassis par jour, et il lui fit de plus un présent de trente tomans. L'abassis vaut environ vingt sous, et un toman cinquante livres <sup>1</sup>.

Il ordonna pour le voyage trente chevaux et autant de chameaux. La nourriture des chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour; le chaijs est le quart de l'abassis, c'est-à-dire, qu'il vaut environ cinq sous. A ce compte, Zurabek touchoit chaque jour plus de trois tomans et demi. Le roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense; mais la ville et les villages qui se trouvent sur la route de l'ambassadeur en paient les frais. Il est vrai qu'on tâche de les soulager par un autre endroit : car il arrive assez ordinairement que dans les grandes villes, et surtout dans les villes marchandes, on suspend pendant quelques jours la marche des ambassadeurs, sous prétexte des difficultés à lever sur les habitants les taxes imposées pour

<sup>1</sup> L'abassis vaut vingt-quatre sous de notre monnoie, et le toman soixante francs. Le chaijs vaut dix sous.

les frais de  
le fait exp  
l'ambassad  
beaucoup  
ger lui et  
ce que le  
nouveau à  
avent for  
étrangers p  
leur impos  
Zurabek  
sieur Fabr  
pour la tro  
ni un min  
l'honneur  
ique, et r  
Le Pologn  
la dignité  
umônier  
ni admini  
venir la p  
qui étoit à  
l'être con  
de l'accor  
par toute  
l'utilité p

es frais de l'ambassade ; mais la vérité est qu'on le fait exprès , pour mettre par ce retardement l'ambassadeur dans la nécessité de dépenser beaucoup plus qu'il ne reçoit, et pour l'engager lui et sa suite à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux et de nouveau à leur égard : car alors les marchands savent fort bien profiter de la curiosité des étrangers pour se rembourser de la taxe qu'on leur impose pour les frais des ambassadeurs.

Zurabek étoit prêt à partir de Chamaki. Le sieur Fabricius, ambassadeur du roi de Suède pour la troisième fois, y arriva. Il menoit avec lui un ministre nommé Lenfant. Zurabek ayant l'honneur d'être l'ambassadeur d'un roi catholique, et nouvellement parvenu à la couronne de Pologne, crut qu'il étoit de l'honneur et de la dignité de son maître qu'il eût avec lui un curé pour lui dire la sainte messe, pour lui administrer les sacrements, et pour entretenir la piété et l'édification dans la caravane qui étoit à sa suite. Comme j'avois l'avantage d'être connu du sieur Zurabek, il me proposa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, par toutes sortes de raisons de bienséance et d'utilité pour notre mission de Chamaki, de-

voir déferer à la proposition qu'il me fit. Je l'acceptai, et je me préparai au voyage.

Zurabek ayant fini ses préparatifs, fit annoncer son départ le 3 octobre par les volées de quatre pièces de canon qu'il avoit fait placer sur une colline près de la ville. Le quatrième jour il fit la revue de son équipage avec le kan qui l'accompagnait. Il ne devoit s'y trouver que trente chevaux, et il s'y en trouva plus de deux cents. Cette augmentation d'équipage est au profit de l'ambassadeur et de quelques autres personnes; car les marchands, pour faire passer leurs marchandises franches de tous droits, se mettent à la suite des ambassadeurs, et on le souffre moyennant un présent qu'ils font à ceux qui les voient, et qui n'en disent mot. Le cinquième jour fut employé à faire et à recevoir les visites de cérémonie. Enfin, le 6 octobre, notre ambassadeur sortit de Chamaki avec tout son monde, et en très bon ordre; les chemins étoient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusque sur la colline de Kalakhoné qui est à la vue de la ville. Étant parvenu en haut de la colline, notre ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parents et amis de Zurabek l'attendoient.

Après ce re  
ments et ses  
marche, gar  
nous étions  
nous trouv  
car il nous t  
ignes par de  
alloient en  
faisoient pe  
il n'avoit po  
chemins glis  
gereux. Ma  
niens ont tr  
tagnes. Ils  
qu'ils y recu  
y cultivent  
ages nomm  
nommé Kar  
monastère  
ques sans é  
Les Arm  
parce que  
quée d'Ispe  
pôts. Nous  
gros bourg  
sou signifie  
vâmes que

Après ce repas Zurabek leur fit ses remerciements et ses adieux, et nous nous remîmes en marche, gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamaki. Bientôt après nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre ; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, et qui alloient en serpentant entre deux abîmes qui faisoient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avoit point plu, ce qui auroit rendu les chemins glissants et par conséquent très dangereux. Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de blé qu'ils y recueillent, et de quelques vignes qu'ils y cultivent. Nous passâmes par un de ces villages nommé Sanghian, et près d'un autre nommé Karkan. Il y a dans le premier un beau monastère dans lequel étoient alors trois évêques sans évêché.

Les Arméniens de Karkan sont à leur aise, parce que leur village appartenant à une mosquée d'Ispahan, il en est moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à Aksou, gros bourg au milieu d'une terre fertile. Aksou signifie *eau blanche*, et nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute différente; car nous eûmes à traverser des lieux marécageux, et à percer une épaisse forêt de roseaux forts et hauts, et qui, en revenant contre nous, frappaient rudement nos visages et nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à Kederlou. Les maisons de ce village sont séparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers, dont les feuilles nourrissent des vers à soie qui font le grand commerce et les richesses du pays. Les mûriers sont comme des bois taillis; on ne les laisse monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les dépouille au printemps de leurs feuilles pour les donner aux vers à soie. On coupe ensuite les branches: l'été et l'automne en font produire de nouvelles, et le printemps fait naître des feuilles jeunes et tendres qui donnent des soies plus fines.

Le huit octobre nous n'avions que sept lieues à faire pour nous rendre à Javat, et nous en fîmes plus de douze, errant çà et là sans tenir une route certaine, manque d'un bon guide. Nous traversions les campagnes comme des chasseurs; mais le plus fâcheux étoit que nous nous engagions souvent dans des roseaux, et que nous nous y perdions. Alors notre timbalier

faisoit son  
pour nous  
des tours e  
gite très fa

Javat es  
derlou, à u  
de l'Araxe

son nom  
lieues, jus  
est fort ab

tomans. E  
de novem

autres mo  
Les pêche  
esturgeon

et ces œuf  
d'un gran  
geons qu

ourson b  
prend au

homme, r  
que les c  
au saumo  
par le m

' C'est  
que l'orth

faisoit son devoir, qui étoit de battre souvent pour nous rallier. Enfin, après avoir fait bien des tours et des détours, nous arrivâmes à notre gîte très fatigués.

Javat est un gros village, semblable à Kederlou, à un demi-quart de lieue du confluent de l'Araxe et du Cyrus ou Courk<sup>1</sup>, qui garde son nom pendant l'espace d'environ vingt lieues, jusqu'à la mer Caspienne. La pêche y est fort abondante, et s'affirme quatre cents tomans. Elle se fait depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois le poisson y est rare et maigre. Les pêcheurs s'attachent principalement aux esturgeons et aux poissons qui ont des œufs; et ces œufs séchés, qu'ils nomment *caviar*, sont d'un grand débit dans tout l'Orient. Les esturgeons qui n'ont pas d'œufs, sont nommés *ourson boumons*, c'est-à-dire *long nez*. On prend aussi des saumons gros comme un homme, mais courts pour leur grosseur. Quoique les carpes ne le cèdent guère en grosseur au saumon, on n'en fait nul cas. La pêche se fait par le moyen de quelques estacades qui arrê-

<sup>1</sup> C'est le Kur ou le Kour. Rien de si arbitraire que l'orthographe des Français dans l'Orient.

tent le poisson remontant de la mer dans la rivière. Comme la rivière grossit au printemps par les pluies et par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui résister, et par conséquent plus de pêche à faire. Le Courk est profond, et charie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand de la suite de Fabricius qui voulut s'y baigner et qui s'y jeta, ne parut plus. Il fut le premier de dix hommes qu'il perdit dans son voyage de Chamaki à Ispahan. Zurabek n'en perdit aucun.

Tout le matin du 9 jusqu'à midi fut employé à passer le pont de Javat sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme : c'est un ouvrage de Cha-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton pour forcer les gens de Java à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les ambassadeurs, qui sont les plus forts en Perse, ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent : d'où il arrive que les paysans, sur les premières nouvelles qu'ils ont d'une ambassade, prennent incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis. Ce pont dont nous venons de parler

est si étroit  
pour le  
nôtres pa  
par des  
habitants  
la nuit ;  
s'étoient  
eux que  
péchés d  
de lieue  
et pour  
un comb  
soupâme  
Nous fû  
vante, é  
midi en  
madlou,  
pays, qu  
sèrent d  
dresser  
autant d  
contour  
font en  
bâtons  
ensuite  
à terre  
affermi

est si étroit, que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la bride : nous marchâmes ensuite par des routes écartées, pour surprendre les habitants d'un village où nous devions passer la nuit; mais ils nous avoient prévenus, et s'étoient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avoit empêchés d'emporter. Il fallut aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux et pour les chameaux : on fut près de livrer un combat pour en avoir. Nous autres nous soupâmes et nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après midi en un lieu fort agréable, nommé Kerdamadlou, sur le bord du Courk. Les gens du pays, qui vivent sous des tentes, nous en dressèrent deux fort grandes. La manière de les dresser est assez plaisante. Un homme élève autant qu'il peut un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous; d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques : ils élèvent ensuite tous ensemble ce grand cercle; posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons, et les affermissent; puis ils couvrent le tout d'un

feutre noir qui résiste à la pluie. Nous fûmes d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que depuis Javat nous n'avions vu que de vastes et misérables campagnes, couvertes d'herbes de marais, ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux et de romarins sauvages. Les terres les plus sèches produisent une plante qui pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, et se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays est compris dans l'ancienne Arménie, et se nomme aujourd'hui le Mougan. Il est habité par les Turcs qui se donnent le nom de *Chasevan*, c'est-à-dire, *amis du roi*, parce qu'ils ont passé de la domination du grand-seigneur sous celle du roi de Mougan.

Le Courk, qui traverse le Mougan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très profond et peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitants du Shirvan.

Le 11 octobre le calenther, qui est comme l'intendant du Mougan, vint saluer l'ambassadeur, et le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la rivière. Il portoit sur le poing un allant, qui est un très bel oiseau de chasse auquel on ne met point de chaperon, mais que

l'on  
logés  
à l'ab  
jours  
appo  
les fra  
vingt  
tairem  
Le  
matin  
dans l  
dire,  
parce  
tres; l  
putatic  
nos cor  
gite; m  
charge  
où il  
avoir  
nous r  
nuit j  
matin  
nous a  
cheva  
Cha  
vince

l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés comme la nuit précédente sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, et en attendant que le calenther apportât douze tomans à l'ambassadeur pour les frais de son passage. Il lui demandoit encore vingt autres tomans qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14 on fit partir les chameaux dès le grand matin, et nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à Kalouboulak, c'est-à-dire, *fontaine sanglante*. Ce nom lui est donné, parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres; les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs et cruels. Je ne sais si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais sur les cinq heures du soir on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avoit pas une goutte d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargea, et nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, et une partie de la matinée, pour arriver à Chamakou, où nous nous arrêtâmes par nécessité, les hommes et les chevaux étant également fatigués.

Chamakou est le premier village de la province de Ghilan, et dans la sultanie d'Arasch.

Il est composé d'une vingtaine de maisons dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais et qui sont plus hautes qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés et pressés les uns contre les autres. Le toit est en pente des deux côtés, et couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos, nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à Chambdou, qui n'en est distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, et nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitants vinrent au-devant de M. l'ambassadeur, et lui firent le hoschque, c'est-à-dire, *vous, soyez le bien-venu*; car en ce pays on ne sait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du sultan qui consiste en un grand salon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. De quoi me serviroit, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiteroit sans qu'il m'en sût gré?

La journée du 17, de Chambdou à Boul-

gada,  
une pr  
nité de  
gué la  
profon  
et inco  
de la p  
gada,  
Ghilan  
et de  
princip

La p  
que tou  
de diff  
après r  
fois le  
et aprè  
ces, no  
gnifie  
savoir  
lieu est  
Le Vé  
cette e  
verger

A u  
grosse  
fimes

gada, ne fut que de quatre petites heures, par une prairie continuelle où paissoient une infinité de vaches et de poulains. Nous passâmes à gué la rivière nommée Vélas. L'eau n'étoit pas profonde, mais les bords en étoient escarpés et incommodes pour les chameaux, qui avoient de la peine à se soutenir. Les maisons de Boulgada, ainsi que celles de tous les villages du Ghilan, sont éparses et environnées de jardins et de vergers plantés d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers.

La pluie qui avoit duré toute la nuit et presque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer notre départ jusqu'à deux heures après midi. Nous passâmes pour la troisième fois le Vélas avec des peines extraordinaires; et après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à Keze-Agag. Ce nom signifie *bois rouge* ou *bois d'or*. Je n'en ai pu savoir l'étymologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est dans une situation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un fossé, et dans cette enceinte, l'on ne voit que jardins et que vergers.

A une demi-lieue de là, nous passâmes une grosse rivière sur un pont de bois, et nous fîmes ensuite deux lieues par de belles prairies

remplies de bétail , d'où nous entrâmes dans un gué long d'une demi-lieue , les chevaux ayant l'eau jusqu'aux sangles , et en quelques endroits jusqu'à la selle. A peine en étions-nous sortis , que nous entrâmes dans un autre gué , et plus long et plus profond. Les chevaux y avoient l'eau jusqu'au cou , de sorte que tout le bagage fut mouillé. Ces gués ont néanmoins des chaussees , faites et affermies dans de grands marais remplis de roseaux. Elles sont larges à faire passer huit cavaliers de front , et il ne leur manque que d'être plus élevées. On pourroit les éviter , en prenant par la montagne ; mais on s'engageroit dans des boues dont il seroit difficile aux chevaux et aux chameaux de se tirer ; d'ailleurs ce chemin est le plus long. A peine fûmes-nous sortis de ce marais , que nous trouvâmes encore trois rivières à passer , avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin , et nous côtoyâmes la mer pendant deux bonnes heures , pour nous rendre à Langheran , qui veut dire *lieu d'ancrage*. Cette étymologie vient de ce qu'une grosse rivière nommée *Varasaruth* , qui se décharge dans la mer , reçoit les barques , et les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou six attachées à des pieux , et sans ancrés. Les habitants

de Lang  
naigre da  
urnes an  
enfonce  
serve au  
dans tou  
grande c  
disent-il  
nourritu  
vers.

Nous  
octobre  
plus bea  
monde.  
et celle  
nous tra  
seaux q  
châmes  
mantes  
tentes  
Ces gen  
et ne s'  
bondan  
vont les  
bages c  
leur ver  
plaine :

de Langheran conservent la naphte et le vinaigre dans de grands vaisseaux semblables aux urnes antiques qu'ils nomment coupes, et qu'ils enfoncent en terre jusqu'au cou. Le vin se conserve aussi de la même manière à Chamaki et dans tout le Shirvan. Au reste il se fait ici une grande consommation de vinaigre, pour aider, disent-ils, à la digestion du riz, qui est leur nourriture ordinaire, et pour se préserver des vers.

Nous séjournâmes à Langheran, et le 21 octobre nous nous remîmes en route par le plus beau temps et le plus agréable pays du monde. Nous passâmes la rivière du Langheran et celle de Serdune sur des ponts de bois : nous traversâmes ensuite plus de vingt ruisseaux qui se jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vastes et charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes des Turquemis avec leurs troupeaux. Ces gens n'ont ni maisons ni habitations fixes, et ne s'arrêtent nulle part qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher sur les montagnes où les herbages conservent mieux qu'ailleurs leur suc et leur verdure; l'hiver ils se tiennent dans la plaine : ainsi ils évitent et les grandes chaleurs.

et les grands froids. Ils chargent leurs tentes et leurs bagages sur le dos des bœufs, et leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons, nommé Chlapni, et entouré de palissades soutenues par des saules; nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les vignes de ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul cep, à ce qu'on m'a dit, et à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin: il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, et qui croissent au milieu des forêts, ne mûrit pas bien, et le vin en est vert. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moût, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les alkalis ou sels lixiviels de la cendre émoussent et corrigent les acides du moût.

Les orangers sont communs et en pleine terre dans tout le Ghilan, et deviennent de grands et de gros arbres; mais il est surprenant que dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mûrissent point sur l'arbre: on les cueille vertes au commencement des froids, et on les met dans la paille de riz sous laquelle elles se colorent. Les citrons

sont gr  
d'odeu

Le  
toute l  
sadeur  
mon l  
Comm  
cueil  
choisi  
prit,  
une in  
passa

No  
agréa  
çâmes  
villag  
que  
poutr  
la te  
endu  
verte  
pour  
d'au  
des  
Ils d  
pres  
eux

sont gros, mais ils ont peu de suc, et moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le derraga, c'est-à-dire, le magistrat de toute la contrée, qui étoit venu saluer l'ambassadeur, me voyant lire dans un livre, qui étoit mon bréviaire, me demanda ce que c'étoit. Comme je lui eus répondu que c'étoit un recueil des psaumes, et de plusieurs endroits choisis des prophètes et de l'Évangile, il le prit, et le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui étoit dans le bréviaire, et il la passa sur son visage et sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente : nous la commençâmes à midi, et la finîmes à cinq heures, au village de Boutkouja, qui ne vaut pas micux que Chlapni. Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres, avec de la terre pour fermer les fentes; le dedans est enduit d'argile, et le toit est de planches couvertes de terre. A un coin il y a un petit foyer pour cuire le riz; et comme la fumée n'a point d'autre issue que par la porte, on est contraint de se tenir assis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils disent que s'ils avoient des maisons plus propres et plus commodes, ce ne seroit pas pour eux, mais pour les personnes de considération

qui passent par leur village. En effet je voyois qu'à notre arrivée on faisoit déloger les principaux habitants pour nous donner leurs maisons. Je crois néanmoins que la pauvreté y a beaucoup de part ; car ce pays, qui est fertile en blé, en riz, en vin, en huile, en toutes sortes de fruits et de légumes, et qui fournit une quantité prodigieuse de soie, est habité par un peuple très pauvre.

Pour arriver à Boutkouja, nous avons marché dans une forêt de grenadiers et de nefliers, ayant à l'orient des arbres d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Ils soutiennent des vignes qui s'élèvent encore plus haut. Nous eûmes aussi trois rivières à passer ; nous passâmes les deux premières à leur embouchure, sur des ponts de bois, et nous traversâmes la troisième à gué. Les douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent saluer l'ambassadeur ; ils lui offrirent, et à sa suite, des pipes de tabac à fumer, et donnèrent à nos valets du vin à boire à discrétion.

Le 23 nous partîmes de Boutkouja, à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduisit à Lemir, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte. Nous en partîmes le lendemain 24,

et nous  
raverd.  
c'est un  
rasch,  
Pour y  
petites r  
eau clai  
verse d  
sème da  
à un de  
rais, où  
jusqu'à  
de viol  
il en co  
coups d  
une cér  
ce pays  
Le 2  
comme  
couver  
passâm  
arrivân  
pendar  
du 26  
arrêtâr  
hamea  
taines

et nous allâmes grand train pour gagner Chiraverd. Nous y arrivâmes au soleil couchant : c'est une maison de plaisance du sultan d'Arasch, située au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut passer diverses petites rivières, et quantité de ruisseaux d'une eau claire, mais mauvaise, parce qu'elle traverse des marais où l'on élève le riz. Le riz se sème dans les campagnes : quand il est monté à un demi-pied, on le transplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau jusqu'à mi-jambe. A notre départ il fallut user de violence pour tirer la taxe des habitants; il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton sous la plante des pieds; c'est une cérémonie très triste et très ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 octobre nous continuâmes à marcher, comme les jours précédents, par un chemin couvert d'arbres et traversé de ruisseaux; nous passâmes aussi une assez grosse rivière, et nous arrivâmes à Lissa, gros et riche bourg, où cependant nous fûmes très mal logés. La traite du 26 ne fut que de deux lieues, et nous nous arrêtâmes à Peské, qui n'est qu'un méchant hameau. La campagne étoit couverte de certaines petites fleurs, qui s'élèvent d'un oignon

comme les tulipes, et qui ne paroissent sur les collines de Chamaki que pendant le mois de mars.

La journée du 27 ne fut que de quatre petites lieues jusqu'à Mahamet-Ducani, gros bourg, dont les habitants bien vêtus font voir qu'ils sont fort à leur aise. En chemin nous rencontrâmes une petite caravane allant à Tauris. Cachhie, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux frères MM. Cavalier de Dieppe. Ils étoient tous deux calvinistes : le cadet avoit perverti son aîné, qui auparavant étoit catholique. Ayant été obligés tous deux de sortir de France, ils se retirèrent dans les royaumes du Nord, où ils furent favorablement reçus. Il passèrent ensuite en Perse dans le dessein d'y faire fortune. Ils y portèrent quantité de médailles et de pierres gravées, et entreprirent l'établissement d'un commerce entre l'Allemagne et la Perse; mais la mort, qui les surprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28 nous partîmes à midi, pour nous rendre à Rokna par un chemin au travers des forêts de différents arbres, mais principalement de buis, qui s'élève fort haut. Entre ces arbres, nous en remarquâmes deux d'une es-

pièce p  
bles à  
Il port  
prunes  
noyaux  
kourm  
pendan  
porte e  
de fou  
pond  
dernie  
quelle  
appelé  
dans  
appare  
être ap  
autres  
42 de  
quero  
Le  
res du  
depu  
versa  
sâmes  
ponts  
mes  
pots

pèce particulière. L'un a les feuilles semblables à celles du cerisier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignoles. Ils sont très doux et sans noyaux. Les gens de ce pays appellent ce fruit *kourma*, et le font sécher pour le manger pendant l'hiver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougère. Rokna signifie *village sale*, et répond parfaitement à son étymologie. C'est le dernier endroit de la sultanie d'Arasch, laquelle comprend ce qui anciennement étoit appelé le pays des Caspiens et des Caduciens, dans la Médie-Atropatène. Selon toutes les apparences nous avons passé, sans nous en être aperçus, le lieu où, selon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, sur la mer Caspienne, à 42 degrés et demi de latitude. Je m'appliquerois inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29 nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous faisons depuis plusieurs jours, dans les forêts, et traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierre d'une seule arcade. Nous vîmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans

tout le pays. Avant que d'y entrer, notre timbalier s'étant mis à battre, les habitants, au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du gouvernement de Kaskar, où nous allions, nous trouvâmes une troupe de cavaliers que le kan y avoit envoyés pour nous attendre, et pour faire escorte à M. l'ambassadeur. Etant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le kan en fût averti. Quelques heures après, notre mémorandum et celui du kan nous vinrent prendre, et nous conduisirent à une très belle maison, où, après avoir pris quelques rafraîchissements, deux jeunes seigneurs, accompagnés de leurs gouverneurs, vinrent complimenter l'ambassadeur de la part du kan.

Kaskar ne mérite guère le nom de ville. Il est divisé en deux parties par la rivière. Celle par où nous arrivâmes consiste en une centaine de boutiques de chaque côté, et en deux caravansérails. Les maisons qui ont le plus d'apparence sont au-delà de la rivière : celle du kan est de ce nombre. Ce lieu est d'un grand abord et d'un grand commerce. Les mardis il y a un marché célèbre qui y attire un monde

prodig  
de villa

Le 3  
notre r  
mais le  
de l'org  
ses néc  
le chen  
per et  
toutes  
sons v  
chamea

Le r  
d'un si  
comme  
fût den  
sur in  
qui mé  
mes à  
lieue d  
de log  
cour.  
grosse  
grand  
n'est  
les bo  
écarté

prodigieux : le pays est très peuplé et rempli de villages.

Le 31 notre gîte étoit marqué sur le rôle de notre mémondar, à une maison de campagne : mais les paysans, pour s'exempter de fournir de l'orge et de la paille, avec les autres choses nécessaires, avoient rompu et embarrassé le chemin, et nous fûmes contraints de camper et de coucher à la belle étoile : nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir des maisons voisines notre nourriture et celle de nos chameaux.

Le 1<sup>er</sup> novembre nous sortîmes au plus vite d'un si mauvais gîte ; je me trouvai alors si incommodé et si foible, qu'il falloit qu'un valet fût derrière moi en croupe pour me soutenir sur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues qui me parurent bien longues, et nous arrivâmes à un jardin du roi, à un demi-quart de lieue de Rascht. Le palais est grand et capable de loger commodément un roi avec toute sa cour. Il est environné de jardins et d'une grosse rivière qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques ; car du reste les maisons sont écartées et dispersées dans les bois. Il s'y fait

un très riche commerce des soies du Ghilan qu'on estime être les plus belles du monde.

Un vieux marchand nommé Aurakiel, qui revenoit d'Amsterdam, et qui avoit pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tiroit des soies du Ghilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étois pas le seul incommodé, et que presque toute la suite de l'ambassadeur l'étoit aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais; mais le mauvais air qu'on respire dans le Ghilan mettoit grande opposition à notre rétablissement. Cette province qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitants, les tue par son air empesté. Ce qui produit sa fertilité et sa richesse, cause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde produit des vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper; celles surtout qui s'élèvent des marais où l'on fait croître le riz sont très pernicieuses. La soie même qu'on y prépare contribue encore à l'infection: d'ailleurs le terrain est bas et serré à l'occident par une suite de montagnes plus hautes que les nues. La chaleur qui s'y concentre pendant l'été épuise les corps et cause

mille ma  
sages pâ  
Pour su  
temps, pl  
s'arrache  
fie le non  
fie boue.

Rasch  
que nou  
soixante  
havre, m  
bas et un  
approche  
sorte qu  
d'Astrac  
Moscovi  
zova.

Quan  
M. l'amb  
me fit m  
qui est u  
en porte  
y être u  
l'habitue  
mode d  
n'y pou  
mode. I

mille maladies. Aussi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits et comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux il n'est presque pas possible de s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Ghilan : car *ghil* en persan signifie *boue*.

Rasch est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avons côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni port, ni havre, ni baie. Ses bords depuis Bakou sont bas et unis, et les vaisseaux ne sauroient s'en approcher ni s'y mettre à l'abri des vents ; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'Astracan et de Tarki, dernière place des Moscovites, et à celui de Derbent et de Niezova.

Quand il nous fallut partir le 3 de novembre, M. l'ambassadeur qui vit ma santé fort affoiblie, me fit mettre sur un chameau dans un kajava, qui est une espèce de grande cage : le chameau en porte deux qui sont à ses deux côtés. Pour y être un peu à son aise, il auroit fallu avoir l'habitude de se tenir les jambes croisées à la mode des Orientaux, et je ne l'avois pas : je n'y pouvois donc trouver une posture commode. Nous marchâmes cependant environ six

lieues au travers des forets , et dans un chemin bordé de hauts buis. Nous arrivâmes à Koutum, qui n'est qu'une grande et belle maison isolée dans la plaine , et entre deux longues allées de très beaux arbres. Je ne sais d'où sortirent des gens qui nous présentèrent du riz , qu'ils appellent *chelau-pelau* ; c'est un riz plus mou que le pelau , et dont les grains sont entiers.

Le 6 du mois , le chemin changea de face , et nous commençâmes à nous engager dans les montagnes. L'ambassadeur et sa suite prirent les hauteurs pour éviter la rivière de Kezel-Ouzan , laquelle est serrée , et coule rapidement dans le vallon. Les chameaux la passèrent quinze fois , ayant de l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entroient dans le gué , quelques cavaliers s'avançoient au milieu du courant pour les animer par leurs cris. Enfin , après avoir ainsi voyagé tout le jour , nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude , sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir , que mon valet , qui conduisoit le cheval chargé de mon petit bagage , étoit avec l'ambassadeur qui avoit campé sur la montagne , à une demi-lieue de nous : ainsi la nuit fut rude à passer , et le froid me fut très sensible.

Le Kezel-Ouzan prend son origine entre Tauris et Ardebil, c'est-à-dire, dans la grande Médie, et perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Mascht. La rivière de Karzan, qui vient d'une montagne du même nom proche de Casbin, et qui tombe dans le Kezel-Ouzan, est, selon toutes les apparences, le Rhidagus et le Ziobéris. Mais, dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer; et la terre, creusée en forme de voûte, a pu s'affaiblir. Ce qui me paroît certain, c'est que Casbin est dans l'endroit qui étoit arrosé par le Ziobéris. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'historien d'Alexandre, en ce qu'il fait passer une rivière qu'il appelle Charoud, en ligne étroite par le pied des montagnes, il ne s'accorde pas aussi avec ce que j'ai vu sur les lieux.

Avant que de quitter le Ghilan, j'ajouterai quelques remarques, non pas sur la bonté du terroir et sur l'infection de l'air, que je fais assez connoître, mais sur la situation qui est singulière. Cette province est comme une lièze d'environ quatre-vingts lieues, et qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'occident au midi, et elle est resserrée à son orient par la mer Caspienne, et à

l'occident par les hautes montagnes qui sont une branche du mont Taurus, et que les gens du pays appellent Alpons. Elles sont couvertes d'arbres, et pleines de bêtes fauves de toutes les espèces. Les sangliers y multiplient à l'infini, parce que les habitants, qui sont tous Mahométans, les ont en horreur et ne les tuent point.

Le Ghilan se trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, et une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'est ni fossés ni remparts qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos qui y commandoit pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguoit l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que faisoit ce conquérant, et à l'attendre partout où il viendrait. C'est ainsi que Strabon s'en explique; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, et y reçut ses soumissions. Justin dit plus car dans la division des provinces, après la mort d'Alexandre, il fait Atropatos gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des historiens, la narration de Strabon paroît d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne pos-

édoient q  
question,  
etint en e  
Gaze, se  
capitale. C  
Ptolémée a  
yrus, l'Ar  
nières rivie  
à remar  
rième. Il p  
ville de Sa  
elles de T  
yrus et l'  
yropolis ;  
multiplie l  
ement inco  
race.  
Aujourd  
es villages  
ascht; ca  
askau et  
otre droit  
ille. Les r  
arées les  
à remar  
commod  
ni donner

doient que cette partie de la Médie dont il est question, et que le nom d'Atropatène qu'elle retint en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon et Pline, en étoit la ville capitale. C'est sur de mauvais mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premières rivières en sont éloignées, comme je l'ai déjà remarqué, et je ne sais pas où est la quatrième. Il place entre l'Araxe et le Cambyse la ville de Sanina : entre le Cambyse et le Cyrus, celles de Tazina et des Autels-Sabées : entre le Cyrus et l'Amardus, le fort des Caduciens et Syropolis ; c'est-à-dire qu'à son ordinaire, il multiplie les villes, mais villes qui sont entièrement inconnues, et dont il ne reste aucune trace.

Aujourd'hui le Ghilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la seule ville de Mascht ; car nous ferions trop d'honneur à Maschau et à Astarâ, que nous avons laissés à notre droite, si nous leur donnions le nom de ville. Les maisons de tous ces villages sont séparées les unes des autres comme nous l'avons déjà remarqué, pour donner à chaque maison la commodité d'avoir près d'elle, les mûriers qui donnent la nourriture aux vers à soie.

Pour reprendre ici notre route, le 7 de novembre nous eûmes, pendant six lieues, monter et à descendre par des sentiers si roides qu'en plusieurs endroits l'on a fait des escaliers avec de grosses pierres, pour arrêter les pieds des chevaux et des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyois m'aller précipiter du haut en bas de mon cavaja : j'en même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frère de notre ambassadeur, qui me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licou, et me conduisit hors du danger où j'étois. Chacun de nous étoit si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensoit pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs et de villages, et environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire.

Dans un de ces vallons nous vîmes un palais nommé *Zeiton-rout-bar*, assez vaste pour loger un roi. Un kan y fait sa demeure ordinaire. Il en étoit absent, et nous en profitâmes ; on nous y reçut fort bien, et nous y reposâmes le soir et le lendemain. *Zeiton-rout-bar* est un mot composé de trois autres. *Zeiton* signifie (olive)

*rout* (rivière) qui diroit  
dance, qu  
de fort b  
surpris d'  
haut, et un  
en coquille  
droit où j  
ne le céd  
hauteur. L  
ne prenne  
qu'on les a  
Nous pa  
chemins ét  
m'obligère  
étoient tail  
des degrés  
qu'ils ont  
d'un côté  
dessous d  
nous serr  
heures à f  
Kesel-Ou  
ouvrage  
Dans cha  
pour des  
par l'ord

*roul* (rivière), *bar* (charge de fruits); comme qui diroit que les olives y sont en telle abondance, qu'elles chargeroient la rivière. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'élève fort haut, et une cascade où l'eau tombe de coquille en coquille faites de pierre; c'est le dernier endroit où je vis des orangers en pleine terre. Ils ne le cédoient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étoient vertes. Elles ne prennent leur belle couleur jaune que lorsqu'on les a cueillies.

Nous partimes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par lesquels nous devions passer m'obligèrent de reprendre mon cheval. Ils étoient taillés dans le roc, ayant par intervalle des degrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter et à descendre. Nous avions d'un côté la rivière à plus de cinq piques au-dessous de nous, et de l'autre la montagne nous serroit de très près. Nous mîmes cinq heures à faire deux lieues et à gagner le pont de Kesel-Ouzan. Ce pont est un très grand et bel ouvrage bâti de briques, et qui a sept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un escalier pour descendre jusqu'à l'eau. Il a été construit par l'ordre de Cha-Sepi. La négligence des

gouverneurs l'avoit laissé dépérir. On y travailloit quand nous y passâmes. Plus de cinq cents hommes y étoient employés par l'ordre de Cha-Ussein. De ce pont nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à Manzil. C'est une petite ville au milieu des oliviers, aussi bien que Karzevil, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et qui est situé au pied d'une montagne vers le midi.

Les principaux habitants de Manzil vinrent au devant de l'ambassadeur, et lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logèrent dans un caravansérail assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très abondamment.

On présenta à notre ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, et pour en faire des présents à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fit comme celle des moscovites et du Leski, qui emportent les marchandises des boutiques, et qui ne les paient qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11 à une heure après midi. Comme le chemin étoit assez beau et assez uni, les cavaliers et les chevaux

É  
de bagage  
meux de  
obligé de  
vière de C  
laquelle s  
Kesel-Ouz  
un morcea  
lit. Le 12  
de grand  
plaine où  
passâmes  
d'arriver  
rétablir d  
ravagé qu  
vions sou  
devenir  
qu'on voi  
excellent  
très fort.  
nard, et q  
ni fruit n  
une bran  
prend ra  
à celle d  
monter d  
la tête. S  
marbré.

de bagage allèrent grand train ; mais les chameaux demeurèrent derrière : on fut même obligé de les décharger sur le bord de la rivière de Charoud, c'est-à-dire, *rivière du roi*, laquelle se décharge un peu plus bas dans le Kesel-Ouzan. Nous y eûmes pour notre souper un morceau de pain sec, et la terre pour notre lit. Le 12 la faim pressa les chamelières de partir de grand matin : notre chemin fut dans une plaine où serpente le Charoud, que nous passâmes et repassâmes quinze fois avant que d'arriver à Louchan, gros bourg qui n'a pu se rétablir depuis une furieuse peste qui l'avoit ravagé quelques années auparavant : ses environs sont agréables et fertiles. Les oliviers y deviennent fort gros, et ce sont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raisin qui rend un vin blanc, mais très fort. Nous y vîmes un arbre nommé chenard, et qu'on dit être le platane. Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier on coupe une branche, laquelle étant plantée en terre prend racine. Le chenard a l'écorce semblable à celle de la vigne. On a soin pour le faire monter de ne lui laisser des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiserie, paroît marbré.

Le 13 nous passâmes le Charoud sur un pont de quatre arches, et nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'étoit un spectacle affreux de voir d'un côté et de l'autre d'énormes rochers qui pendoient, pour ainsi dire, sur nos têtes et qui menaçoient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé Karzan, qui n'étoit alors qu'un ruisseau; mais qui par les pluies et la fonte des neiges devient une rivière rapide, laquelle entraîne des rochers presque entiers. Le sentier où nous marchions étoit son lit. Ses eaux y avoient fait croître des herbes aquatiques qui répandoient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes très à propos un méchant caravansérail nommé Moullalou pour y faire reposer nos bêtes qui étoient très épuisées. Ce caravansérail est environné de vignes dont les ceps s'élevèrent à la hauteur d'un homme, et dont les branches sont entrelacées en forme de treilles; c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont

aussi hauts.

Notre jour  
dernière.

de marche

dre à grin

chameaux

être contr

dre halein

min, aya

fatigue à

très rude

nous couv

après bie

baschi, et

un Yousb

caravansé

endroit :

Le 15

jour jusq

mes à ma

lines cou

qui nous

mes enf

septentr

Hyrcani

par la lo

arrivâmes

aussi hauts et aussi gros que les noyers de France.

Notre journée suivante fut plus rude que la dernière. Comme il ne nous étoit plus possible de marcher le plat pays, il fallut nous résoudre à grimper par une route si roide, que les chameaux ne pouvoient avancer dix pas sans être contraints de faire une pause et de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à souffrir non seulement de la fatigue à monter et à descendre des montagnes très rudes, mais encore d'un vent de bise qui nous couvroit de neige. Nous arrivâmes enfin, après bien des peines au caravansérail Yousbaschi, ainsi appelé parce qu'il fut bâti par un Yousbaschi, ou capitaine de cent hommes. Ce caravansérail est l'unique maison qui soit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger et à souper.

Le 15 de novembre, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes et des collines couvertes de neige, et avec le même vent qui nous incommodoit beaucoup. Nous sortîmes enfin de ces tristes détroits, laissant au septentrion le Masanderan, qui est l'ancienne Hyrcanie, que Ptolémée sépare de la Parthie par la longue chaîne du mont Coran, et nous arrivâmes à Agababa dans la plaine de Casbin.

Agababa est un gros village. L'excellent vin qu'on y sert ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous causèrent tant de fatigues sont les monts Caspiens, qui séparent dans leur longueur la Médie et la Parthie. La ville de Raga ou Rageia, dont Seleucus Nicanor changea le nom en celui d'Europus, nom qui fut encore changé par Arsace en celui d'Arsacia, en étoit proche du côté de la Médie. Je crois que Pline est le seul des anciens auteurs qui nous fasse de la difficulté, en ce qu'il semble placer les portes Caspiennes au milieu de la Médie <sup>1</sup>. Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, et qui n'a de largeur que pour passer un chariot, mais qui est long de dix mille pas, c'est-à-dire, d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à Casbin le 16, environ à midi. Cette ville est la principale de la province d'Erac. Elle étoit la demeure des rois de Perse avant l'empereur Cha-Abas, qui lui pré-

<sup>1</sup> Ce sont là les portes du Caucase, qu'il ne faut pas confondre avec les portes Caspiennes, que Pline place comme les autres auteurs près de la mer Caspienne vers le midi, proche la ville de Raga, maintenant *Rai*. Pline, VI, 14, 15 et 25.

féra cel  
y entre  
conduit  
lesquel  
y voit  
mauvai  
femmes  
C'est u  
divers  
est ent  
sont né  
ne cont  
à la vi  
marcha  
séchées  
reste d  
celles q  
conver

Il y  
arméni  
cée sur  
par qua  
tique.  
quoi su  
voient  
ravane  
aumôn

féra celle d'Ispahan. J'allai voir leur palais. On y entre par une grande avenue de chênes , qui conduit à de vieux corps de logis bâtis de briques, lesquels ont grand besoin de réparation. On y voit quelques peintures grossières et d'assez mauvais goût. Le harem, ou l'appartement des femmes, s'est mieux conservé que le reste. C'est une espèce de labyrinthe qui conduit par divers contours à plusieurs petites chambres. Il est entouré d'une haute muraille. Les jardins sont négligés : je vis un reste de parterre qui ne contenoit que des œillets et des lis. Quant à la ville, elle me parut grande, peuplée et marchande. Les maisons sont bâties de briques séchées au soleil. Les rues, comme dans le reste de la Perse, ne sont point pavées ; mais celles qui sont habitées par les marchands sont couvertes pour la commodité du public.

Il y a dans Casbin une trentaine de familles arméniennes, qui ont une petite chapelle placée sur le toit d'un caravansérail, et desservie par quatre prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils s'en consoleroient, s'ils avoient de quoi subsister ; mais ils me dirent qu'ils ne vivoient que de quelques gratifications des caravanes qui vont et viennent, et de quelques aumônes des femmes mahométanes, pour ré-

citer des prières sur elles et sur leurs enfants. Pendant que j'étois à Casbin, six cordonniers apostasièrent, à cause de la défense qui fut faite aux mahométans d'acheter des marchandises des artisans chrétiens et de les prendre à leur service. C'est ainsi que le christianisme se perdrait peu à peu dans ces royaumes infidèles, si la Providence n'envoyoit des missionnaires pour fortifier les chrétiens dans leur foi.

En parlant de Casbin, je ne ferai pas difficulté de dire qu'Oléarius n'a pas eu raison de croire que la ville de Casbin fût dans la Médie<sup>1</sup> et à une journée des portes Caspiennes. Casbin étoit dans la Parthie, dont la capitale se nommoit Hécantonpylos, c'est-à-dire, *Ville à cent portes*, qui étoit, selon Pline, à cent trente-trois mille pas au-delà des portes Caspiennes; et selon Strabon, à mille deux cent soixante stades. Ces deux manières de mesurer diffèrent peu entre elles, et reviennent à quarante lieues. Les environs de la ville sont plantés de pistachiers qui deviennent fort gros. Il y a aussi quantité de vignes qu'on laisse aller sans appui, et qui produisent un raisin d'une

<sup>1</sup> Casbin étoit dans la Médie avant que les Parthes y eussent étendu avec leur domination le nom de la Parthie.

douceur  
dant l'hi  
neiges.

Nous

Comme

vanes d'A

Ispahan,

déjà fait

dans la d

partimes

à Monka

terminées

leur paro

tre le fro

mettre pl

abondant

pas nouv

marqué

d'Alexan

A que

contrâme

Cha-Hus

alla à Ca

Perse, q

royale. I

gueur, e

voyageur

V

douceur admirable. On les couvre de terre pendant l'hiver pour les préserver du froid et des neiges.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette ville est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Érivan pour Ispahan, et que les relations des voyageurs ont déjà fait connoître cette route, j'irai plus vite dans la description que j'en vais faire. Nous partîmes le 19 assez tard, pour aller coucher à Monkam, gros village dont les maisons sont terminées en pointe, parce que cette figure leur paroît plus propre pour les défendre contre le froid qui est long et âpre, et pour les mettre plus à couvert des neiges qui sont très abondantes. Au reste cette mode de bâtir n'est pas nouvelle en ce pays. Quinte-Curce a remarqué qu'elle y étoit en usage du temps d'Alexandre.

A quelque distance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la reine, mère de Cha-Hussein, fit faire quand ce jeune prince alla à Casbin, selon la coutume des rois de Perse, qui alloient s'y faire ceindre de l'épée royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, et traverse une agréable plaine; nos voyageurs admirèrent cet ouvrage. La reine qui

le fit faire, fit aussi construire plusieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déjà remarqué ailleurs que le génie du pays n'est pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne songe qu'à soi, et qu'à faire subsister sa maison pour le temps de sa vie. Un Persan et un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maison de son père, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il est aisé de conjecturer que ce ne sont pas des édifices solides ni magnifiques.

Nous nous présentâmes à un gros bourg pour y loger; mais soit que les habitants fussent exempts de logements d'ambassadeur, ou qu'ils eussent traité secrètement d'une somme d'argent pour s'en exempter, ils prétextèrent l'absence de leur calenter (maître des cérémonies), et nous congédièrent honnêtement, en nous offrant cependant des rafraichissements. Ainsi il fallut aller chercher à nous loger dans un autre bourg nommé Arasang, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi ruinée. Nous marchâmes tout le jour, 21 du mois, dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravansérail qu'on appelle en persan *Koschkarou*, et en turc *Gauschekav*. Ces deux noms signifient *ouvrages agréables*, et conviennent en effet à ce caravansérail.

Le 22  
parce qu  
une visite  
arrétâmes  
pitoyable  
toient, à  
rangées  
quelles ch

Le git  
contient  
est entou  
fut dans  
de Sava,  
me détach  
l'ambassa  
tarder sa  
de son pa  
diligence  
mon com  
némonda  
Nous rég  
conveno  
Celle d  
de huit  
mulets m  
et ils la  
que ces a

Le 22 nous n'avancâmes que de trois lieues, parce qu'en chemin faisant l'ambassadeur avoit une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à Dank ; où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravansérail, dont les chambres n'étoient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon dans lesquelles chacun étend son lit.

Le gîte du 23 fut à la ville de Sava, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes. Celui du 24 fut dans un caravansérail éloigné de huit lieues de Sava, et appelé Javarabat ou Karabat. Je me détachai en cet endroit de la compagnie de l'ambassadeur, qui étoit souvent obligé de retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, et de faire ensuite une extrême diligence pour nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre onémendar, qui étoit aussi incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenoit.

Celle du 25, pour nous rendre à Kom, fut de huit grandes lieues : nos chevaux et nos mulets mirent tout le jour à faire cette traite, et ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme

on les traite dans les caravanes. Dès le grand matin les palefreniers, qui sont ordinairement arabes, et qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux et des chameaux au temps de la moisson pour faire sortir le blé des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir ils remplissent des sacs de cette paille hachée et broyée, et mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent ces sacs à la tête de leurs chevaux et de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin faisant. Le soir, quand on est arrivé au gîte, les palefreniers les promènent doucement pour les délasser, et les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque temps après ils les mènent à l'eau, et au retour ils remplissent leurs sacs de cinq ou six livres d'orge pour toute la nuit. S'il y a plusieurs chevaux ensemble, les palefreniers ont alors grand soin de les servir tous en même temps; car c'est un ancien proverbe ici qu'un cheval tombe malade sitôt qu'il voit son voisin manger seul et sans lui. C'est en effet une chose risible de voir dans les haltes des caravanes les palefreniers courir de toutes leurs forces, leurs sacs à la main remplis d'orge et de paille, pour être les premiers à

donner à  
ment, dis  
ce qui es  
on y fait p  
palefrenie  
sur le cor  
pour de br  
ant de la  
soil bien  
arts. Je n  
accomme  
qui cause  
ade aux  
evenons à  
De Java  
ous l'avc  
ed de la  
ue le peu  
re, qui  
ants nou  
onter qu  
ue de tr  
fit mont  
t incont  
Il y a q  
un amb  
ande q

donner à manger à leurs animaux; car autrement, disent-ils, ils tomberoient malades. Pour ce qui est des beaux chevaux des seigneurs, on y fait plus de façon; car dès le matin leurs palefreniers jettent plusieurs seaux d'eau chaude sur le corps des chevaux et les frottent à grand tour de bras; puis ils les savonnent en les frottant de la même manière jusqu'à ce que leur poil bien savonné et frotté reluisse de toutes parts. Je ne sais si les palefreniers en France accommoderoient de cet exercice du matin qui cause assez souvent ici une rude bastonnade aux valets paresseux. Quoi qu'il en soit, revenons à la suite de notre voyage.

De Javarabat nous allâmes à Kom, comme nous l'avons dit. En y allant, nous passâmes au pied de la fameuse montagne nommée Telesme, que le peuple appelle *Quidenquilmé*, c'est-à-dire, *qui y monte n'en descend pas*. Les habitants nous racontèrent que Cha-Abas y fit monter quatre soldats qu'on ne revit plus, et que de trois valets de pied que Cha-Soliman fit monter, il n'en revint qu'un seul qui mourut incontinent après.

Il y a quelque temps que la curiosité des gens d'un ambassadeur du roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils

y montèrent, et en revinrent en bonne santé. Ils dirent à leur retour qu'ils n'y avoient vu qu'une carcasse de chameau. Du pied de cette montagne, on tire de gros blocs d'un sel fort blanc. Toute la terre des environs est imprégnée de sel, et on en peut dire autant de toute la Perse jusqu'au golfe Persique. C'est un sel si âcre et si pénétrant, que les chairs et le poisson qu'on en sale perdent leur propre goût et ne laissent sentir que le sel.

Kom a son sultan, son daroga et son calenter. Ce dernier étoit ami particulier de notre ambassadeur. Il lui fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours et le régala splendidement : nous fûmes logés dans un palais dont les bâtimens sont très négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moindre que celle de Lyon ; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout-à-coup de terre, et en si grande abondance, qu'elles détremperent en peu de temps les fondemens des maisons ; et comme ces maisons n'étoient bâties que de briques séchées au soleil, elles tombèrent les unes sur les autres, en sorte que presque toute la ville n'est plus qu'un amas affreux de décombres. Sa situation étoit sur une belle

et grande  
avec un qu  
C'est le pr  
toiles pein

Le 28  
eaux sont  
d'en user  
rant plus c  
puis Sava  
jours à no

montagne  
pain de su  
on l'appel  
qu'elle est  
l'entour la  
nuellement

Le 29 n  
campagne  
paroît pas  
et celle qu  
me fit con  
la Caram  
géographi  
vers le mi  
Quinte-C  
que la Ca  
lorsqu'il y

et grande rivière, qui a un pont de dix arches avec un quai très commode du côté de la ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28 nous passâmes à Kesmabat, où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trois lieues, à les commencer depuis Sava jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue et à notre orient une haute montagne qui s'élève en pointe comme un pain de sucre, et qui est couverte de neige: on l'appelle Eluent ou Oneran, et on dit qu'elle est inaccessible, parce que six lieues à l'entour la terre est brûlante et fume continuellement.

Le 29 nous fîmes six mortelles lieues par une campagne déserte, et sur un gravier où il ne paroît pas un brin d'herbe. Cette campagne, et celle que nous avons traversée depuis Sava, me fit conjecturer que nous pouvions être dans la Caramanie déserte, qui, selon l'ancienne géographie, confinoit à la Parthie, en tirant vers le midi. La Parthie, si nous en croyons Quinte-Curce et Arrien, ne valoit pas mieux que la Caramanie, ce qui obligea Alexandre, lorsqu'il y fut entré, de tirer ses convois de la

Médie. Nous couchâmes à Sinsin, gros et riche village.

Le 30 de novembre nous arrivâmes à Kachan, où l'ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, et conduit dans un beau jardin du roi. Ce jardin a de chaque côté une longue et large allée : la première est de cyprès bien rangés; la seconde est de sapins. Les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes. L'entrée des deux allées est plantée d'arbres fruitiers de toutes les espèces, mais surtout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau courante qui forme des canaux le long des allées, et dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, et le maître jardinier me dit qu'il en payoit douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, et l'autre au milieu du jardin : nous étions logés dans le premier, qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour, et dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc.

La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse et à demi ruinée. Elle est traversée par une rivière impétueuse, nommée *Koucout*, ou *rivière des montagnes*, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'occident, et d'une source qui

ette l'eau de  
Cette ville es  
Perse par se  
habitants, pa  
merce et ses  
voûtées pour  
par les cara  
nus. On y fak  
ustensiles c  
parce que l  
plus doux c  
ouvrages de  
ne sache pas  
plus délicates  
usqu'au 3  
Boutz-Abat,  
fort serrées,  
a un ruissea  
ité de petits  
Le 4 nous  
bourg semb  
onnes, et  
anal soute  
Ghilan et le  
moins la ten  
e l'est que  
aux, que

ette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse par ses édifices, par le nombre de ses habitants, par ses manufactures, par son commerce et ses richesses, par ses rues qui sont voûtées pour la commodité des marchands, et par les caravansérails qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles et d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cuivre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de soie, de magnifiques brocards. Je ne sache pas avoir rien vu en Europe qui soit plus délicatement travaillé. Nous y séjournâmes jusqu'au 3 décembre, que nous allâmes à Boutz-Abat, gros bourg dont les maisons sont fort serrées, et les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruisseau d'eau chaude qui nourrit quantité de petits poissons noirs.

Le 4 nous fîmes six lieues jusqu'à Kababat, bourg semblable au dernier. Les eaux y sont bonnes, et viennent de la montagne par un canal souterrain. Toute la Perse, depuis le Ghilan et le Masanderan, manque d'eau; néanmoins la terre demande à être arrosée, et elle l'est que par le moyen de semblables canaux, que les Persans nomment *karis*. Une

armée ennemie ne sauroit y subsister. C'est ainsi que les Persans ont arrêté les armées des Turcs, et entre autres celles d'Amurat, lequel, après la prise de Bagdad, en 1638, se promettoit de conquérir la Perse. Cependant ce ne fut pas un obstacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrasins, qui en 636 se rendirent maîtres de la Perse.

Le 5 décembre, après cinq heures de chemin nous arrivâmes à Natans. Je ne saurois dire si c'est un bourg ou une ville : on voit un grand nombre de maisons sur le penchant d'une montagne, et séparées par des jardins. La terre qui ne paroît être que du gravier, à force néanmoins d'être arrosée par l'eau qui descend abondamment de la montagne, porte quantité de beau blé et de bons fruits. Les champs sont disposés en terrasse pour retenir l'eau. Le pain est plein de gravier, qui monte avec le suc dont le grain se nourrit. Il n'est point de tamis qui en puisse purger la farine, et délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en souffrent. Les habitants font remarquer comme une curiosité une tour bâtie sur la cime de la montagne par Cha-Abas, en mémoire de ce qu'un de ses oiseaux de chasse avoit apporté une perdrix de très loin. Oléarius dit que ce fut par

que cet o  
L'histoire  
mais les g  
mière, et

Nous et  
nous disp  
jour suiva  
de faire q  
Dambi, n'a  
dans le ca  
plus prop  
qu'à des h  
vu que des  
étant sorti  
le jour en  
d'un côté,  
qui les co

Le 8 de  
qui n'est c  
que des sa  
leur a opp  
cher le ve  
voisines. I  
ces terres  
d'une eau  
très bon  
journalme

que cet oiseau avoit attaqué et tué un aigle. L'histoire est plus belle de cette seconde façon, mais les gens du pays s'en tiennent à la première, et ils nomment l'oiseau *baykouch*.

Nous eûmes un jour de repos à Natans, pour nous disposer, sans le savoir, à la fatigue du jour suivant, dans lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner Dambi, n'ayant pas été possible de nous loger dans le caravansérail de Serdehen, qui étoit plus propre à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava nous n'avions vu que des campagnes incultes et désertes; mais étant sortis de Natans, nous marchâmes tout le jour entre des collines et des rochers, noirs d'un côté, et blanchis de l'autre par des neiges qui les couvroient au septentrion.

Le 8 décembre nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'est qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des sables mouvants à son septentrion. On leur a opposé de grandes digues, pour empêcher le vent de porter ces sables dans les terres voisines. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces terres voisines qui ne sont arrosées que d'une eau salée ne laissent pas de produire de très bon blé et d'excellents melons. Nous séjournâmes à Rich, où notre ambassadeur s'a-

boucha avec le mémondar-bachi d'Ispahan pour régler ensemble le cérémonial de son entrée, et les logements qu'il devoit habiter avec sa suite dans la capitale de l'empire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre ambassadeur, et ses équipages étant prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à Ispahan. Nous y entrâmes le 9 décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamaki.

Cette ville impériale est si célèbre dans tout le monde, et si connue par les relations des voyageurs et par les dictionnaires historiques et géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce seroit répéter ce qui a déjà été dit plusieurs fois. Les premiers compilateurs de ces sortes de dictionnaires, disent que Ispahan est bâti sur les ruines de Hécatonpylos, marquée par Strabon et par Pline pour la capitale de la Parthie; et ils le disent sur l'autorité d'Oléarius, qui en cela paroît s'être trompé. Car Ptolémée fixant la longitude d'Alexandrie à 60 degrés 30 minutes, et celle de Hécatonpylos à 96 degrés, il s'ensuit que la différence est de 50 degrés <sup>1</sup> 30 minutes; à laquelle, si

<sup>1</sup> La différence est de 36 degrés 50 minutes.

l'on aj  
différen  
et celle  
grés 24  
catonpy  
Or Isp  
l'égard  
latitude  
cidenta  
degrés  
degrés  
fort ava  
la Parth  
la perfe  
naturell  
de conn  
s'est pr

<sup>1</sup> La d  
et celle

<sup>2</sup> L'er  
n'ont au

<sup>3</sup> Ispa  
à 32 deg

<sup>4</sup> Ispa  
tonpylos  
ridional

<sup>5</sup> Ispa  
manic q

l'on ajoute 27 degrés 64 minutes <sup>1</sup>, qui est la différence qu'il y a entre la longitude de Paris et celle d'Alexandrie, l'erreur sera de 60 degrés 24 minutes <sup>2</sup>. De plus, Ptolémée met Hécatonpylos à 37 degrés 50 minutes de latitude. Or Ispahan est à 50 degrés 30 minutes <sup>3</sup>; à l'égard de Paris, à 32 degrés 27 minutes de latitude. Par conséquent, Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos de 13 degrés 54 minutes, et plus méridional de 5 degrés 25 minutes <sup>4</sup>. De plus, cette ville est fort avant dans la Caramanie <sup>5</sup>, qui confinoit à la Parthie par le 33<sup>e</sup> degré de latitude. Comme la perfection de la géographie et de l'histoire naturelle d'un pays dont nous avons assez peu de connoissance, a été l'objet principal qu'on s'est proposé en rapportant le journal du P. de

<sup>1</sup> La différence qui est entre la longitude de Paris et celle d'Alexandrie est de 27 degrés 57 minutes.

<sup>2</sup> L'erreur est dans ces 60 degrés 24 minutes, qui n'ont aucun sens.

<sup>3</sup> Ispahan n'est pas à 50 degrés 30 minutes. Il est à 32 degrés 25 minutes de latitude.

<sup>4</sup> Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos d'un seul degré 30 minutes : il est plus méridional de 3 degrés 52 minutes.

<sup>5</sup> Ispahan ni Hécatonpylos ne sont dans la Caramanie qui en est fort éloignée.

la Maze, on s'est donné la liberté d'en retrancher cent aventures inévitables dans un long voyage, et qui ne sont intéressantes que pour ceux qui y ont eu part, mais qui sont indifférentes à ceux qui les lisent, parce qu'elles ne leur apprennent rien de nouveau ou qui en vaille la peine. On ne doit pas cependant omettre que le P. de la Maze fit ce voyage en missionnaire et en homme de sa profession, entretenant l'esprit de piété et de religion parmi cette nombreuse troupe de gens à la suite de l'ambassadeur polonois, instruisant, exhortant, disant la messe, et administrant les sacrements autant que la commodité du temps et des lieux pouvoit le permettre. Sa présence empêcha bien du mal, et ses entretiens firent beaucoup de bien.

Lorsqu'il fut arrivé à Ispahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de son ambassade pour lui parler de celles de sa mission de Chamaki. Lorsqu'il les vit prêtes à se terminer, il le fit souvenir plusieurs fois de la recommandation du Pape et du roi de Pologne en faveur de la mission de Chamaki. Zurabeck remettoit de jour à autre cette négociation; mais le jour d'en parler ne venoit point. Ce seigneur étoit du caractère de ceux

qui n'ont  
intérêt  
parole  
roien  
qu'ils

Le  
mais  
fauss  
Mais  
prote  
l'arch  
d'Ar  
l'ord  
caire  
du P  
de V

Ce  
l'hor  
le P.  
désir  
sa p  
avis  
lat f  
mag  
avo

qui n'aiment qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, et qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines et frivoles, parce qu'ils croiroient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendroient aux autres.

Le P. de la Maze ne vit que trop clairement, mais trop tard, qu'on ne lui faisoit que de fausses promesses qui n'aboutiroient à rien. Mais en même temps Dieu lui donna un autre protecteur d'un caractère bien différent; ce fut l'archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma d'Artois - Pignatelly, duc de Saint-Élie, de l'ordre des Carmes-Déchaussés, nommé vicaire apostolique pour les Indes, ambassadeur du Pape, de l'Empereur et de la république de Venise vers le roi de Perse.

Cet illustre vicaire apostolique, qui avoit l'honneur d'être parent du Pape <sup>1</sup>, prévint le P. de la Maze, et lui offrit ses services. Il désira même qu'il se tint toujours auprès de sa personne, et voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce prélat fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée.

<sup>1</sup> Innocent XII.

Le roi lui donna le lendemain sa première audience avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le roi et tous les seigneurs de sa cour avoient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On étoit charmé de son air de modestie; joint à une physionomie aussi avenante qu'elle étoit pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisoit l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience qu'il supplia ce prince de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamaki, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le roi accorda cette grâce, non seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes.

Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le P. Élie, évêque d'Ispahan, religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés, de porter les réponses du Grand-Sophi. Ces deux

prélats  
d'Ispahan  
P. de la  
sion, pr  
son insi  
Nous  
mission  
qu'il av  
journal  
nouveau  
partit d  
1699. I  
ils allèr  
de Pers  
visé en  
milieu  
grenadi  
la tête  
le père  
étoient  
beaux,  
longs d  
tapis tr  
Nou  
fermoi  
de Per  
qu'à la

prélats partirent en même temps. L'évêque d'Ispahan prenant sa route par Chamaki, le P. de la Maze, qui devoit retourner à sa mission, prit congé de l'archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, et suivit le P. Élie.

Nous avons le journal du retour de ce père missionnaire; mais comme il fit la même route qu'il avoit tenue en venant à Ispahan, et son journal d'ailleur ne nous apprenant rien de nouveau, on se dispense de le rapporter. Il partit d'Ispahan pour Chamaki le 14 septembre 1699. Il dit dans son journal, qu'étant à Kom, ils allèrent voir les sépulcres des derniers rois de Perse. C'est, dit-il, un superbe édifice divisé en plusieurs appartements, et placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On nous fit entrer, ajoute le père, dans deux grandes salles voûtées, où étoient dans chaque salle deux ou trois tombeaux, élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept, et larges de quatre, couverts de tapis très précieux.

Nous ne pûmes savoir si ces tombeaux renfermoient les corps de quelques-uns des rois de Perse; car on dit communément à Ispahan, qu'à la mort du roi on fait trois cercueils par-

faitement semblables, dont l'un est porté à Kom, un autre à Meched, et un autre à Ardebil, et qu'on ne sait point dans lequel des trois cercueils le corps du roi est enfermé.

Nous fûmes surpris, ajoute le P. de la Maze, en entrant dans les deux salles, d'entendre une espèce de musique. Nous vîmes quinze moulas qui tenoient l'alcoran en main et qui étoient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantoit des airs d'une voix très forte et très harmonieuse, et on l'entendoit avec plaisir. On ne cessa pas de chanter tant que nous fûmes dans les salles; mais en sortant, ces moulas se présentèrent à nous, et nous firent bien payer la musique que nous avions entendue.

~~~~~  
Du P. J
Jésus
temb

JE r
lettres
ment i
le Shin
et à Ch
siège d
Il n
plus t
été jus
tir du
éviden

' Ou
' Sh

LETTRE

Du P. Bachoud, missionnaire de la compagnie de Jésus, en Perse, écrite de Chamaki¹, le 25 septembre 1721, au P. Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je ne doute pas que vous n'attendiez nos lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le Shirvan², province du royaume de Perse, et à Chamaki, capitale de cette province, et le siège de notre mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plus tôt; car dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir du Shirvan, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; je hasarde aujourd'hui

¹ Ou *Shamahi*. (*N. des Éd.*)

² Shirvan, en persan, signifie *pays de lait*.

la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, et je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue : je commence par vous dire, mon révérend père, que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspiration que l'Etmadoulet¹, ou premier ministre du roi, a formée depuis quelque temps contre l'état.

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples mahométans sont partagés en deux sectes aussi anciennes que le mahoméisme, et qui sont depuis long-temps ennemies. Ceux de la première s'appellent *Sefis* ou *Schais*, c'est-à-dire *purs*, ou *Schahis*, du nom de *Schah*, qui est celui que tous les peuples d'Orient donnent au roi de Perse. Ceux de la seconde secte se nomment *Sunnis*, qui veut dire en langue persane *orthodoxes*, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, et qu'ils traitent d'hérétiques les Mahométans de la première secte. Les Persans sont de la première; les Turcs et les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux sectes ont le même alcoran, et

¹ C'est-à-dire, en persan, *appui de la magnificence*.

croient également Mahomet apôtre de Dieu : mais parce que ceux de la première secte finissent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar ¹ et plusieurs autres imans, ou prétendus saints du mahométisme, ceux de la seconde, qui les révèrent et les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs saints du mépris que les Persans Sefis ont pour eux. Les Sefis ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les Sunnis. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtrier de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, gendre de Mahomet, et mari de Fatima sa fille. Ces deux frères furent tués par Moavia, lieutenant-général d'Odeman, troisième calife après Mahomet. Les Persans Sefis les mettent au nombre de leurs martyrs. Les rois de Perse se font honneur d'être descendus de Hussein, ce qui leur fait donner en langue persane le nom de Hussein-Sefi, c'est-à-dire, fils de la famille de Hussein.

Ali, gendre de Mahomet, fut l'auteur de la secte des Sefis : elle fut maintenue en Perse par ses rois ; mais cette secte étant bien moins nombreuse et considérée que celle des Sunnis,

¹ Premier successeur de Mahomet.

qui avoit pour elle toute la puissance ottomane, Schah-Ismaël, un des successeurs d'Ali, jaloux de la fortune que la secte des Sunnis avoit faite au désavantage de celle des rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit et d'augmenter par ce moyen les forces de son empire.

Pour y parvenir il crut devoir commencer par faire renaître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les Sunnis, et il le fit en renouvelant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan et d'Hussein, petits-fils de Mahomet. Il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prières publiques par des imprécations contre Omar et les autres imans ou prétendus saints du mahométisme : enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples que le sont dans le pays les Juifs et les chrétiens, il les soumit à payer comme eux le carache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'etmadoulet, ou premier ministre du roi de Perse, étoit, à son insu, de la secte des Sunnis. Comme il y étoit très attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le roi faisoit contre les Sunnis, et surtout les imprécations des Persans

contre les
fait ses e
maître co
son crédi
parmi le p
jugeant q
dans la P
que les Se
nis, ce mi
sa secte, c
sur le trôn

Pour en
qu'une rév
souverain,
duire une
dont il sau
moyen qu
des prince
ment que
vince sero
à commen
peuples s'a
sons dans
occupent l
de la mer

¹ C'est-à-

contre les saints de la secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir par son crédit les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple. Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y auroit qu'un maître absolu dans la Perse, qui pourroit détruire tout ce que les Sefis avoient introduit contre les Sunnis, ce ministre, soit ambition, soit zèle pour sa secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son roi et de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une révolte des sujets contre leur légitime souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'empire, dont il sauroit bien profiter, et ce fut aussi le moyen qu'il employa. Ce ministre étant issu des princes du Daghestan ¹, se persuada aisément que les peuples qui habitent cette province seroient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent Lesghis; nous les connoissons dans l'histoire sous le nom de Lazes. Ils occupent les montagnes du Daghestan, du côté de la mer Caspienne : ce sont une espèce de

¹ C'est-à-dire *pays de montagnes.*

Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant de peu. Ils ne se servoient autrefois que de flèches et de lances; mais à présent ils sont tous armés de pistolets et de sabres : ils ont appris à les forger, et s'en servent très adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares-Nogais et aux Circassiens : ils font de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres sujets du roi de Perse. Ils sont gouvernés par un prince qu'ils nomment, Schamcal. Le choix du gouverneur appartient au roi de Perse; mais il est obligé de choisir toujours un des princes du Daghestan.

Le gouverneur fait sa résidence à Tarkou, petite ville sur la mer Caspienne : elle est la seule ville du Daghestan. Ce prince a sous lui plusieurs autres petits seigneurs qu'on nomme *beghs*, c'est-à-dire gentilshommes. Ce fut avec les armes de ces peuples que l'etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets. Il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la province du Shirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les Sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux. Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer

des gen
l'occasio
en pen
entrèren
si prom
tance. Il
lages par
soit cha
la conste

Le roi
désordre
le trahiss
venu con
il ne pu
comblé
fiance, n
pable d'u
clairemen
son indig
avoit eu
champ q
les yeux
une étro
plice le r
Le ch
puni, le
due à la

des gens accoutumés au pillage à profiter de l'occasion, de piller ailleurs. Ils s'attroupèrent en peu de temps, et s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Shirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passaient; leur troupe grossissoit chaque jour, et ravageoit le pays, jetant la consternation partout.

Le roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres : il fut même averti que son ministre le trahissoit et favorisoit cette irruption. Prévenu comme il l'étoit en faveur de son favori, il ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité royale, fût capable d'une si noire action ; mais elle lui fut si clairement prouvée, qu'il n'en put douter. Alors son indignation ayant succédé à l'amour qu'il avoit eu pour son ministre, il ordonna sur-le-champ qu'on lui fit passer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, et il le fit jeter dans une étroite prison, pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert et puni, le roi crut que la tranquillité seroit rendue à la province du Shirvan ; mais les révol-

tés, que le ministre avoit rendus si puissants, se sentant assez forts pour soumettre la province entière, et en conserver la possession, continuèrent leurs courses, pillant et massacrant ceux qui s'opposoient à leurs fureurs : ils se rendirent, en effet, bientôt les maîtres de la campagne.

Ils en vouloient particulièrement à la ville de Chamaki, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendue très opulente. Ils s'approchèrent de ses murs le 15 août dernier, avec une armée d'environ quinze mille hommes. Ils comptoient moins sur leurs forces pour y entrer victorieux, que sur les Sunnis qu'ils savoient être dans la place. Ils se flattèrent que, sitôt qu'ils s'en approcheroient, les Sunnis ne manqueroient pas d'employer la force et l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le gouverneur de Chamaki se fioit en effet si peu aux gens de cette secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles pour bien faire garder les portes de la ville ; mais, malgré toutes ses prévoyances, les Sunnis, qui étoient d'intelligence avec les assaillants, trouvèrent le moyen de leur ouvrir

une des
de gran
rent tou
passage
ensuite
maisons
rent, fa
trouvoie
pour les
Le co
pouvoir
les, prit
moins sa
rent suiv
l'espéran
chés; ma
soit qu'e
purent à
en fut si
traitèren
et un aut
corps au
doient au
nous, po
évèrend
ation. I
glade, le

une des portes. Les révoltés y entrèrent jetant de grands cris et le sabre à la main. Ils égorgèrent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur passage et mirent les autres en fuite. Ils allèrent ensuite se retrancher dans les quartiers et les maisons des Sunnis. Le lendemain ils en sortirent, faisant main-basse sur tous ceux qui se trouvoient en leur chemin, et forçant les maisons pour les piller.

Le commandant de la ville désespérant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite, pour mettre du moins sa vie en sûreté. Mais les révoltés le firent suivre, l'arrêtèrent et l'enfermèrent, dans l'espérance de lui faire déclarer ses trésors cachés; mais soit qu'il n'en voulût rien découvrir, soit qu'en effet il fût sans or et argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande, qu'ils le mirent en pièces. Ils traitèrent avec la même inhumanité son neveu et un autre de ses parents, et jetèrent leurs corps aux chiens. Nos catholiques, qui s'attendoient au même traitement, se réfugièrent chez nous, pour se préparer à la mort. Jugez, mon révérend père, quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instants, le P. de Langlade, le frère Henry et moi, étant au pied de

l'autel de notre chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Régis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos catholiques étions à toute heure exposés.

Nous eûmes sujet de croire que nos vœux furent favorablement écoutés, car toute la fureur des révoltés tomba sur les Sefis, qui sont, comme nous l'avons dit, de la secte du roi : ils en égorgèrent quatre à cinq mille ; mais à l'égard de nos marchands et de nos chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux sans vouloir attenter à leur vie. Les marchands moscovites perdirent en ce jour, pour leur part, plus de soixante-dix mille tomans de cinquante livres chacun ¹.

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvriions les prétendus vases d'or de nos autels : mais après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornements, et quelques linges d'autel, le Seigneur ayant per-

¹ Il est maintenant de soixante livres tournois.

mis qu
bés so
ce trait
l'attenc
Jean-F
mon ré
grâces
Nous
garderc
mais, qu
demeur
notre ch
dons est
pourrez
d'église,
autels. N
mettra P
jouissen
Dieu a
l'infidéli
de nos
prophèt
calme e
tous, et
sacrifice

mis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement, plus favorable que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Régis; nous vous supplions, mon révérend père, de joindre vos actions de grâces aux nôtres.

Nous ne savons pas encore si les révoltés garderont cette ville, ou s'ils l'abandonneront; mais, quoi qu'il arrive nous sommes résolus d'y demeurer pour conserver notre mission et notre chapelle. La grâce que nous vous demandons est de nous envoyer le plus tôt que vous pourrez, de nouveaux ornements et du linge d'église, pour réparer nos pertes et décorer nos autels. Nous devons espérer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouissent long-temps de leur prospérité. Si Dieu a voulu se servir d'eux pour punir ici l'infidélité et le schisme, et éprouver la patience de nos catholiques, il jettera, comme dit le prophète, les verges au feu et nous rendra le calme et la paix. Nous nous recommandons tous, et nos catholiques avec nous, à vos saints sacrifices.

LETTRE

Du révérend P. H. B***, missionnaire en Perse, à
M. le comte de M***.

MONSIEUR,

Le vif intérêt que vous prenez à nos missions, et la part que vous avez aux travaux de nos ouvriers évangéliques, ne me permettent pas de différer plus long-temps à vous envoyer les détails que vous me demandez sur les divers pays que j'ai parcourus. Destiné par la divine Providence à travailler dans les missions de Perse, mes premiers soins ont été d'apprendre la langue arménienne, la langue turque et la persane, persuadé que sans cela je n'y pourrois pas être fort utile. J'ai déjà traversé, en différents temps, les royaumes des Élamites et de Suse, peu fréquentés par les Européens, occupé sans cesse à instruire et à consoler les chrétiens qui y habitent. Je consacrais le temps qui me restoit de mes fonctions à m'informer des mœurs, de la situation et des antiquités des pays où je me trouvois.

Han
lement
italien.
nom. F
que les
à-dire,
est la p
tagnes
Taurus
lèbre A
montag
simples
est à tr
tude se
cienne,
magnifi
fort éle
laine, s
tères h
de dix
les tom
dessus
magnif
l'histoi
breux.
sur l'a
struits

Hamadan, ville de Médie, où je fais actuellement mon séjour avec le P. Zerilli, jésuite italien, est la capitale d'une province de même nom. Elle est située au pied du mont Alvand, que les Persans appellent Sultan-Alvand, c'est-à-dire, la *reine des montagnes*, parce qu'elle est la plus fertile, et l'une des plus hautes montagnes de Perse. C'est une branche du mont Taurus, qui s'étend jusqu'au Persique. Le célèbre Avicenne a demeuré long-temps sur cette montagne pour y faire ses observations sur les simples dont elle est toute couverte. Hamadan est à trente-cinq degrés douze minutes de latitude septentrionale. C'est une ville très ancienne, à en juger par les ruines d'un temple magnifique dont il ne reste plus qu'un dôme fort élevé, bâti de briques peintes en porcelaine, sur lesquelles paroissent quelques caractères hébreux. Sous ce dôme est une chapelle de dix-huit pieds en carré, où sont, dit-on, les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Audessus des tombeaux s'élèvent deux mausolées magnifiques, d'un bois très dur : sur l'un l'histoire d'Esther est gravée en caractères hébreux, avec ces mots : *la grande reine Esther*; sur l'autre on lit : *Ces mausolées ont été construits par Ardacier ou Arsaces* : mais il n'y a

pas de date qui détermine lequel des Arsaces. Le mausolée de Mardochée est à droite; il a sept pieds de longueur et de hauteur, sur trois pieds de largeur. Celui d'Esther est à gauche et de la même structure, sinon qu'il est d'un pied plus haut que celui de Mardochée. Les Juifs y entretiennent un grand nombre de lampes qui brûlent jour et nuit, et vont aux jours de fête y faire leurs prières.

Comme je rendois visite un jour à un seigneur persan, un derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les saintes Écritures, qui s'y trouva, fit tomber la conversation sur des matières de religion. Il commença par donner de grands éloges à la religion chrétienne. Il avoua qu'il la trouvoit très conforme à la raison si ce n'est dans le point où elle enseigne que Jésus-Christ est Dieu. Il est vrai, lui dis-je, que nous croyons la divinité de Jésus-Christ; ce point est le fondement de notre religion; ce qui m'étonne, est que vous le disiez vous-même dans votre alcoran, et que vous ne le croyiez pas; car, de bonne foi, que signifie *Rouh-Alah*, qui est le nom que Mahomet donne à Jésus-Christ? Ce mot arabe, car j'ai étudié à fond cette langue, me dit-il, signifie l'esprit ou l'ame de Dieu. Cet esprit,

ou cette
elle dif
chose a
répond
Dieu: I
ce qui
Il paru
sa bonn

Rouh-

Je v
trouv
sincérit
rent, p
tirée. E
rer leur
ténèbre

Tou
viche,
un hou
très gr
chrétie
Vous r
parce
de sain
dans c
uns de
Jésus-

ou cette ame de Dieu, lui répliquai-je, est-elle différente de Dieu, ou est-elle une même chose avec Dieu? L'ame et l'esprit de Dieu, me répondit-il, ne peuvent pas être différents de Dieu: Donc, ajoutai-je, Jésus-Christ est Dieu; ce qui est une même chose avec Dieu, est Dieu. Il parut touché de cette conséquence; je louai sa bonne foi à me donner le vrai sens du mot *Rouh-Alah*.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pas trouvé dans les autres mahométans la même sincérité; ils donnent à ce mot un sens différent, pour éluder la conséquence que j'en ai tirée. Prions le Dieu des miséricordes d'éclairer leur esprit et de dissiper entièrement les ténèbres qui les environnent.

Tous tant que nous sommes, reprit le derviche, nous reconnoissons Jésus-Christ pour un homme divin, et nous avons pour lui un très grand respect, au lieu que vous autres chrétiens n'avez que du mépris pour Mahomet. Vous respectez Jésus-Christ, lui répliquai-je, parce qu'il y a dans sa conduite des caractères de sainteté qui vous frappent. Montrez-nous dans celle de Mahomet l'ombre de quelques-uns de ces caractères divins. Vous respectez Jésus-Christ, parce que vous le reconnoissez

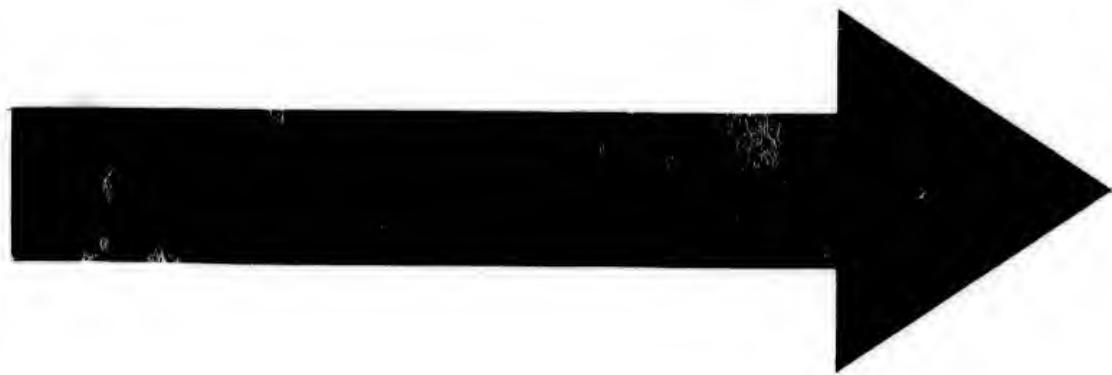
pour un prophète envoyé de Dieu aux hommes, et vous le reconnoissez pour tel à des marques évidentes, auxquelles vous avouez qu'on ne sauroit résister. En est-il quelqu'une qui nous puisse donner une pareille idée de Mahomet? Quelle a été sa conduite? Quelle doctrine a-t-il enseignée aux hommes? Par quels miracles a-t-il prouvé qu'il étoit envoyé de Dieu? Quels prophètes avoient prédit sa mission? Je ne vous rappellerai pas les circonstances honteuses de sa vie, que je suis assuré que vous détestez vous-même dans le fond du cœur. Non, j'ai trop bonne opinion de vous; ce n'est pas par la conduite de Mahomet que vous pouvez juger qu'il est prophète. Son alcoran, où il a lui-même osé publier ses impudicités, s'élèvera dans tous les siècles en témoignage contre lui; eussiez-vous même en sa faveur les miracles les plus éclatants, sa vie infâme en effaceroit tout l'éclat et aucun homme de bon sens ne pourroit s'y laisser tromper. Mais quels miracles nous alléguiez-vous en sa faveur? *Son voyage au Ciel sur le cheval Alborach, à qui il promet le paradis; la lune partagée avec ses doigts*, sont des rêveries qui n'en imposent qu'au peuple; les honnêtes gens

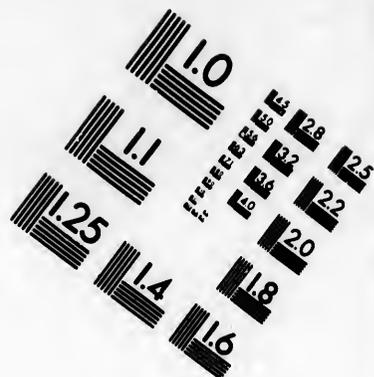
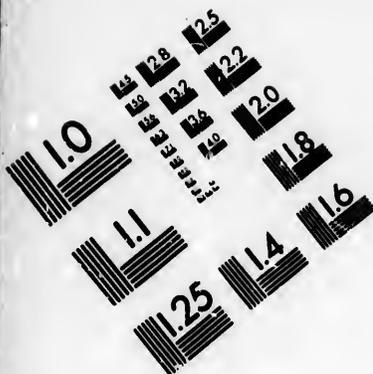
s'en mo
reconn
don de
bien de
dues d
mœurs
sur les
de fum
d'eau c
che du
Cieux
ce qu'on
des fou
des abe
des vac
rer; le
mis dan
de cette
sa doctri
Du m
homme
Mahom
avoir d
législate
croire
Quel pr
même,

s'en moquent; et d'ailleurs Mahomet lui-même reconnoît que Dieu ne lui a pas accordé le don des miracles. Quant à la doctrine, combien de contradictions et d'absurdités répandues dans son alcoran, opposées aux bonnes mœurs et à la droite raison! *Le monde appuyé sur les cornes d'un taureau; le Ciel composé de fumée; le soleil placé dans une fontaine d'eau chaude; une étoile brillante qui se détache du firmament, pour renverser du haut des Cieux les démons, lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit; Salomon qui s'entretient avec des fourmis et des oiseaux; Dieu qui jure par des abeilles, et qui jure un moment après par des vaches le contraire de ce qu'il vient de jurer; le vin défendu dans un chapitre et permis dans un autre, et mille autres absurdités de cette nature font assez connoître quelle est sa doctrine.*

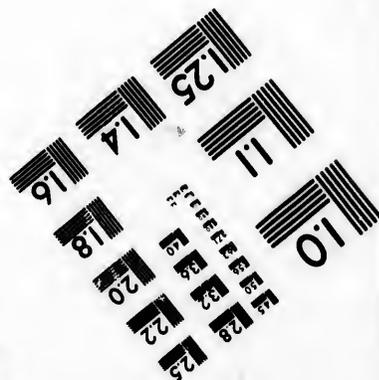
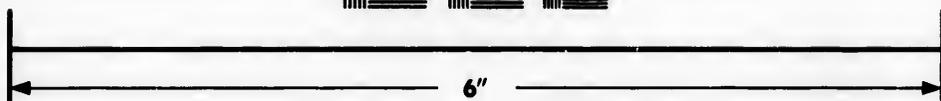
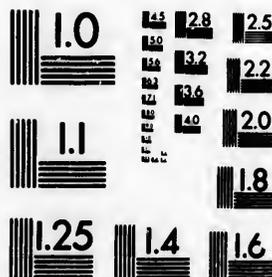
Du moins falloit-il que Dieu marquât aux hommes par quelques signes évidents que Mahomet étoit envoyé de sa part; il devoit y avoir des prédictions touchant ce nouveau législateur, qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? Quel prophète a parlé de lui? Jésus-Christ lui-même, dans son Évangile, reprit le derviche

en m'interrompant, promet qu'il enverra l'Esprit consolateur, et ce passage doit être entendu de Mahomet; Jésus-Christ l'avoit marqué par son nom, mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'étoit sans fondement que les mahométans nous reprochoient cette falsification des Écritures; qu'ils ne pouvoient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet Esprit que Jésus-Christ promettoit à ses apôtres ne pouvoit pas être Mahomet, parce que cet Esprit consolateur devoit enseigner aux Apôtres et rappeler dans leur esprit toutes les instructions que Jésus-Christ leur avoit données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes et celles de Jésus-Christ! Jésus-Christ ne parle que de douceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque jour sa croix, qu'on haïsse sa propre chair, qu'on aime ses ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur fasse du bien, qu'on étouffe jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Mahomet enseigne-t-il ces maximes? L'Alcoran, au contraire, n'inspire-t-il pas la violence, l'emportement, l'or-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8
2.0 2.2
2.5 2.8
3.2 3.6
4.0

57
58
01

sienne; qu'au reste, il feroit attention à toutes ces choses, et me prioit de trouver bon qu'il vint encore dans quelques jours en conférer avec moi. Je lui marquai le plaisir que j'avois de le voir dans ces dispositions, et l'assurai qu'il me trouveroit toujours prêt à l'entendre.

Il y a en Perse différentes sectes de mahométans, ou, pour mieux dire, il y a presque autant de différentes opinions en matière de religion qu'il y a de différentes conditions. La croyance de l'artisan n'est pas celle de l'homme de lettres: le courtisan a encore la sienne qui lui est propre.

Le simple peuple suit l'alcoran à la lettre et prétend que les mystères qu'il renferme sont trop au dessus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer. Cette prévention est un obstacle à leur conversion presque insurmontable; car, quand les missionnaires leur ont montré l'absurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce sont des mystères qu'ils ne sauroient entendre, et que Dieu s'en est réservé la connoissance à lui-même et à son prophète.

Les gens de lettres expliquent l'alcoran; ils en étudient l'interprétation, et aiment à dispu-

ter sur
a con
victoi
ques n
as bea
que tu
toi un
Les
jamais
illusion
pendan
ionnai
esprit q
écouten
avec no
mettent
attentifs
de bonn
vaincus
eux av
actère.
Cette
dupart
ent au
n gran
entendr
ouceu

ter sur leur religion. Quand un missionnaire les a convaincus, d'ordinaire tout le fruit de sa victoire se réduit à quelques éloges et quelques marques d'estime qu'ils lui donnent : *Tu as beaucoup d'esprit*, lui disent-ils ; *je voudrais que tu fusses de notre religion, elle auroit en toi un habile défenseur.*

Les gens de cour qui ont du savoir ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet et aux illusions de son alcoran : ils ne laissent pas cependant de professer le mahométisme. Les missionnaires s'insinuent plus aisément dans leur esprit que dans celui du simple peuple. Ils nous écoutent volontiers, et ils aiment à s'entretenir avec nous de religion. Ce sont eux qui nous mettent les premiers sur cette matière ; ils sont attentifs à nos raisonnements, et ils ont assez de bonne foi pour avouer, quand on les a convaincus, qu'ils en ont senti toute la force. Tous ceux avec qui j'ai traité m'ont paru de ce caractère.

Cette curiosité et cette franchise qu'ont la plupart des Persans en matière de religion donnent aux missionnaires qui vivent parmi eux un grand avantage. Il faut, pour les engager à entendre parler de Jésus-Christ, beaucoup de douceur et de modération ; l'emportement d'un

zèle trop ardent seroit un grand obstacle , surtout s'il leur paroissoit qu'un missionnaire montrât quelque plaisir de les voir embarrassés par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur et de la passion puisse être animé de l'esprit de Dieu. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme , une manière trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des livres saints qu'ils ont entre les mains : ils découvrent eux-mêmes combien les histoires qui y sont écrites sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son alcoran. Quelques missionnaires de notre compagnie se sont servis utilement de cette lecture pour gagner à notre sainte foi plusieurs personnes de distinction.

Je passai l'année dernière dans le Laurestan ; c'est le royaume des Élamites , où Chodorlahomor régnoit du temps d'Abraham. Il confine à la seigneurie de Goulpakan , à l'orient ; à la Susiane , au midi ; au Tigre , à l'occident , et à la Médie inférieure , au septentrion. Courmabat , sa ville capitale , est situé au 33° degré de latitude. Ce n'est qu'une forteresse qui n'a rien de considérable que le palais du gouverneur et des boutiques magnifiques.

Du Laurestan , j'allai à Avignerd , ville si-

tuée s
die ; e
d'une
la rivi
tretier
la con
Enfi
vaux e
empire
han , e
grande
en y c
pas pe
de reli
publiq
surtou
parce e
que le
leur de
envoie
afin qu
grande
Quo
autant
d'Euro
ment d
péens

tuée sur les confins de la Susiane et de la Médie ; elle est bâtie en amphithéâtre sur le déclin d'une colline : au pied de ses murailles coule la rivière de Gamasan. Son gouverneur y entretient mille cavaliers pour la garde de toute la contrée.

Enfin, après dix ans de courses et de travaux dans les différentes provinces de ce vaste empire, mes supérieurs m'appelèrent à Ispahan, capitale de toute la Perse. C'est une grande ville, qui a près de dix lieues de tour, en y comprenant ses faubourgs, mais qui n'est pas peuplée à proportion. Il y a trois couvents de religieux, quantité de jardins et de places publiques, tous très beaux. Rien n'approche surtout de la magnificence de la cour ; mais parce qu'elle ne paroît jamais mieux que lorsque le roi assemble tous les seigneurs pour leur donner à manger dans son palais, je vous envoie la description du palais et du festin, afin que vous ayez une idée plus juste de la grandeur de ce prince.

Quoique les bâtimens de Perse n'aient pas autant de justesse dans leur structure que ceux d'Europe, ils ont néanmoins un certain agrément qui donne de l'admiration aux Européens mêmes, et il n'y en a pas un qui ait vu

le palais du roi de Perse, sans avoir été frappé de sa beauté. Il est bâti à l'occident, dans une grande place appelée *Méidan*, c'est-à-dire *marché*. C'est une des plus belles places du monde. Sa longueur est de sept cents pas ordinaires sur trois cents de largeur; les quatre côtés sont bâtis en portiques de la même structure que les ailes de l'entrée du palais.

Les jeunes seigneurs de Perse s'exercent dans cette place à jouer au mail à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche, laquelle est dressée au milieu de la place. Le roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met à bas. Il lui envoie aussi quatre cents écus pour une collation que le roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tout les seigneurs le vont féliciter sur son adresse et sur l'honneur que le roi lui a fait.

A l'orient de cette place, vis-à-vis le palais du roi, paroît une mosquée dont le dôme est une pièce très hardie à cause de sa grande largeur. Les dehors de ce dôme sont peints en

porcel
large
sent d
le croi
portiq
beaux

A l'
est la g
Abas,
Perse.
pièce
archite
extrao
sieurs
aussi d
mosqu
verniss
dorés
frontis
queté d
qu'il es
le plât
vermei
cour fo
colonn
teaux,
sont az

porcelaine ; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paroissent de gros caractères persans. La pomme et le croissant qui sont au bout sont dorés. Son portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, est la grande mosquée du roi, élevée par Schah-Abas, le dernier des douze imans ou saints de Perse. Le portail de cette mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles architectes de l'Europe. Il est d'une hauteur extraordinaire. Le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs, et ce cordon de marbre règne aussi dans les portiques et dans le corps de la mosquée. Toute la façade est peinte d'azur vernissé ; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief. Le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré. On entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granitelle. Les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurés et dorés. Les Persans y font leurs

prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour. La mosquée est à droite; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries. Le corps de la mosquée est fort vaste : elle a un double dôme de la même structure que celui de la belle mosquée qui est vis-à-vis du palais du roi.

Il y a devant ces dômes deux minarets, couverts d'ouvrages de marqueterie; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur. Ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit, qu'à peine un homme y peut monter; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des musiciens est encore un des beaux ornements de la place. Les joueurs d'instruments du roi s'y rassemblent trois fois par jour, à midi, au soleil couchant et à deux heures après minuit; mais les jours de fête, leur tintamarre se fait entendre le jour et la nuit; je dis tintamarre, car ils sont plus de soixante qui jouent ensemble; les uns battent des timbales, les autres de gros tambours, d'autres

jouer
gorg
cris a
On
gnific
un gr
fit ap
l'eut
mal n
La p
c'est-
un lie
crimin
Il y a
étages
sorte
pour
dorée
Le
très
toute
le pre
les éta
le div
qualit
assez
sans y

jouent du hautbois, et d'autres crient à pleine gorge dans de longues trompettes, mêlant leurs cris au bruit des instruments.

On entre dans le palais du roi par deux magnifiques portes, entre lesquelles on a rangé un grand nombre de canons que Schah-Abas fit apporter de la ville d'Ormus, lorsqu'il l'eut prise sur les Portugois; mais ils sont si mal montés qu'on ne pourroit pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, *la porte de Dieu*, parce que c'est un lieu de refuge d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de Sa Majesté. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages qui forment beaucoup de chambres; de sorte qu'en le voyant de loin, on le prendroit pour une grosse tour environnée de galeries dorées qui règnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très belle et très grande salle d'audience qui commande toute la place. Le roi y tient toujours assemblée le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des seigneurs, et pour y prendre le divertissement des jeux que les enfants de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les gentilshommes servants

et les officiers de guerre qui se tiennent debout derrière ceux qui sont assis. Elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est d'un ouvrage très délicat ; il y a beaucoup de peintures sur les murailles ; mais qui auroient besoin d'un bon peintre pour les rendre régulières. Le plafond est d'un bois bien travaillé et bien doré, soutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du côté de la place. La salle est presque carrée, et n'a pas moins de soixante pieds de longueur. Il y a au milieu un grand bassin de marbre, où, malgré la grande élévation de la salle, on fait jouer des jets d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'usage des festins public est très ancien dans la Perse, puisque le livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus ; mais ceux qu'on fait maintenant sont plutôt des festins d'audience que des banquets de réjouissance. C'est durant ces festins que le roi traite des affaires d'état, et qu'il donne audience aux ministres des princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison du roi ; tout y brille : les tapis sur lesquels on s'assied sont de grand prix ; les nappes sont de brocard. On sert le roi dans

un v
mètre
port
matie
une c
L'écu
princ
goûte
d'or,
gue f
côté,
charg
scellée
et il e
l'écu
Apr
convie
de cer
vercle
plat n
mètre.
avant
confit
Le ser
cède t
viés p
aussi a

un vase d'or pur, de plus de trois pied de diamètre; le couvercle et le cadenas sous lequel la portion du roi est renfermée, sont de la même matière, et on porte ce vase en cérémonie sur une espèce de brancard, orné de lames d'or. L'écuyer-tranchant ouvre le cadenas devant le prince; il se met à genoux, et après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuiller et une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinctives de sa charge. On sert au roi le vin dans des bouteilles scellées; le grand-maitre les ouvre devant lui, et il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'écuyer qui lui a servi son plat.

Après qu'on a servi le roi, on présente aux conviés le riz, le bouilli et le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pèsent deux fois autant; chaque plat n'a pas moins d'un pied et demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or; et avant que de servir en or, on a déjà servi les confitures en vaisselle d'argent et de porcelaine. Le service des confitures et des sucreries précède toujours le repas; on les sert aux conviés pendant le temps des audiences, et c'est aussi alors que le roi fait donner du vin aux

seigneurs de sa cour. Les bouteilles et les tasses dans lesquelles on le sert sont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range sur les bords du bassin de marbre qui est au milieu de la salle, et on place au coin de ce bassin quatre petits tonneaux d'or et quatre d'argent qui pèsent chacun la charge d'un homme. On les met en ordre avec les bouteilles, les tasses, les cassolettes et les pots de fleur qui sont tous d'or ce qui fait une agréable symétrie. On met en parade devant la salle quantité d'éléphants, de lions, de tigres, de léopards, et tous les animaux rares de la ménagerie; les chaînes et les clous avec lesquels on les attache sont d'or, et chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une desquelles est sa boisson, et dans l'autre sa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'est le coup d'œil magnifique que présentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette salle; chaque cheval vaut un trésor. Les étriers sont d'or; les brides, les devants et les derrières des selles sont d'or émaillé, garnis de pierres précieuses, aussi bien que les housses. Le harnois de l'un est garni de diamants; celui de l'autre d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de très

gros
la p
parn
men
com
d'or
U
pris
ment
s'em
s'app
ment
pond
distin
derni
qua a
» mur
» cas d
Le
salle,
couv
un ca
sont a
pectu
Les e
ceme
qui d

grosses perles et de toutes sortes de bijoux de la plus grande richesse. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes sauvages richement enharnachés, et l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux bassins d'or où sont leur nourriture et leur boisson.

Un Espagnol se trouvant en cette cour, surpris des ânes sauvages si bien parés et si richement couverts, perdit sa gravité, et ne put s'empêcher de rire. Un officier de la cour s'approcha de lui, et lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occasion de rire. Il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitoit avec le dernier mépris en Espagne. L'officier lui répliqua avec respect : « C'est que les ânes sont communs dans votre pays, et nous en faisons grand cas dans le nôtre, parce qu'ils y sont très rares. »

Le roi est assis dans l'enfoncement de la salle, les jambes pliées sur une espèce de lit couvert d'un brocard précieux. Il s'appuie sur un carreau fort riche. Les seigneurs de sa cour sont assis sur leurs talons, manière la plus respectueuse de s'asseoir devant le souverain. Les enfants du sérail sont debout dans l'enfoncement de l'alcove. Il y en a toujours deux qui donnent de l'air au roi avec de longs éven-

tails faits de queues de paons. Ils ont tous quelque office auprès du monarque. L'un lui sert le gobelet, l'autre le tabac, le café et le bassin pour se laver après le repas. Les principaux eunuques sont debout à côté du roi; les officiers-d'armes forment une ligne oblique, depuis le bas de l'estrade ou du trône jusqu'aux deux premières colonnes de la salle.

Le grand-visir, qui est en même temps chancelier du royaume, est assis à la première colonne du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse. Le généralissime des troupes est à droite, et après lui, les ministres d'état, les kans, les ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne et remplissent le côté de la salle qui est en face du trône du roi. Leur musique et leur symphonie continue durant l'audience qui précède le repas : on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du roi. Les quarante maîtres-d'hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui, ce qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant, Monsieur, que de voir une si nombreuse assemblée de seigneurs.

en l
lesté
main
en c
surm
fait e
sont
que
écar
garr
gou
cenc
et d
de c
II
roitr
offic
om
d'un
gre
turk
gra
V
dire
la r
pas
prin

en habits de cérémonie. Leur habillement est leste et approche fort de celui des anciens Romains. Le turban des Ottomans paroît ridicule en comparaison de celui qu'ils portent : il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or*. Leurs vestes sont un brocard à fond d'or ou d'argent, ainsi que leurs écharpes. Leur robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passements d'or, et garnies de peaux de zibelines : et tel est le goût des Persans pour la parure et la magnificence, qu'un seigneur se contentera de pain et de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui et son cheval.

Il semble que le roi, pour mieux faire paroître l'éclat et le brillant des habits des ses officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau ; il affecte de se vêtir d'une manière fort simple, et il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban qui le distingue, par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez assez, par ce que je viens de dire, que les Persans imitent dans leurs festins la magnificence d'Assuérus ; mais ils n'imitent pas la tempérance et la modération que ce prince vouloit qu'on gardât dans les siens. On

y force les grands à boire jusqu'à un excès qui a souvent des suites fâcheuses; cependant le roi l'ordonne par politique, car il apprend par ce moyen bien des vérités qu'il ignoreroit sans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces festins y trouvent de quoi satisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y sert est exquis et bien apprêté; mais ils sont fort embarrassés quand il faut manger le riz à pleine main, et déchirer le bouilli et le rôti avec les doigts; car on n'y a ni couteaux, ni fourchettes, et pas même de serviettes. On sert des cuillers de buis, mais c'est pour une certaine liqueur composée d'eau rose, de vin cuit et de verjus, qu'on boit en mangeant le riz; et on ne peut s'en servir pour manger, parce qu'elles sont fort larges et fort creuses, de manière qu'on n'y peut prendre avec les lèvres que la superficie de ce qui n'est pas liquide, le reste demeurant au fond.

La modestie et la retenue des officiers sont merveilleuses, et on n'observa jamais mieux le silence dans les communautés les plus régulières de l'Europe, qu'on l'observe dans les festins du roi de Perse. Mais la contrainte ne dure pas long-temps; car, comme on mange tout à

plein
a-t-
qu'on
T
siste
de l'
chev
se pr
s'ent
visir
diver
seign
cour
Ispah
unie,
métri
Fran
de So
palais
arpen
six m
dans
cheva
La
ce q
d'ord
suive

pleines mains, le repas est si court, qu'à peine a-t-on achevé de servir les tables d'en bas, qu'on dessert celles d'en haut.

Tous les seigneurs qui ont l'honneur d'assister aux festins du roi de Perse sont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval. Il y monte souvent, pour recevoir en se promenant les requêtes de ses sujets, pour s'entretenir des affaires d'état avec son grand-visir et les autres ministres, et pour prendre le divertissement des exercices que les jeunes seigneurs de sa cour font à cheval, dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Ispahan. Ce cours est une allée droite et fort unie, large de plus de deux cents pieds géométriques, et longue de deux bonnes lieues de France. Il commence au déclin de la montagne de Sofa, et continue en amphithéâtre jusqu'au palais nommé *Hazar-Dgerib*, c'est-à-dire, *mille arpents*, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le roi va ordinairement se rafraîchir dans ce palais, quand il a traversé le cours à cheval avec les seigneurs de sa cour.

La marche est belle et bien réglée dans tout ce qui précède le roi, mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé. Les seigneurs qui le suivent n'en gardent point, et vont en confusion

sans distinction de dignité. Les exempts des gardes courent à toute bride pour débarasser le chemin par où le roi doit passer. Les carabiniers ensuite, au nombre de quatre cents, marchent sur deux lignes aux deux côtés de l'allée ; ils ont chacun une banderolle de taffetas rouge sur leurs carabines. Les colonels et officiers suivent à cheval, la carabine derrière l'épaule, comme les Arabes ; et après eux, ceux qui portent les armes du roi. L'un a son arquebuse, l'autre a son épée ; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le grand-maitre de la maison, le grand-maitre de la garde robe, le grand écuyer, et le grand-écuyer tranchant marchent avec leurs officiers. On mène après eux plusieurs chevaux de main, richement enharnachés. Les officiers des sophis suivent avec les huissiers du palais, armés de leurs haches, et après eux l'introducteur des ambassadeurs. Les quarante maitres-d'hôtel d'honneur précèdent le grand-maitre des cérémonies, qui va seul pour empêcher qu'on n'embarrasse la marche. Les pages ou enfants du sérail le suivent, tous bien montés. Le porte-parasol et celui qui prépare le tabac pour le roi sont derrière ces pages, pour les leur donner, en cas que le roi veuille

s'en
préc
milie
de d
quel
dans
foule
Le
quan
pour
aux p
le de
a soir
faubo
sons,
doit
garde
Les e
riosit
proch
gnité
toute
aux h
ans,
sont
libert
qu'on

s'en servir en chemin. Le premier eunuque précède le roi immédiatement; il marche au milieu des valets-de-pied, qui sont au nombre de douze. Sa majesté permet communément à quelques-uns de ses ministres de l'entretenir dans la route. Les autres seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le roi est accompagné de la même manière quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la reine, aux princesses et aux dames du sérail, il prend le devant, escorté de quelques eunuques. On a soin auparavant d'ordonner aux habitans des faubourgs et des environs de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le roi doit passer avec le sérail. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage. Les eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas les carabiniers de s'approcher pour regarder; et les eunuques en dignité règlent la marche des dames qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans, quand on les surprend dans les rues qui sont gardées. Pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer et que tout soit prêt quand il arrive. Ses pavillons et ceux des dames sont grands, riches et éclatants. Ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent; ils sont si vastes, qu'il y a au dedans des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartements des dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes que les murs du sérail.

Les seigneurs se mettent en marche pour la chasse dès qu'on leur a donné avis que le roi a pris son logement. Le grand-visir, les autres ministres et les kans font la garde toute la nuit autour de la tente du roi. Ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'huissier de la chambre crie qu'un tel seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde. Les eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des dames.

Ces seigneurs n'ont guère le temps de reposer; car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le

roi
son
mar
mei
per
mir
poin
et ce
Pou
de l
de la
vien
le ro
aux
mett
autre
et ce
évit
tilité
dont
sur l
cisse
Le
l'inte
de tr
le ci
qu'ils

roi leur a dit qu'il conduiroit les dames. Ce sont de véritables Amazones. Elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs écuyers. Elles courent le cerf et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles suivent le roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le roi le leur ordonne, et courent après à toute bride quand il s'écarte. Pour le rappeler, elles battent avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle : si l'oiseau attrape la proie, elles la viennent montrer au roi. Si ce sont des grues, le roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures. J'omets plusieurs autres particularités touchant la chasse du roi et celle des seigneurs de sa cour, soit pour éviter les redites, soit pour vous épargner l'inutilité des petits détails. Je passe à la manière dont la justice est administrée en Perse, article sur lequel vous m'avez demandé des éclaircissements.

Les Persans n'ont d'autre code de lois que l'interprétation de l'alcoran. Ils ont trois sortes de tribunaux : le criminel qu'ils appellent *Ourf*; le civil, qu'ils appellent *Cheher*; et le légal, qu'ils appellent *Divan-Ali*, c'est-à-dire, le

tribunal souverain. Le chef du tribunal criminel d'Ispahan et de tous les autres tribunaux du royaume l'est aussi de la justice civile. On l'appelle *Divan-Beghi*; il a pour exécuteur de ses sentences un *déroga* qui sert de geolier, et qui juge les petites causes criminelles. Les kans sont aussi les chefs de cette justice dans leurs provinces, avec cette différence que les causes dont ils connoissent peuvent s'évoquer au tribunal du *divan-beghi*. Le jugement des crimes de lèse-majesté se fait dans l'intérieur de la maison du roi, sans la participation du *divan-beghi* et sans celle du conseil. Il ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au roi, à qui il fait part de la décision du *Sader*, qui détermine le genre du châtiment selon les lois prescrites par les imans. La manière dont il procède est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire, qu'on procède par preuves, par confrontation de témoins et par questions. Il y a deux sortes de questions : la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons. On met ensuite du sel dans les incisions, après

quoi
Quel
quelc
main
fer r
charn
il est
et on
confe
payer
se dét
Je
procèd
de la p
a tué l
sassin
justice
veut p
sassin
et rem
tie po
temps
donne
crimin
d'où il
les par
que de

qu'on donne la bastonnade au criminel. Quelquefois on lui arrache les ongles des pieds : quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée; s'il ne confesse pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers, qu'à la requête de la partie intéressée; ainsi un enfant dont on a tué le père, est en droit de poursuivre l'assassin, ou de composer avec lui, sans que la justice puisse s'y opposer. Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie pour en tirer sang pour sang; en même temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel confisqués; la justice consomme tout; d'où il arrive que les exécutions sont très rares, les parents du mort aimant mieux composer que de tout perdre. Cependant les composi-

tions n'ont pas toujours lieu; car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père ou sa mère, les juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue, et s'il est convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le roi députe souvent le divan-beghi pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands seigneurs de la cour pour y tenir sa place. Un Arménien catholique ayant été trouvé dans le chemin où le roi devoit passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le roi députa le couler-agasi, qui est la troisième personne de l'état, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce, s'il vouloit renoncer au christianisme et se faire mahométan. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ tint ferme, et voyant qu'on différoit de le faire mourir : *Ne vous attendez pas*, dit-il à ce seigneur avec un courage digne d'un martyr des premiers siècles de l'Église, *que j'aie la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ qui est la vérité même, pour embrasser la secte d'un imposteur*. Sa foi fut récompensée : on lui trancha la tête; et son corps eût été abandonné aux chiens, si un de nos zélés missionnaires n'eût pris soin de le faire enlever secrètement,

et de
Fran
Le
minés
serve
ils sus
croch
expire
dos d
vrent
toute
jours
rempli
dans le
et le fe
plus q
beauco
le pati
toutes
Les
pouvoi
aient r
déroga
et les j
quand
d'avoir
une fau

et de le faire inhumer dans le cimetière des François.

Les Persans n'ont pas de supplices déterminés pour les différents crimes; tantôt ils se servent du gibet, et c'est d'une manière cruelle; ils suspendent le coupable par la gorge à un crochet de fer, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il expire; tantôt ils attachent le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, et lui ouvrent le ventre; ils le promènent ensuite par toute la ville. Le supplice des voleurs est toujours le même : on les jette dans une fosse remplie de chaux, et on les y laisse mourir dans les plus cruelles douleurs. L'empalement et le feu ne sont guère en usage chez eux, non plus que la roue; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche, et à lui hacher toutes les parties du corps.

Les lieutenants des gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du roi; cependant les dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles et les jarrets aux bouchers et aux boulangers, quand le lieutenant de police les a convaincus d'avoir vendu trop cher, ou d'avoir employé une fausse mesure. Mais personne, excepté les

kans, quelques sultans et quelques dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort, ce qui occasionne de grands désordres; car les voleurs pillent et désolent les provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le divan-beghi est chef de la justice civile, et partage cet emploi avec les quatre premiers pontifes du royaume. Il n'y a, dans cette justice, ni huissiers, ni procureurs, ni avocats; chacun expose sa cause au juge dans une requête, plaide lui-même, et défend ses droits. Les audiences sont pour l'ordinaire fort tumultueuses : on n'y observe aucun ordre, et celui qui parle le plus haut, gagne presque toujours son procès. Personne n'est condamné par défaut; de sorte que la partie qui a tort se sauve toujours, pour se ménager une composition avantageuse.

Les lois de l'alcoran, sur lesquelles on règle les jugemens, sont sujettes à de grands inconvénients : un homme, par exemple, qui prête, est souvent en danger de perdre ce qu'il a prêté. Si le débiteur est de bonne foi, et que cependant il soit insolvable, son créancier ne peut l'inquiéter; il est même obligé de lui accorder un terme pour le paiement : le temps expiré, le juge prend un sur dix pour ses

droit
que
pens.
coran
ne lai
ils pro
calcul
par an
et for
l'intér
pas d'
mauva
pourra
en offr
perdre
cipal,
droits
Le j
le sarre
Perse.
ques du
provinc
ment au
semble
que l'in
gent la
refusen

droits, sur la somme qu'il adjuge; de manière que celui qui est fondé en raison paie les dépens. Quoique l'usure soit défendue dans l'alcoran, cependant les Indiens et les Arméniens ne laissent pas de la pratiquer. Si, par exemple, ils prêtent six cents livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, et font mettre d'avance, dans l'obligation, l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande ressource si le débiteur est de mauvaise foi; car au bout du terme prescrit, il pourra nier d'avoir reçu la somme entière, et en offrant de remettre trois cents livres, il fera perdre au créancier, outre la moitié du principal, huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du juge et tous les frais de justice.

Le juge souverain du tribunal de religion est le sarre-karsa, qui est le premier pontife de Perse. Les inodarés, qui sont comme les évêques du pays, sont à la tête des tribunaux de province, mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du sader. Ce tribunal ressemble assez au sanhédrin des Juifs. C'est là que l'impiété et la perfidie, de concert, adjugent la couronne du martyre aux chrétiens qui refusent d'embrasser la loi de Mahomet; et

c'est là que les plus grands scélérats se débent à la mort et aux supplices dus à leurs crimes, en abandonnant lâchement le parti de Jésus-Christ : car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un chrétien, s'il veut renoncer à sa religion. Les mollahs, ou prêtres mahométans, sont aussi jugés à ce tribunal. Les difficultés qui naissent au sujet des mariages et des répudiations y sont décidées. Enfin c'est dans ce tribunal que s'exécute la loi qui adjuge tous les biens d'une famille chétienne à celui des enfants qui renie Jésus-Christ pour se faire mahométan; les autres ne pouvant rien prétendre à l'héritage paternel, s'ils n'imitent sa perfidie, ce qui entraîne des familles entières dans l'infidélité.

J'ai déjà observé, Monsieur, que les Persans ne sont point d'accord entre eux sur les points de leur religion; ils le sont encore moins avec les mahométans des autres états de l'Asie. La contestation principale est au sujet du successeur de Mahomet. Les Persans soutiennent que c'est Ali, les Ottomans au contraire prétendent que c'est Omar. L'interprétation de l'alcoran, qu'ils ont faite de part et d'autre, est tout-à-fait contraire; et parce que cette interprétation leur tient lieu de code où sont renfermées

leurs lois, et de cérémonial où sont écrits les usages qui concernent la religion, il s'ensuit que leur manière de juger et leurs cérémonies sont tout-à-fait différentes. Les Ottomans ont un attachement superstitieux à la couleur verte, consacrée à leur faux prophète. Ils condamnent à la mort un chrétien qui est convaincu de s'en être servi. Les Persans se moquent de cette superstition. J'ai ouï dire qu'Amurat ayant envoyé un ambassadeur à Scha-Abas, pour se plaindre de ce qu'il abandonnoit cette couleur à la profanation des chrétiens, celui-ci lui répondit : *J'empêcherai que cette couleur ne soit profanée par les chrétiens, quand Amurat aura empêché que la verdure des prairies ne soit profanée par les animaux qui y paissent.*

Vous n'ignorez pas que c'est à la Mecque que les Ottomans vont en pèlerinage; les Persans vont à Masched, ce qui rend cette ville une des plus riches de la Perse. Scha-Abas-le-Grand, qui régnoit au commencement du siècle passé, voulant empêcher ses sujets d'emporter l'argent de son royaume chez les Ottomans, et les détourner du pèlerinage de la Mecque, imagina de leur inspirer de la dévotion pour Imam-Reza, l'un des douze saints de Perse, dont le tombeau est à Masched. Il ren-

dit ce lieu célèbre par un grand nombre de faux miracles ; des gens apostés , feignant d'être aveugles , ouvroient les yeux aux approches du tombeau de Reza , et crioient aussitôt miracle. Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse , que les plus grands seigneurs de Perse se sont fait depuis un honneur d'être inhumés dans la mosquée de Masched , et y ont envoyé les plus riches présents.

La religion mahométane n'est pas la seule religion qui soit suivie en Perse ; il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet ; mais ils n'ont plus rien de la politesse , du savoir et de la bravoure de leurs ancêtres ; ils gémissent dans une dure servitude , et sont pour la plupart laboureurs , jardiniers ou porte-faix. On les emploie souvent aux travaux publics les plus vils et les plus pénibles. L'esclavage les rend timides , simples , ignorants et grossiers dans leurs manières. Ils ont retenu l'ancien idiôme persan , et ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens. Cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes ; mais peu de personnes parmi eux la savent lire et écrire. Les objets de leur croyance

sont contenus dans des livres que leurs mages ou leurs prêtres leur lisent en certain temps. Ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses; toute leur habileté consiste à les bien cacher, et ils se font un point de religion de ne les montrer à personne : on ne sait, des mystères de ces anciens Persans, que ce qu'on en peut apprendre de leurs mages qui ne sont guère plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *Gavres*, c'est-à-dire, idolâtres, et ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les juifs. Ils les accusent d'adorer le soleil et le feu; quelque soin cependant que j'aie pris de m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hommages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière; les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, et les Arméniens mêmes le font par plusieurs signes de croix. Les Gavres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur des éléments. Le soin qu'ils prennent de

l'entretenir va jusqu'au scrupule et à la superstition. Ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, et se croiroient eux-mêmes souillés s'ils faisoient tomber quelque ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision; ils se contentent de faire présenter par leurs mages leurs enfants au soleil et devant le feu, et les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils croient un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil; le bonheur des saints, selon eux, consiste à voir sa lumière, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir. Mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur que trois jours après la mort; c'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau des morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent ni de la faim ni de la soif. Les gens pauvres de la secte de Mahomet, et à leur défaut les oiseaux et les chiens, profitent de cette superstition. Ils croient un enfer, et se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de serpents et de toutes sortes d'animaux carnassiers, mais surtout de corbeaux et de grenouilles, espèces d'animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion. Ils appellent les corbeaux mes-

sage
des
L
dans
emp
dress
vers
se tie
parti
oisea
les y
c'est
l'œil
funt
sphèr
tée d
deme
gion
de là
fiée.
les m
parce
voir
Les
préte
vaille
cultiv

sagers du démon, et les grenouilles musiciennes des damnés.

Leur manière d'examiner quel sera leur sort dans l'autre vie m'a paru assez singulière. Ils emportent les cadavres hors de la ville, et les dressent contre une muraille, la face tournée vers l'orient. Les mages et les parents du mort se tiennent à l'écart pour considérer sur quelle partie les corbeaux se jettent d'abord. Si ces oiseaux, qui commencent ordinairement par les yeux du cadavre, leur mangent l'œil droit, c'est une marque de prédestination ; si c'est l'œil gauche, c'est un signe que l'âme du défunt n'est ni assez pure pour entrer dans la sphère du soleil, ni assez impure pour être jetée dans la prison obscure de l'enfer ; elle doit demeurer quelque temps dans la moyenne région de l'air, pour y souffrir le froid, et passer de là dans la sphère du feu pour y être purifiée. Si les corbeaux mangent les deux yeux, les mages déclarent que le mort est damné, parce que n'ayant plus d'yeux, il ne peut plus voir le soleil.

Les Gavres ont des saints qu'ils révèrent, et prétendent que pour le devenir, il faut travailler à purifier les éléments, labourer la terre, cultiver les jardins, purger l'eau des insectes

et entretenir le feu. Ils s'occupent de tout cela par principe de religion, et sont dans l'usage de laisser par leur testament une somme, à condition que l'héritier exterminera ou fera exterminer un certain nombre de grenouilles, de crapauds, de serpents et autres reptiles. Zoroastre est le saint pour lequel ils ont le plus de vénération. Ce fameux astrologue est le premier qui ait enseigné l'astronomie aux anciens mages de Perse, et c'est peut-être de lui que les Persans ont appris à révéler le soleil. Cependant les Gavres protestent qu'ils ne reconnoissent dans cet astre que l'image d'un seul Dieu, quoique leurs histoires attestent le contraire. Leur fête principale s'appelle *Neurus*, qui veut dire *Jour nouveau*. Elle se célèbre le premier jour du printemps, au moment où le soleil entre dans le signe du belier, et elle dure huit jours qu'on emploie en danses, en jeux et en divertissemens. Les Persans modernes ont conservé cette fête.

Il semble que les Gavres sont actuellement moins éloignés du christianisme que les Persans mahométans; leurs mœurs sont beaucoup plus pures. La raison m'en paroît très simple; ils naissent et sont élevés dans le sein de la pauvreté, ce qui fait que nos missionnaires peu-

vent
tés d
De
d'app
rateur
la foi
versic
m'affé
enfin
Monsi
et d'i
gémis
sonne
votre
suis, e

vent leur faire goûter plus facilement les vérités de l'Évangile et les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation d'apprendre que le P. Zerilli, ce fidèle coopérateur de mes travaux, venoit de convertir à la foi un de leurs principaux mages. Cette conversion me remplit de la joie la plus douce, et m'affermis dans l'espérance que Dieu béniroit enfin notre chère mission. Je vous conjure, Monsieur, de joindre vos prières aux nôtres, et d'intéresser, en faveur de tant d'âmes qui gémissent dans l'esclavage du démon, les personnes pieuses qui secondent si efficacement votre zèle et la générosité de vos intentions. Je suis, etc.

de tout cela
dans l'usage
me, à con-
tera exter-
ouilles, de
ptiles. Zo-
ont le plus
est le pre-
ux anciens
de lui que
soleil. Ces
ne recon-
e d'un seul
ent le con-
lle *Neurus*,
e célèbre le
ment où le
et elle dure
, en jeux et
odernes ont

actuellement
e les Persans
aucoup plus
simple; ils
de la pau-
nnaires peu-

RELATION

HISTORIQUE ¹

Des révolutions de Perse, sous Thamas-Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes; tirée de différentes lettres écrites de Perse par des missionnaires Jésuites.

LES Aghuans, ces fameux rebelles qui ont assujetti et désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse, s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient guère: le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, et leur valeur étoit médiocre. Ils ne se rendirent redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité qui pouvoient leur donner le plus léger ombrage.

¹ Cette relation commence à peu près où finit l'histoire de la révolution de Perse, imprimée chez Briasson en l'année 1728.

Ces barbares , que la fortune sembloit conduire par la main , s'imaginèrent qu'après avoir pris Ispahan , renversé Schah-Hussein de son trône, conquis la plus grande partie du royaume, et battu les troupes des Turcs , il n'y avoit plus de puissance au monde qui pût les abattre. La paix que le grand-seigneur fit ensuite avec eux , et l'ambassade qu'il leur envoya pour reconnoître leur chef Aszraff , les enfla tellement d'orgueil , qu'ils s'estimoient les plus grands hommes de la terre , en sorte qu'ils ne regardoient plus Schah - Thamas , dont ils avoient détrôné le père , que comme un foible ennemi qu'ils écraseroient , s'il osoit se montrer , l'appelant par mépris *Seksadé* , qui veut dire *filz de chien* , au lieu de *Schahksadé* , qui signifie *filz de roi*.

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manières brusques et peu civiles des Moscovites , qui , non contents de refuser le titre de roi à leur chef , avec trois cents hommes seulement , défirent cinq ou six mille de ces rebelles : mais le général qui commandoit dans la province de Ghilan , leur ayant accordé une espèce de trêve et réglé certaines limites , jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa cour , ils se rassurèrent entièrement de ce côté-là , d'où ils

croyoient n'avoir plus rien à craindre. Dès-lors Aszraff commença à se donner les airs de grand prince, et ne faisoit plus la guerre que par ses généraux. C'est ainsi que le château d'Yest fut soumis après un an et demi de siège. Cette place n'auroit tenu en Europe qu'autant de temps qu'il en auroit fallu pour la disposition de l'attaque; mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever l'épée à la main le plus petit retranchement. L'officier qui la défendoit ne se rendit que vaincu par la famine; et malgré les promesses données par serment sur l'alcoran, qu'il ne seroit fait aucun mal ni à lui ni aux siens, ce brave officier fut cruellement mis à mort, et la garnison passée au fil de l'épée.

C'est de la même sorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à Bender-Abassi, en trompant Sayed-Amedkan qui le tenoit fermé de côté et d'autre. C'étoit un prince du sang royal du côté des femmes, brave et bien fait. Il s'étoit révolté contre Schah-Thamas dès le commencement des troubles, et avoit pris le titre de roi dans le Kirman. Son armée n'étoit composée que de gens ramassés et sans discipline; il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou

tro
il a
par
giti
tres
lui
tête
sieu
tem
jusq
C
et p
roitr
se liv
soit
chass
nouv
port
assis
sance
Le
velle
bient
eût d
empl
clave
imme

trois cents hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son roi légitime : aussi eut-il le même sort que les autres ; on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée ; son infidélité lui coûta la tête, qu'on lui trancha irrémisiblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même temps à l'usurpateur, et tout lui fut soumis jusqu'à Bender-Abassi.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier et plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes : il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortége, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, et se comportoit comme si le trône sur lequel il s'étoit assis, eût été tellement affermi que nulle puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les seigneurs et les grands officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef ; on eût dit qu'ils avoient tout-à-fait oublié le vil emploi de chameliers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses dont ils avoient dépouillé les Per-

sans, la beauté des femmes et des filles qu'ils leur avoient enlevées et dont chacun d'eux avoit un grand nombre, les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chère à laquelle ils se livroient : tout cela joint ensemble, et comparé avec la bassesse et la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet le promet dans son alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit ainsi du grand monarque, Schah-Thamas, de son côté, travailloit au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siège, avec une simple escorte de cinq cents hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour et de l'heure de sa sortie; la préférence que lui avoit donnée Schah-Hussein son père sur ses deux aînés pour le faire succéder au trône; sa bonne fortune qui le préserva du piège qu'Aszraff lui avoit tendu à Téhéran, où il prétendoit l'envelopper sous prétexte de venir lui rendre hommage, et de lui rendre la couronne que Mahmoud lui avoit enlevée : tous ces événements sembloient promettre qu'il ne seroit pas

lon,
pèr
C
men
lors
rail,
déra
gouv
sa ch
épuis
côtés
noien
prop
besoi
lever
soute
les Gé
presq
qu'il
dats. I
mis à
partie
qui es
jusqu'
du G
Perse
luans

long-temps sans remonter sur le trône de ses pères.

Ce prince, élevé comme le sont ordinairement les fils des rois de Perse, n'avoit rien vu, lorsqu'il sortit d'Ispahan, que l'intérieur du sérail, des femmes et des eunuques. Il trouva un dérangement affreux dans le royaume; pas un gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeoit d'entretenir; les finances épuisées et mal réglées; des ennemis de tous côtés, et une foule de flatteurs qui l'environnoient, et qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins de l'état. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, et il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlis, les Moscovites, les Géorgiens et d'autres rebelles; mais ce fut presque toujours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlis lui enlevèrent tout le pays qui est depuis Ériwan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan; les Moscovites s'emparèrent du Ghilan: c'est la plus riche province de Perse, celle qui fournit les soieries. Les Agbuans-Afdalis, autres rebelles, se rendirent

maitres d'Herat et de Maschat dans le Khoracan ; les Géorgiens secouèrent le joug, et cet infortuné prince se trouva tout d'un coup réduit à la seule province du Mazandéran, à une partie du Shirvan, et à une autre partie du Khoracan.

Tant de malheurs capables d'abattre un prince moins courageux que Schah-Thomas ne servirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il étoit sujet ; et lorsque ses affaires étoient le plus désespérées, il s'éleva parmi ses officiers de guerre un brave Persan destiné à les rétablir. Il se nommoit Thomas-Koulikan. Il étoit âgé de quarante ans, et dès sa plus tendre jeunesse il avoit exercé la profession des armes, et s'étoit toujours distingué par son courage et ses autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'esprit, franc et sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, et punissant de mort les lâches qui fuyoient lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime et l'affection de son roi par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zèle, de son courage et de sa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes grâces de son prince, il lui fit discerner les flatteurs et les traîtres de

ceux qui lui étoient véritablement attachés. Il l'engagea à châtier les uns et à éloigner les autres; il sut même adroitement lui insinuer, ce qui est difficile à l'égard des princes, qu'il devoit s'affranchir de certains vices qui ternissoient l'éclat de ses grandes qualités, et qui seroient un obstacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre sur ses entreprises. Le roi écouta ses conseils; il les goûta, les suivit, et ses affaires si fort délabrées commencèrent dès lors à changer de face.

L'armée royale n'étoit pas fort nombreuse, mais elle étoit bien payée et bien disciplinée. Les principaux officiers et la plupart des subalternes étoient du choix de Koulikan, qui connoissoit leur expérience et leur courage : c'est avec cette armée qu'en l'année 1729 Schah-Thamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Hérat et Maschat, et soumis tous les rebelles du Khorazan et des environ. Dans ces expéditions on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main; mais on pardonna à ceux qui les mirent bas, et qui implorèrent la clémence du roi, à condition néanmoins qu'ils serviroient dans l'armée, et que leurs chefs donneroient leurs

parents en ôtages, comme autant de garants de leur fidélité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on songea à détruire les Aghuans. Le roi fit marcher son armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas dessein de rien entreprendre du reste de la campagne. Son intention étoit de donner à ses troupes leurs quartiers d'hiver sur les frontières, afin qu'elles fussent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aszraff informé des victoires que le roi avoit remportées, et de la marche de son armée, se douta bien qu'il venoit l'attaquer : il rassembla ses troupes qui étoient dispersées de côté et d'autre, et dès le commencement du mois d'août il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cents hommes, qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitants : car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes. Il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Téhéran, et dans plusieurs autres villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes et les enfans.

Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le Sekzadé (car c'est ainsi que parmi

eux
peine
Le n
toit c
bles a
qui v
du lo
idées.
d'imp
belles
termin
pagne
et se c
n'avan
quelqu
avant
Le c
les Per
s'avan
qui se
gnirent
tières d
vigour
sence d
Cette f
qui lui
contre

eux ils nommoient le roi) leur épargnoit la peine de l'aller chercher dans le Mazandéran. Le moindre exploit dont ils se flattoient, c'étoit de le faire prisonnier ; les plus raisonnables avoient compassion de cette pauvre brebis qui venoit d'elle-même se jeter dans la gueule du loup. Ils partent donc remplis de ces belles idées. Schah-Thamas, de son côté, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces rebelles, et qui n'avoit consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la dernière campagne, fut ravi d'apprendre leur résolution, et se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, et même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourroit.

Le chef des rebelles, qui n'avoit jamais vu les Persans tenir pied ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déjà vainqueur. Les armées se joignirent à Damguan, petite ville sur les frontières du Shirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse : les Persans, animés par la présence de leur roi, la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avoit déjà réussi dans un combat contre les Turcs, et ce qui lui avoit pro-

curé la victoire; il fit deux détachements de deux à trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands capitaines, avec ordre de prendre un détour, et de venir attaquer l'ennemi en queue et en flanc. Ils trouvèrent partout le même ordre et la même résistance; ces détachements furent repoussés et défaits. Le corps d'armée où Aszraff commandoit en personne, commença à s'ébranler; les Persans redoublèrent leur feu, et après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetèrent sur les rebelles, qui prirent aussitôt la fuite, abandonnèrent leurs canons et leurs équipages, et se sauvèrent de si bonne grâce, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, et vinrent jusqu'à Téhéran, où ils se reposèrent un jour entier; après quoi doublant toujours leurs journées, ils continuèrent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible; mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens et leurs familles. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de murailles de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, laquelle renferme la vieille citadelle, la grande

place et la maison du roi. Cette enceinte, qui est l'ouvrage d'Aszraff, quand il fut déclaré roi, a une bonne lieue de circuit. On ne sauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte et quelle confusion ces rebelles s'y retirèrent; ils en chassèrent tous les Persans, pillant, ravageant et brûlant tout ce qui leur appartenoit, et comme les plus riches boutiques se trouvoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette ville infortunée.

Aussitôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens et leurs familles, ils rentrèrent en campagne, et allèrent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée royale avançoit à journées réglées; Thamas-Koulikan faisant réflexion que dans les batailles précédentes, le roi s'exposoit trop, et qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce prince que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblement la perte de l'armée. Le roi se rendit, quoiqu'avec peine, à

ses fortes instances, et il resta à Téhéran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Thamas-Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venoient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, et apportoient d'eux-mêmes tous les rafraichissements dont elle avoit besoin; les villes la recevoient à bras ouverts; et généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs libérateurs.

Enfin les deux armées se trouvèrent en présence le 13 de novembre à huit heures du matin; les rebelles avoient eu tout le temps de se poster avec avantage; leurs batteries étoient bien retranchées et bien soutenues, et Aszraff se flattoit de recouvrer, par une pleine et entière victoire, tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner. Le général persan, qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, et sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il fût sur

leur batterie, où il fit à bout portant la première et l'unique décharge : car les rebelles épouvantés de cette fière manœuvre, prirent aussitôt la fuite, et se sauvèrent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencèrent d'arriver à trois heures après midi, publiant partout que les Persans avoient été battus. Mais une heure après on fut détriompé par les cris et les lamentations des femmes et des enfants que l'on entendoit dans le château. Aszraff, qui, par honneur, ne fuyoit pas si vite, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, et l'on s'attendoit à un massacre général dont ces furieux l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrâce; c'est pourquoi chacun prenoit toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement saisi ces barbares, qu'ils ne songèrent pour lors qu'à leur propre salut. Le calme et le silence qui depuis l'arrivée d'Aszraff avoit succédé au bruit et au tumulte, étonna tout le monde. On fut bien plus surpris lorsque, dès le grand matin, la nouvelle de leur fuite se répandit; personne n'osoit pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le château pour s'en in-

former , emportèrent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maisons abandonnées; ces femmes furent bientôt suivies par d'autres; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, et en deux heures de temps les rues fourmilloient de peuple, qui alloit et venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé : les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute sorte, tout cela étoit à l'abandon; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit : car ils se détrousoient les uns les autres, et le meilleur butin restoit au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours et demi, jusqu'à l'arrivée du général persan, qui envoya des soldats dans le château pour en chasser les pillards, et écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes denrées, que les Aghuans tenoient fermées dans les magasins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château et des environs, que pendant plusieurs jours on ne pouvoit y faire un pas sans marcher sur des tas de riz, de froment et d'orge.

On apprit par des esclaves, échappés des

mais des rebelles, qu'ils marchèrent quinze lieues sans s'arrêter; ce qui, joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait un espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman; mais ayant su que les passages en étoient fermés; ils tournèrent du côté de Schiraz, où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Aszraff enleva trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, et des meubles les plus précieux de la couronne, avec la famille de Mahmoud et la sienne. Il emmenoit encore toutes les princesses du sang royal, à la réserve de la mère de Schah-Thamas qu'il ne connoissoit pas, et qui pendant le règne des rebelles fit toujours l'office de servante dans le sérail, sans que les autres femmes ni les eunuques l'eussent jamais décelée : rare exemple de fidélité, et preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du tyran causa un si grand transport de joie à cette princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, et qu'elle ne se remit tout-à-fait, que quand elle vit et embrassa ce cher fils pour lequel

elle avoit si souvent tremblé avec tout le reste du royaume.

Il étoit resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouvèrent la mort qu'ils avoient tâché d'éviter; on les déterra partout, et l'on ne fit grâce qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, et desquels on rendoit de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitants de cette grande ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avoient bâti avec grand soin dans un enclos au-delà du pont de Schiraz, et qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de temps il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le roi, qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 décembre. Son entrée fut toute guerrière : Il marcha depuis Gaze, village à deux lieues et

den
serv
jusc
kan
cev
arm
sieu
qu'e
cen
l'em
» m
» fa
» pr
» ch
cenc
ques
tère
vers
avec
pres
laiss
ble,
de s
pied
de d
conf
pou

demie d'Ispahan, à la tête de son corps de réserve, qu'il conduisoit en ordre de bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas-Koulikan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de se joindre, firent plusieurs mouvements et diverses évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas-Koulikan descendit de cheval, et courut vers le roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laisse-
» moi faire, dit gracieusement ce prince; j'ai
» fait vœu de marcher sept pas devant toi, la
» première fois que je te verrois après avoir
» chassé les ennemis de ma capitale. » Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas et prit du café, après quoi ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur marche vers la ville. Les troupes défilèrent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées et entassées les unes sur les autres. On laissa pourtant un intervalle assez considérable, dans lequel le roi marchoit seul, précédé de ses *chatis*, c'est-à-dire, de ses valets-de-pied : Thamas-Koulikan suivoit à douze pas de distance : le reste n'étoit plus qu'un amas confus de soldats qui se serroient autant qu'ils pouvoient.

Tout le peuple, hommes, femmes et enfants étoient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi jusqu'à l'intérieur du palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pièces d'étoffe que les soldats enlevoient aussitôt que le roi avoit passé. On n'entendoit partout que des acclamations et des cris d'allégresse; au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la capitale, tout le peuple s'enfuyoit, les portes des maisons étoient fermées, nul des habitants ne paroissoit, si ce n'est les marchands, qu'on forçoit de se tenir dans leurs boutiques ouvertes dans les rues par où le tyran devoit passer.

Le roi, après avoir satisfait, dans l'intérieur de son palais, à tout ce que la bonté de son cœur et sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premières journées à recevoir les hommages des différents ordres de l'état: il reçut aussi les compliments des étrangers, et traita tout le monde avec des égards et une douceur qui lui gagnèrent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur prince, et pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misère où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple,

il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa : rien ne pouvoit troubler le fond de joie qui s'étoit emparé de tous les cœurs.

Pendant le roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui procurer, conservoit toujours un air inquiet et chagrin ; et lorsque Thamas-Koulikan lui représenta qu'il devoit désormais oublier les disgrâces passées, ce prince lui fit entendre que quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics et à ses disgrâces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son père et les bourreaux de ses frères étoient encore à Schiraz. Le général comprit ce que le roi vouloit dire, et au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, et elle entra en campagne sur la fin de décembre. Les mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver ; mais Thamas-Koulikan étoit un guerrier de toutes les saisons : comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges et les glaces, il s'ouvrit partout un chemin ; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes et de chevaux.

Enfin , après bien de fatigues essuyées pendant vingt jours de marche , il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en deçà de Schiraz , et nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés , il les battit et les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre , de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes , de peur que quelque détachement venant à être battu , ne jetât l'épouvante dans le reste de l'armée : il avoit même accoutumé de dire que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans Schiraz : mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes. On ne leur voyoit plus cette fierté et cette férocité qui leur faisoient mépriser le reste des mortels et dédaigner les conseils des plus habiles ; ils prenoient le ton de supplians avec les mêmes hommes auxquels ils commandoient le bâton ou le sabre à la main : ils prenoient conseil de tout le monde , même de leurs femmes et de leurs esclaves. Ils résolurent pourtant de faire un dernier effort , et quand il fallut sortir de Schiraz pour aller au-devant des Persans , Aszraff et les principâux chefs étant aux portes de la ville

faisoient jurer aux officiers et aux soldats qu'ils étoient prêts à vaincre ou à mourir.

Ils promirent les uns et les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir : car ils n'avoient ni la force de vaincre ni le courage de mourir. Ils furent battus, et cette bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place, cette bataille, dis-je, fut la dernière et la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles, plus épouvantés que jamais, oublièrent leurs promesses et leurs serments ; ils attaquoient tumultueusement et par pelotons ; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge et se retiroient. Enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance, et avançaient toujours en bon ordre, ils prirent bien vite la fuite.

Le général persan les laissa fuir, et ne les suivit qu'au petit pas selon sa coutume ; mais à ce coup-là il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiraz, il lui députa deux de ses principaux officiers pour traiter d'accommodement : ils offrirent de rendre tous les trésors de la couronne, pourvu qu'on les

laissât se retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas-Koulikan leur répondit que dans un autre temps il auroit pu écouter cette proposition; mais que les temps étoient changés, et qu'il les passeroit tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettoient Aszraff entre les mains.

Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grâce qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouvèrent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite; ils se sauvèrent donc tous ensemble avec leurs familles et leur butin.

Ils étoient déjà bien loin quand le général persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachements de son armée pour les suivre: l'un de ces détachements les joignit au passage d'un pont; les Aguhans firent volte-face pour faciliter le passage à leurs équipages et à leurs familles: le détachement fut battu et contraint de se retirer. Ils continuèrent donc leur marche: mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, et que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient conti-

muelllement : le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte. Au commencement c'étoient les gros équipages, une autre fois c'étoient leurs femmes et leurs enfants, et il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit les esclaves détournoient toujours quelques chameaux, et c'est de cette manière que furent ramenées la sœur et la tante de Schah-Thamas, avec quelques autres princesses du sang royal.

Enfin ces misérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, et pressés par la faim et la soif, commencèrent à se débarrasser. Aszraff resta avec quatre ou cinq cents hommes de ses plus fidèles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein-Kan, frère de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors et le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans

le sang de Schah-Hussein , le plus pacifique et le meilleur prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussitôt que Thamas-Koulikan fut entré dans Schiraz, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vu auparavant dans Ispahan; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans qui n'avoient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asile ; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparents , qui furent envoyés au roi; tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans , qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle , se consolèrent plus aisément de la faute qu'avoit faite leur général de les laisser échapper , et quoiqu'il eût été très important de reprendre les trésors de la couronne , ce général n'en reçut aucun reproche du roi qui le ménageoit et n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée , toute l'attention de Thamas-Koulikan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiraz ; mais à peine le printemps fut-il arrivé , qu'il se remit en campagne. Après avoir visité le Loristan et les Arabes du Koquilou , il tourna du côté d'Ha-

madan, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadan, Tauris, et presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles jusqu'à Ériwan. Un roi rétabli dans ses états, plusieurs batailles gagnées, un grand royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années : c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siècles passés.

Les rares talents de ce général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimoit et le craignoit : tout cela joint ensemble, le rendoit redoutable chez les ennemis, et suspect à la cour du roi son maître. Tout trembloit dans les provinces à son seul nom. A Ispahan, le peuple, la cour, le roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettoit sur le trône. Il étoit le maître absolu. Le roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois ; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointements attachés à ces charges seroient plus utilement employés au paiement des troupes. A l'armée il étoit le seul officier général, tous les autres n'étoient que des subalternes qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit,

qu'il récompensoit, qu'il cassa et rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluait sans son avis. Il sembloit même que depuis ses victoires il abusoit de l'autorité sans bornes que le roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce prince étoit obligé de dissimuler; mais on a su, par des personnes qui l'approchoient, qu'il souffroit impatiemment le joug, et qu'il songeoit à parler en maître quand la guerre avec les Turcs seroit entièrement terminée. Thamas-Koulikan, de son côté, craignoit le roi, et n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de mai de l'année 1730.

Thamas-Koulikan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne, et d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés de tout le royaume, succéda un ennemi plus redoutable; les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenant à la Perse, que les Aghuans leur cédèrent lorsqu'ils eurent usurpé la couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y

ma
tes,
C'es
mais
tira,
paha
tale
gard
prisc
Il
n'avo
torité
l'exer
souve
sur so
roi se
troup
assem
bienté
d'élite
qu'il l
coup
posée
qui es
bloqu
enviro
soit. L

maintenir, et même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le général persan : mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah-Thamas d'Is-pahan, et le fit transporter à Maschchat, capitale du Khóraçan, où il le tint sous une sûre garde, et, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avoit déjà du temps que ce prince n'avoit que l'ombre et les apparences de l'autorité royale ; c'étoit Thamas-Koulïkan qui l'exerçoit réellement, et qui commandoit en souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction que le roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris, tandis que le général turc assembloit les siennes à Érivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, et il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de cavalerie. Il se rendit à Bagdad, qui est l'ancienne Babylone, et après l'avoir bloqué, il s'avança jusqu'à Diarbekir et aux environs, ravageant tout le pays par où il passoit. La fortune qui l'avoit toujours favorisé :

jusque-là, lui devint alors contraire : son armée fut défaite, et il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadan.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois et d'hommes et d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, et demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre : ce qu'on peut attribuer, ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être excessives; ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce bacha à la Porte; ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un dénombrement pour renforcer celle que commandoit le bacha d'Érivan; ou à la jalousie et à la mésintelligence qui régnoient entre ces deux généraux; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui se faisoit attendre depuis long-temps, et qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le grand-seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le bacha de Tauris qui s'approcha d'Érivan et qui s'en empara; mais il l'abandonna bientôt, et Thamas-Koulikan y envoya des troupes fraîches, qui

entrèr
de dé

L'in
tout le
et de

forte c
permi
Bagda
ville,
s'étoit

Le bac

inspire

une ac

escarm

eurent

paix,

furent

pour lu

C'es

prince

Russie.

de Scha

mort o

couron

c'est qu

vrir le

entrèrent dans cette place, et la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes ottomanes donna tout le loisir au général persan de se rétablir, et de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Aussitôt que la saison le permit, il rentra en campagne et retourna à Bagdad. Après avoir fermé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le bacha auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part et d'autre où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin on parla de paix, on entra en négociation, et les articles furent envoyés par le bacha au grand-seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ en ce temps-là qu'arriva le prince Gallitzin, en qualité d'ambassadeur de Russie. On ne savoit alors que croire du sort de Schah-Thamas ; on ne pouvoit dire s'il étoit mort ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, c'est que Thamas-Koulikan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait placer

sur le trône un des enfants du roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'ambassade de Russie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le général persan à rétablir le roi déposé, et à faire un traité de commerce entre la Russie et la Perse; mais le motif secret étoit de fomenter la guerre entre cette cour-ci et la Porte. C'est dans cette vue et pour y réussir, que la cour de Russie rendit la riche province de Ghilan, et toutes les places appartenantes à la domination persane qu'elle occupoit dans le Shirvan; savoir, Bakou, Derbent, Mezova, Soulak, etc., et qu'elle lui fournit encore des secours considérables de vivres, d'artillerie, et d'autres munitions de guerre.

Cette ambassade fut toute ambulante; car le prince Gallitzin, aussitôt après la première audience que lui donna le général persan, reçut ordre de le suivre. Ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit son audience de congé, laissant par ordre de sa cour, en qualité de résident, M. Kalouski, homme de mérite, qui étoit secrétaire de l'ambassade. Ce résident a pareillement accompagné Thamas-Koulikan dans toutes ses courses jusqu'à quelques journées d'Ispahan, où celui-ci s'étant arrêté pour

soumettre quelques montagnards rebelles, il permit au résident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas-Koulikan à une paix qu'il n'avoit pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdallah, bacha d'Éri-
van, qui commandoit la seconde armée du grand-seigneur. Le bacha qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un officier pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le bacha de Bagdad; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, et que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit écrire de son côté au grand-seigneur pour en presser la ratification, et qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas-Koulikan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du temps; mais comme il avoit en tête une autre entreprise qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il se rendit aux raisons du bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lesghis: ce sont des espèces de Tartares, qui, dès le commencement

des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Schamaki, et s'y maintenoient sous la protection du grand-seigneur, auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes; encore n'y avoit-il guère que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de maille, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en carré; le reste n'étoit que des valets, et des jeunes gens qu'ils appellent *Ictim*: c'est-à-dire *orphelins*, qui ne servent guère qu'à ruiner le pays par où passe l'armée.

Thamas-Koulikan fit des marches forcées, et arriva sur les bords de la rivière du Kour, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la rivière; et son armée, faute d'eau et de vivres, auroit péri infailliblement dans les plaines arides du Monghan. Mais cette province étoit entièrement dépourvue de troupes, et les Lesghis, qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traversèrent tranquillement la rivière, et arrivèrent à Schamaki, dont les

po
po
cap
ma
pet
aba
cip
la v
d'un
crus
le b
et le
rent
L
se t
pou
eux
exig
frir
nité
Gall
mas
sion
cont
faire
dans

portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans; car Thamas-Koulikan avoit promis aux siens que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline; mais les contributions qu'il exigea de la ville et de la province ne différoient guère d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouïes, mettant indifféremment sous le bâton les chrétiens et les Turcs, les hommes et les femmes; il y en eut plusieurs qui expirèrent sous les coups.

Le P. Bachoud, missionnaire dans cette ville, se trouvoit hors d'état de rien payer, et il ne pouvoit être secouru des chrétiens, qui étoient eux-mêmes très embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection du prince Gallitzin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas-Koulikan, et qui obtint en faveur du missionnaire, non seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de faire ses fonctions, et d'assembler les chrétiens dans son église.

Après la levée des contributions, Thamas-Koulikan se disposa à aller combattre les Lesghis. Il envoya d'abord son lieutenant, qui marcha avec six à sept mille hommes, du côté de la citadelle de bois, que Serkober leur chef avoit fait bâtir à l'entrée du Daghestan; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après, il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daghestan, pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis persuadés que c'étoit Thamas-Koulikan en personne qui venoit avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournèrent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même temps vinrent de Ganges à leur secours, dix à douze mille hommes des troupes du grand-seigneur. Le lieutenant de Thamas-Koulikan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A-peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas-Koulikan s'avançoit de l'autre côté: à l'instant les Lesghis tournèrent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles et leurs effets. Les troupes de Ganges restèrent seules, et combattirent encore quelque temps: mais enfin se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand

non
Les
dan
rère
où
suiv
A
pers
hom
dans
venu
Than
Gang
qu'on
Tiflis
étoit a
que le
tuée d
dée d
plate-
canon
double
bonne
pour c
moins
ffis éto
récecm

nombre de tués, et presque point parmi les Lesghis, qui enlevèrent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas-Koulikan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, et six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas-Koulikan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoi-qu'on le lui eût promis, de même qu'Érivan et Tiflis. Il y avoit déjà quelque temps que Ganges étoit assiégé, sans que le siège fût plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, et qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans élevèrent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très forte, elle a double enceinte et triple fossé. Il y avoit une bonne garnison et toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Érivan n'étoit guère moins fortifié que Ganges : la citadelle de Tiflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, et il y étoit entré beaucoup de

troupes. De plus, Abdallah-Bacha, généralissime de l'armée ottomane, s'avançoit depuis long-temps avec son armée, et étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas-Koulikan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs et en présence de leur armée : il résolut donc de livrer la bataille au général ottoman, qui s'étoit porté à quelques lieues d'Erivan; et il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-temps qu'on en étoit aux mains, lorsque je ne sais quelle terreur panique s'empara des troupes ottomanes, et fit prendre la fuite à la plupart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait eu guère que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels ont meurt leur général Abdallah et quelques officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit un gendre du grand-seigneur.

Le général persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable de vivres et d'argent; il ravagea tout le pays du côté de Kars et d'Erzeroum, et fit quantité d'esclaves.

Peu ap
ladies
dit pa
Érivan
mains
place
sortes
assiégé
van, T
de se r
On c
cette h
nouvea
tion; et
s'être
d'Ériva
On en
de paix
et d'au
qu'il po
et Thar
sein qu
la cour
Une
toute h
favoral
des pri

Peu après la garnison de Ganges, que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation et fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué et remis entre les mains de Thamas-Koulikan, quoique cette place fût très forte, bien munie de toutes sortes de provisions, et qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée : avant la reddition d'Erivan, Tiflis, bloqué depuis long-temps, fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieroient et feroient de nouveaux efforts, mais ils restèrent dans l'inaction ; et Thamas-Koulikan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Tiflis et d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, et il paroît qu'on la souhaitoit de part et d'autre : le grand-seigneur, par le besoin qu'il pouvoit avoir de ses troupes en Europe, et Thamas-Koulikan, pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-temps de mettre la couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive et la cessation de toute hostilité lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux du royaume. L'édit de convo-

cation portoit que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit et par leur savoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit, à Mougham-Tchoels, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les états du royaume, et leur communiquer des affaires très importantes au bien de la religion et de l'empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes. Chaque rang étoit de quatorze colonnes posées à cinq toises de distance l'une de l'autre. Elles étoient chacune de trois pièces qui s'emboïtoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, et elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré, d'un pied et demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente: étoffes d'or et d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, et de leur faire déclarer de la manière la plus authentique, que le royaume ne vouloit point d'autre roi que lui.

To
désir
l'auto
qui m
distra
cour
fit à
toute
mesu
clarat
consi
plus
au gr
fique
Or
à la p
déma
soit c
gner
comp
qu'il
moni
jours
Turc
secte
preu
sont

Tout se passa dans cette assemblée selon ses désirs. Il y fut proclamé arbitre souverain de l'autorité royale, sous le titre de *Vélim-Amet*, qui ne se donne qu'aux rois, et qui signifie le *distributeur des grâces*. On dépêcha aussitôt des courriers dans tout l'empire : la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe, et dans toutes les autres villes, plus tôt ou plus tard, à mesure que les courriers arrivèrent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y avoit de considérable dans le royaume, au nombre de plus de quinze mille, et elle fut envoyée au grand-seigneur par une ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade, et quelques autres démarches par lesquelles le *Vélim-Amet* paroissoit d'intelligence avec la Porte, et désiroit gagner l'amitié du grand-seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de religion dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. On sait que les Persans et les Turcs, quoique Mahométans, forment deux sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendants de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme

le légitime descendant de leur prophète, et le dépositaire de son autorité. Les Persans défèrent cet honneur à Ali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Omar et Ali armèrent, chacun de son côté, tout l'empire ottoman, pour soutenir leurs droits, que Omar fut victorieux, que Ali fut tué, et qu'après sa victoire Omar fit massacrer tous les enfants d'Ali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire et le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de religion. Tous les jours les mollahs, du haut des tours attenantes à leurs mosquées, ajoutent aux prières ordinaires des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du moharam ¹, ils font, le dixième de la lune, une représentation du massacre d'Ali et de ses enfants.

La cérémonie commence dans la mosquée, où l'on choisit les plus habiles mollahs pour faire l'oraison funèbre de ces pauvres princes. Tout le peuple s'y assemble en foule. Le mollah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, et va se placer sur un fauteuil qui est encore élevé de dix ou douze degrés

¹ Nom du premier mois de l'année arabe.

au dessus de l'estrade, afin d'être vu de tout le peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de son discours, il expose le plus éloquemment qu'il peut l'horreur de ce massacre, et dans la disposition où il trouve les esprits, il lui est facile d'émouvoir ses auditeurs et d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre, dans une espèce de procession qui marche tout autour de la ville, et qui fait un spectacle assez curieux quand on y assiste pour la première fois. On voit différents chariots; dont les uns sont chargés de divers symboles, les autres portent des princes morts ou mourants. Il y en a un surtout qui porte un ambassadeur européen, parce que, selon que le rapporte leur histoire, un ambassadeur d'Europe se trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes princes; et quoiqu'il ne l'ait pas obtenue, ils ont cru devoir par reconnaissance lui donner une place dans leur procession. Il est ordinairement vêtu d'une manière grotesque; il a sur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du cou qui lui sert de cravate,

hète, et le
sans défé-
Mahomet.
rent, cha-
man, pour
victorieux,
Omar
de crainte
elle guerre.
essentiment
ans en ont
s jours les
tes à leurs
linaires des
ans dans le
xième de la
pre d'Ali et
a mosquée;
Allahs pour
res princes.
e. Le mol-
qu'on a eu
sur un fau-
ouze degrés

bique.

et sur les épaules une vieille casaque , qu'on ne daigneroit pas ramasser dans la rue. C'est dans ce burlesque équipage qu'ils croient bien représenter un Européen. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européens , on les ajuste d'une manière plus décente. Les Anglois et les Hollandois leur prêtent souvent un équipage qui fait plus d'honneur à la nation franque. Lorsque ce comique Européen passe devant quelque Franc , il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis , d'espace en espace , de compagnies de gens nus jusqu'à la ceinture , qui forment une espèce de danse , en poussant des cris lamentables , en se frappant la poitrine , en se déchiquetant les bras , dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur d'Ali.

Le spectacle qui touche le plus , c'est de voir une compagnie de jeunes enfants de six à sept ans , les plus jolis qu'on puisse trouver , en habit noir , la tête nue , les cheveux épars , liés et garottés , conduits comme prisonniers par une espèce de sbirres d'une mine affreuse , qui les intimident de temps en temps par des menaces si bien concertées , et qui paroissent si natu-

relles ,
les fem
vent r
tristes

C'es
le sabr
longue
largeur
en fau
disent-
lune en
la pein

Je ne
plète d
fit pour
religion
Soit qu
Turcs e
que la
sons de
de don
cette re
haram.
permet
deux s
permis
Depu

relles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voient passer, et qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Ali. C'est une lame d'acier longue de trente pieds, sur un demi-pied de largeur, et qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre qu'il fendit la lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complète de cette cérémonie: ce que j'en ai dit suffit pour mettre le lecteur au fait du démêlé de religion qui est entre les Turcs et les Persans. Soit que le Vélim-Amét pensât comme les Turcs en matière de religion, soit qu'il ait cru que la religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, et de faire cette représentation tragique du mois de moharam. Il porta de plus un édit, par lequel il permet à tous ses sujets d'embrasser celle des deux sectes qu'ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avènement à la couronne, il a

fait battre une monnoie nouvelle, qui ressemble plus à la monnoie turque qu'à la persane, mais il n'y a pas encore fait mettre son nom. Comme il témoigna qu'il se rendroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons royales, et des autres endroits publics. Il y a surtout à Ispahan un beau cours, long d'une demi-lieue, sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schah-Abas fit faire de son temps. Il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers qui sont maintenant fort hauts et fort gros. Il le divisa dans sa largeur en cinq parties : les deux ailes étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées et soutenues de pierres de taille, et pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, et rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins, qui recevoient l'eau de la rivière, la distribuient continuellement dans des canaux qui servoient à arroser ce parterre et à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit que ceux qui étoient préposés à l'entretien de ces agréments publics trouvassent mieux leur compte à convertir les

dépo
les p
séra
deho
lieu
lim-
de S
prem
Re
il me
qui l
avoit
Quoi
Mosc
positi
se fla
que s
olton
tes qu
pas d
que l
tit po
suran
barba
avoir
rope,
gloire

dépenses à leur avantage particulier; soit que les princes eux-mêmes, concentrés dans leur sérail, se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de course de chevaux. Vélim-Amét, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusque-là avec le grand-seigneur. Quoique le démêlé de ce prince avec les Moscovites ne laissât guère douter de sa disposition à la paix, cependant Vélim-Amét se flattoit qu'elle seroit le fruit de la terreur que son nom avoit répandue dans tout l'empire ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Étant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siège de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, et après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un ambassadeur de la Porte, nommé Ali-Bacha. Sa négociation ne fut pas longue : car dès la première audience, elle fut arrêtée par des demandes et des propositions si hautes de la part de Vélim-Amet, que l'ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure sans en avoir donné avis à sa cour pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, et Vélim-Amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit fut de donner des pleins-pouvoirs à un de ses kans ou gouverneurs pour traiter avec l'ambassadeur, selon les réponses qui viendroient de Constantinople. Bagdad fut choisi pour le lieu des conférences, et les deux plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions de Vélim - Amet étoient, 1° qu'on lui rendit Bassora, Bagdad, Moussol, Diarbekir et Erzeroum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien domaine de Perse; 2° qu'on lui permit d'avoir à la Mecque une mosquée où les pèlerins persans pussent faire leurs prières selon leurs usages, et y eussent un libre exercice de leur religion; 3° qu'on y établit des

rec
pro
J
qu'
seiz
plac
hua
l'ave
Gra
Ame
Agh
poui
l'or
rebe
fait l
nom
entre
des f
lui, d
devo
aura
vert
cach
Mah
fût p
pouv
Il fut

receveurs de sa nation qui retireroient à son profit tout l'argent qui sortiroit de Perse.

Le siège de Candahar dura plus long-temps qu'il n'avoit cru : ce ne fut qu'après quinze à seize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans ; elle passoit pour imprenable, et elle l'avoit été en effet depuis Schah-Abas-le-Grand, à tous les rois ses successeurs. Vélim-Amet y trouva des richesses immenses ; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan et de la Perse avec tout l'or et les bijoux de la couronne. Le chef des rebelles, frère du fameux Mahmoud qui avoit fait la première entreprise sur la Perse, et se nommoit Hussein-Koulikan, fut pris et livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du conquérant, se jeta à ses pieds, lui demanda sa grâce, et l'obtint : savoir si ce devoit être pour long-temps, du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce prince ait découvert par son moyen tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud ; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit tère mieux qu'auprès de son prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frère d'Asz-

raff, qui avoit succédé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pèlerinage à la Mecque, et elle lui fut refusée. La plupart des officiers et des soldats Aghuans prirent parti dans ses troupes, et il les incorpora dans son armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines et de fatigues, il alla se délasser auprès de Kaboul, dont il fit le siège. C'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du grand-mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit. Cette nouvelle conquête jeta l'épouvante dans toute l'Inde. L'empereur mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence; et que si cette visite devoit lui causer quelques embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sait pas quelle fut la réponse du mogol; mais ce qu'on sait, c'est que Vélîm-Amet suivit son projet, et fit la conquête des Indes. On trouvera le détail

de ce
relati
Ce
Amet
Schah
pre;
n'étoi
noré
inpor
d'une
mine
jusqu
projet
l'exéc
sait se
représ
qu'on
exécu
Le pr
qu'il d
sence,
une sé
traven
autori
Il n
plois,
cience

de cette conquête dans la lettre qui suit cette relation.

Ce prince, qui avoit pris le nom de Vélim-Amet, se nomme maintenant Schah-Nadir : Schah signifie *roi*, et Nadir est son nom propre ; car Thamas-Koulikan ou Thamas Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah-Thamas, en considération de ses importants services. Le nouveau souverain est d'une taille haute et bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi et brave jusqu'à la témérité. Il est très secret dans les projets qu'il forme, et également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, et sait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations ni délais ; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bientôt fait ; au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, et on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte, dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talents, ni l'expérience : il a affecté d'abaisser tous les grands

de l'ancien gouvernement, et il leur a substitué des gens de néant. Son choix fait tout leur mérite. Comme il les élève sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité : le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, et les réduit à leur premier état.

Nul prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique ; rien de plus sacré que sa volonté, religion, lois coutumes, il faut que tout lui cède. Rien de plus respectable aux Persans que la religion, et principalement la secte d'Ali, qui est parmi eux la dominante : il en a prescrit les cérémonies les plus solennelles ; il a réformé la manière de prier ; il a fait défense, sous des peines très sévères, de prononcer anathème contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contentent d'en gémir en secret, mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin, défendu par Mahomet, se vend, par ses ordres, indifféremment à tout le monde. A son exemple, les grands et les petits ne se font nul scrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, et deux sur les Turcs, font assez connoître son génie pour la guerre. Il tient ses troupes dans

une discipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux : il les fait avancer avec plus d'ordre, et il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des villes dont il fait le siège, il n'a d'autre secret que de les bloquer et de les prendre par famine, soit faute d'ingénieurs ou d'artillerie, ou de gens qui sachent la servir. Aussi les sièges qu'il a formés ont-ils été très longs. Celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, des mortiers et des grenades : tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschat, et l'établit lieutenant-général du royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant son absence. L'éloignement du roi, et l'autorité confiée au jeune prince, parurent des conjonctures favorables aux moines arméniens schismatiques de Julfa, faubourg d'Ispahan, pour s'élever contre les missionnaires et les catholiques, et pour les faire chasser du royaume. Ils comptoient beaucoup sur le prétendu crédit de leur patriarche, auquel Thomas-Koulikan, avant son avènement à la couronne, avoit donné quelque marque de bienveillance lorsqu'il passa par Edchmiadzin, lieu

de la résidence de ce patriarche. Le monastère de Julfa, où sont ces moines, ne renferme, là comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, sans éducation, sans étude, et assez équivoques dans leurs mœurs. C'est l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur sont soumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portèrent donc leurs plaintes au patriarche contre le grand nombre de leurs peuples qui les avoient abandonnés pour embrasser la religion catholique. La réponse du patriarche fut qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions et des remontrances particulières et publiques, et que s'ils ne pouvoient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, et qu'alors il présenteroit une requête au prince, afin de les réduire par autorité et de les forcer à se soumettre.

Cette réponse du patriarche ne fut pas plus tôt arrivée, qu'ils convoquèrent le peuple dans l'église du monastère : ils la lurent avec emphase, y ajoutant des récits dénués de toute vraisemblance, des grands égards et des bontés singulières du roi pour leur patriarche, afin d'intimider ce peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un moine qui

a le
de c
tier
mo
le p
par
ren
Ils
à Is
fais
roya
nota
avoi
Inde
à se
que
et la
soin
dans
avoi
hom
duis
leur
tect
gne
ract
I

a le titre d'évêque (car il y en a cinq ou six de cette espèce, le patriarche consacrant volontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce moine, dis-je, et un prêtre furent députés vers le patriarche ; il fut conclu qu'ils iroient de sa part présenter une requête au prince. Ils allèrent donc à Maschchat où il tenoit sa cour. Ils exposoient dans leur requête, qu'il y avoit à Ispahan une espèce de gens inconnus, qui ne faisoient aucun trafic utile au roi et au royaume, qui leur causoient même un préjudice notable, puisqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés, à se retirer en Europe ou aux Indes ; que l'intention du roi est de procurer à ses sujets une vie paisible et tranquille, et que ces Européens mettoient partout le trouble et la division, ne s'occupant d'ailleurs que du soin d'instruire leur prince de ce qui se passoit dans le royaume ; qu'eux, en particulier, avoient à souffrir plus que personne de ces hommes inquiets et turbulents, puisqu'ils séduisoient continuellement leurs peuples ; que leur unique ressource étoit d'implorer sa protection et son autorité, en le suppliant d'éloigner de la Perse des gens d'un si mauvais caractère.

La réponse du prince fut très sage : « Cette

» affaire, dit-il, mérite attention; je donnerai
» ordre au gouverneur d'Ispahan d'en prendre
» connoissance, et si ce que vous m'exposez
» se trouve véritable, je n'hésiterai point à les
» chasser du royaume. »

Ces moines se retirèrent peu contents; ils auroient voulu qu'on les eût crus sur leur parole. Mais la cour de Perse est fort flegmatique; elle trouve d'ailleurs son intérêt dans ces sortes de divisions; aussi se garde-t-elle bien de décider d'abord, et d'ôter toute espérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne se découragèrent pas; ils se flattèrent même qu'à force d'argent, ils réussiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Ispahan d'un air triomphant, et publièrent qu'ils avoient obtenu un édit qui bannissoit les missionnaires du royaume. Outre ce mensonge, ils débitèrent encore cent contes ridicules, et entre autres, que leur patriarche avoit reçu une lettre du souverain Pontife, où il marquoit que les missionnaires outre-passoient ses ordres; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens; qu'il reconnoissoit la pureté de leur foi; que le patriarche étoit son frère et les Arméniens ses enfants. Tel est l'esprit de toutes les

sectes , qui n'ont guère de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le gouverneur fit venir les missionnaires , et leur demanda simplement s'ils avoient quelque édit qui les favorisât. Heureusement pour eux ils avoient apporté l'édit tout récent de Schah Nadir, qui accordoit la liberté de conscience, et qui permettoit aux chrétiens , soit catholiques, soit schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairoit, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet édit au gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne somme d'argent, il n'osa prononcer ; il se contenta de faire transcrire l'édit et d'en envoyer copie au prince ; puis il ordonna qu'en attendant la décision , chacun retournât librement dans son église.

Les Arméniens eurent recours à la violence ; et du consentement tacite que leur donna le gouverneur, ils gagnèrent un juge du pays qui se nomme *Daroga*. On fit, par son autorité , les plus exactes perquisitions de ceux qui avoient renoncé à la secte des Arméniens pour embrasser la foi catholique. On les traîna au monastère, et le daroga, qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faisant donner une cruelle bastonnade à ceux qui refusoient

de renoncer à leur foi. A la réserve d'un ou deux qui chancelèrent, tous souffrirent avec constance ce supplice, et donnèrent des preuves de leur ferme attachement à la religion catholique. Un jeune Arménien entre autres, nommé Jean-Baptiste, se signala; plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plutôt que de devenir schismatique, et d'abandonner la vraie foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allèrent trouver le gouverneur, et le supplièrent d'assembler un conseil qui terminât cette affaire, lui représentant que si le conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honoroit de ses bonnes grâces. Le gouverneur goûta la proposition, et convoqua les officiers persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord, en leur présence, la requête qui contenoit les chefs d'accusation contre les missionnaires; et sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses et de nulle valeur. La résolution du conseil fut aussitôt envoyée au prince.

Les Arméniens schismatiques voyant que les

mouvements extraordinaires qu'ils s'étoient donnés, et les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées, devenoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision; mais s'étant un peu remis, ils publièrent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, et que leur patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le prince ayant vu l'édit du roi son père, qui étoit favorable aux missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, et donna ordre au gouverneur d'Ispahan de punir sévèrement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces schismatiques.

Un autre événement, arrivé presque en même temps, les couvrit d'une confusion nouvelle, et fit bien connoître de quoi ces moines étoient capables. Trois d'entre eux, mécontents d'un évêque qui gouvernoit alors le monastère, entrèrent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, s'il ne lui étoit venu un prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laissèrent à demi mort.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.





TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

MÉMOIRE sur la mission d'Erivan.	pag.	1
LETTRE du P. Ricard, missionnaire de la compagnie de Jésus, du 7 août 1697.		18
MÉMOIRE sur la mission d'Erzeroum.		30
JOURNAL du P. Monier d'Erzeroum à Trébizonde.		56
MÉMOIRE sur la province du Shirvan, en forme de lettre, adressé au P. Fleuriau.		68
JOURNAL du voyage du P. de la Maze, de Chamaki à Ispahan, par la province du Ghilan.		106
LETTRE du P. Bachoud, missionnaire de la compagnie de Jésus, en Perse, écrite de Chamaki, le 25 septembre 1721, au P. Fleuriau.		163
LETTRE du révérend P. H. B***, missionnaire en Perse, à M. le comte de M***.		174
RELATION historique des révolutions de Perse, sous Thamas-Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes; tirée de différentes lettres écrites de Perse par des missionnaires Jésuites.		216

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

